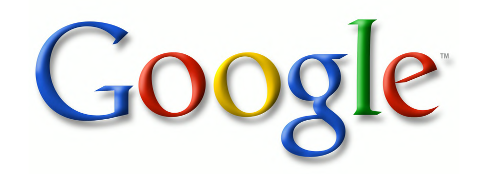






HISTOIRE
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE
DE LA GRÈCE,

CONTENANT *l'origine, le progrès & la décadence des Loix, des Sciences, des Arts, des Lettres, de la Philosophie, &c.*

PRÉCÉDÉE d'une Description géographique, de Dissertations sur la Chronologie, les Mesures, la Mythologie, &c. ; & terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes.

Par M. COUSIN DESPRÉAUX, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de celle de Villefranche & des Arcades de Rome.

TOME QUATRIÈME.

Publiée par M. BURGOT, Prêtre François, Ami & Associé de l'Auteur.

À LONDRES:

De l'imprimerie de COX, FILS, et BAYLIS, Great Queen Street.

1801.





HISTOIRE
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE
DE LA GRÈCE.

LIVRE DOUZIÈME.

DE LA RELIGION.



L'HISTOIRE des évènements civils & militaires, le spectacle même des grandes catastrophes qu'ont éprouvé les diverses nations, ne sont qu'une suite de tableaux qui se répètent sans cesse ; &, à cet égard, l'histoire

d'un peuple est celle de tous les peuples. Des invasions, des brigandages, des trônes renversés, des hommes gémissants dans les fers ou qui les brisent, des conquérants sottement admirés, jamais regrettés ; beaucoup de tyrans, peu de Rois ; des loix dictées par la passion, effacées dans le sang ; quelques belles actions étouffées sous la masse des crimes : voilà ce que nous offrent les fastes de l'humanité. Sous ce point de vue, l'histoire est d'une étude facile & peu digne du philosophe. Cependant, ceux qui l'ont regardée comme nécessaire, ceux qui y ont puisé & perfectionné leurs connoissances, ne se sont pas trompés ; & ce qui fut le sujet de la plus importante méditation des grands hommes, est, sans doute, l'école des sages. Eloignons-nous donc du tumulte des sièges, de l'horreur des combats, du vain éclat des triomphes, dont le résultat n'est qu'un tissu de cruautés engendrées par la violence, au sein de la bassesse. Nous avons cherché à démêler les mobiles secrets qui remuent les hommes, les passions qui les agitent, les intérêts qui les déterminent ; considérons maintenant l'influence de la Religion sur

les mœurs, l'origine, le progrès des ſciences & des arts, la marche de l'eſprit humain dans ſes découvertes, les développements de l'induſtrie, & l'hiſtoire deviendra la plus utile des ſciences.

Pour connoître les hommes, il ſuffit de vivre avec eux, & de les comparer; pour connoître l'homme, il faut comparer ceux des divers ſiècles : mais il n'eſt pas poſſible à tous d'entreprendre les voyages néceſſaires pour remplir une tâche auſſi immenſe, &, pour me ſervir des idées d'un écrivain qui avoit beaucoup voyagé, l'hiſtoire prépare une inſtruction aiſée & tranquille. L'expérience qu'on acquiert par ſoi-même, ne peut être que le fruit d'un grand nombre de travaux & de dangers. Celle qu'on tire de l'hiſtoire eſt exempte de toutes ces peines : elle enſeigne à ſe conduire & à ſe redreſſer par les erreurs & les chûtes des autres; elle donne pour guide dans les hazards de la vie, non une recherche tremblante de l'avenir, mais une connoiſſance certaine du paſſé, en nous apportant l'expérience des ſiècles qui nous ont précédés; elle ne ſupplée pas ſeulement à l'âge qui manque aux jeunes gens,

Diod. in præf.

elle l'étend même chez les vieillards ; & tel qui eût langui dans une obscurité inutile à la patrie, dût l'immortalité à l'heureuse émulation qu'il puisa dans l'histoire.

Nous avons présenté, dans l'Introduction, l'homme plongé dans la plus affreuse barbarie ; l'époque suivante l'a montré se poliçant insensiblement. Ses passions, dans toute leur énergie, se heurtant sans cesse, n'étoient encore en équilibre qu'avec elles-mêmes. Les hommes d'alors offrent à nos regards un mêlange d'humanité & de barbarie, marque caractéristique des temps héroïques. Combien fallût-il de siècles pour façonner ces héros, & en faire des hommes !

Les Gouvernements modernes s'occupent de commerce & de finance ; les anciens comptoient pour beaucoup la religion & les mœurs. Quelle plus forte digue les Législateurs peuvent-ils opposer aux passions qui menacent à chaqu'instant de détruire l'édifice social ? Les grands hommes qui s'efforcèrent de retirer les Grecs de la barbarie, apportèrent une attention particulière à tout ce qui concerne la Divinité & les cérémonies religieuses.

L'arrivée des colonies orientales (*a*) introduisit le polythéisme dans la Grèce, ou, pour mieux dire, lui donna de la consistance ; car les Sauvages qui l'habitoient ne conservèrent pas, jusqu'au temps d'Inachus, l'idée de l'unité de Dieu. Les Egyptiens apprirent aux Pélasges à partager l'administration de l'univers, & à distinguer les Dieux par des noms, des figures & des attributs différents. Le peuple aime tout ce qui parle aux sens. Le progrès des nouvelles opinions fut rapide, & enfin *tout fut Dieu*, dit un de nos orateurs, *excepté Dieu lui-même*, qui cependant eut un autel à Athènes, sous le titre d'*inconnu*. La Phénicie, l'Afrique, l'Egypte, la Phrygie concoururent toutes à cet édifice, chargé encore de nouvelles fables par les superstitions nationales. Quel pouvoit être un systême religieux, dont les théologiens furent des marchands, des pirates, des soldats, des matelots, qui n'avoient eux-mêmes que des idées confuses, & peut-être

---

(*a*) Consultez les *Mémoires* de Fréret, de Bougainville, &c., *sur la Religion des Grecs*, répandus dans le recueil de l'ACAD.

fauſſes, de la religion de leur pays, & qui les altérèrent encore par leur commerce & leur mêlange avec les Sauvages qu'ils eſſayèrent de policer ! Quelle variété dans un culte, ſur lequel chaque bourgade de la Grèce eut ſes traditions particulières! traditions vagues, contradictoires, & d'autant plus ſujettes à varier, qu'on n'avoit alors rien d'écrit ſur une religion confiée à des Prêtres, dont l'intérêt étoit le ſeul mobile. Ces miniſtres formoient autant de corps ſéparés qu'il ſe trouvoit de temples. Leur unique but étoit de rendre leur Divinité plus célèbre, pour lui attirer un plus grand nombre de préſents, dont ils ſavoient profiter.

Héſiode & Homère, les deux plus anciens théologiens de la nation dont les écrits ſoient parvenus juſqu'à nous, ne furent point les inventeurs de la Religion Grecque : avant eux, on avoit écrit ſur cette matière. Les hymnes qu'on vit paroître dans les ſiècles hiſtoriques, ſous les noms d'Orphée, de Muſée, de Pamphus, d'Olen, &c. quoique ſuppoſés, prouvent que des écrivains antérieurs au chantre d'Achille, avoient travaillé ſur la religion. On n'attribue point des ouvrages à des

êtres imaginaires. Homère & Héſiode fixèrent, pour ainſi dire, dans leurs poëmes, les traditions religieuſes qui dès-lors devinrent moins variables. Il eſt à préſumer que ces corps complets de théologie païenne, ne contribuèrent pas peu à faire oublier les poëmes qui leur avoient ſervi de matériaux, & qu'on tenta de les rétablir lorſque les lettres cultivées dans la Grèce, portèrent les hommes à raſſembler les monuments échappés à l'injure des temps.

Les anciens Grecs, ſans doute, n'adoroient pas réellement les aſtres, mais celui qui les avoit créés. Bientôt, du culte de l'intelligence, ils paſsèrent à celui de la matière, & enfin à celui des êtres qu'ils imaginèrent préſider à chacune de ſes parties. Les Dieux étrangers ne furent pas plutôt introduits dans la Grèce, qu'ils s'y naturaliſèrent; & ſes habitants en vinrent au point de ſe perſuader, que, loin d'avoir reçu leur culte d'ailleurs, ils l'avoient au contraire communiqué au reſte de la terre.

Des recherches ſur la naiſſance de ces divers cultes, & de la connoiſſance des Dieux dont chacune des colonies groſſit la légende, il réſulte,

que, parmi les Divinités des Pélasges, les unes perdirent une partie de leur éclat à l'arrivée des étrangers, tandis que d'autres s'incorporèrent avec les nouvelles. Le culte de Neptune avoit passé de Libye en Grèce, & il est à présumer qu'il étoit antérieur à Inachus, puisque, depuis cette époque, la plus ancienne à laquelle remontent les traditions un peu certaines de la Grèce, on n'en trouve l'établissement annoncé en aucun endroit. Il n'en est pas de même de Jupiter & de Minerve, apportés par les Egyptiens de la suite de Cécrops. Celui de Cérès date du temps d'Erecthée; Saturne & Junon étoient des Divinités Phéniciennes; Bacchus est l'Osiris Egyptien dont le culte ne fut porté dans la Grèce par Cadmus, qu'avec les altérations qu'il avoit reçues en Phénicie, où il avoit été établi lors des conquêtes de Sésostris.

Les sectateurs de Bacchus ne réussirent que difficilement à le faire adopter. Quelques autres Divinités eurent aussi des démêlés avec les Prêtres des Dieux plus anciennement révérés, & dont l'intérêt n'étoit pas dans la quantité des copartageants. Par la suite, on donna

comme l'histoire des Dieux mêmes, celle de l'institution de leur culte. Leurs combats, leurs exploits désignent, d'une manière poëtique, les difficultés qu'éprouvoient leurs premiers adorateurs ; leurs anciens ministres furent regardés comme ceux qui avoient pris soin de leur enfance, &c. Ces fictions conservèrent quelques traces des premières traditions : seules elles avoient un fondement historique, & pouvoient être liées avec les faits connus des temps postérieurs. Les autres, ou exprimoient des idées métaphysiques par des images sensibles, ou avoient rapport à une physique grossière & générale : & ce seroit jetter dans un cahos impénétrable, des faits déjà enveloppés d'assez épaisses ténèbres, que de prétendre expliquer par l'histoire, toutes ces fictions, dûes à l'imagination féconde des Grecs.

Quelle erreur de vouloir que les Dieux de la Grèce indistinctement, aient été, dans l'origine, des hommes que la flatterie, ou leurs bienfaits élevèrent au rang suprême ! Jamais les peuples de l'Orient ne connurent l'apothéose, & c'est d'eux que les Grecs avoient reçu leur religion. Ces derniers, Déf. de la Chron. 2e partie.

il eſt vrai, admirent un grand nombre de Dieux qui avoient été de ſimples hommes ; mais cette aſſociation ne les fit jamais honorer que comme des Divinités ſecondaires ou ſubalternes. Les héros ne participèrent point à l'adminiſtration de l'univers ; le Ciel fut la récompenſe de leurs exploits : admis à la béatitude céleſte, ils jouiſſoient du commerce intime des immortels, ſans partager leur puiſſance. Auſſi leur culte n'étoit pas le même que celui des Dieux. Les honneurs qu'on leur rendoit ſe nommoient *héroïques* ; leurs autels, leurs ſtatues, leurs chapelles étoient diſtingués par le nom d'*héroa*.

On voit néanmoins dans les temps poſtérieurs, Hercule fils d'Alcmène, par exemple, & Bacchus, fils de Sémélé, invoqués comme des Dieux : mais ce fut lorſque le premier eut été confondu avec l'Hercule Phénicien, & le ſecond avec l'Oſiris des Egyptiens. Dans l'Orient, ces Divinités étoient du premier ordre, des Dieux tels par leur nature, & regardés l'un & l'autre comme l'ame du monde, ou, du moins, comme les attributs de l'intelligence *Démiourgique*, c'eſt-à-dire, le monde ſenſible : attributs conſidérés ſéparé-

nent, & perſonnifiés en réaliſant des abſtractions métaphyſiques; car c'eſt ainſi que le polythéiſme s'étoit établi dans l'antiquité.

L'abſurdité du ſyſtême d'Evhémère parut ſi grande de ſon temps, qu'on le cenſura comme un moyen imaginé pour détruire toute religion, en conſervant un culte extérieur & politique. Le Bacchus Grec étoit honoré en Egypte, long-temps avant la naiſſance du fils de Sémélé. Celui que les Grecs adoroient ſous ce nom, n'étoit donc pas un héros mis au rang des Dieux par l'aſſociation: « mais », dit Fréret, « une Divinité théologique; l'intelligence » *Démiourgique* conſidérée comme la » ſource & la cauſe du plaiſir que nous » éprouvons à l'occaſion des êtres par- » ticuliers; la puiſſance bienfaiſante qui » attacha des ſenſations voluptueuſes » à toutes les actions néceſſaires, ſoit » pour empêcher la deſtruction des » individus, ſoit pour maintenir les » genres par la génération des êtres » vivants: car c'eſt là ce que marquoit, » chez les Egyptiens, le ſymbole porté » dans les pompes ſolemnelles des fêtes » de Bacchus. » *Ibid. p. 327.*

« Les Grecs », continue le même

auteur, « peu familiarisés avec les
» abstractions métaphysiques des Egyp-
» tiens, avoient peine à percer jusqu'au
» sens caché sous les symboles; &
» comme d'ailleurs ils n'avoient que des
» idées bornées & particulières, ils
» partagèrent l'*Osiris* en plusieurs Di-
» vinités différentes: ils bornèrent leur
» *Bacchus* à présider aux vendanges,
» & ne le regardoient que comme l'au-
» teur des plaisirs du goût. »

Un systême né chez un peuple instruit, en passant chez une nation grossière, devint méconnoissable ou ridicule: elle recevoit le symbole, sans en savoir la signification. Le Pan des Grecs, qu'ils disoient fils de Pénélope, étoit une Divinité étrangère. Les Egyptiens qui le nommoient *Mendès* & *Thmoüis*, le représentoient, comme les premiers, demi-homme & demi-bouc: ce qui n'étoit que l'allégorie de ses attributs; d'où les Grecs en firent le chef des Satyres, des Faunes, &c., tous êtres nés dans leur imagination, peut-être d'après la Divinité qu'on leur avoit fait connoître sous une pareille forme.

Her. l. 2. c. 146.
Ibid. c. 46.

Pan, l'un des anciens Dieux d'Egypte, ne fut en Grèce, qu'une Divinité subalterne qui présidoit à la vie pastorale,

à la conservation & à la multiplication des troupeaux. Ainsi, il est probable que son nom avoit plûtôt une racine Egyptienne, qu'une racine Grecque (*a*). Comme on mettoit la naissance de Pan en Arcadie, pays voisin des lieux occupés par la première colonie Egyptienne, on pourroit en inférer qu'il étoit une Divinité des pasteurs de la basse Egypte, d'où Inachus avoit été chassé. C'est là qu'étoient les cantons de *Thmoüis* & de *Mendès*, où le Dieu Pan étoit adoré sous la figure d'un bouc, & où l'on conservoit un de ces animaux, regardé comme le type vivant de la Divinité: mais alors, pour accorder ce sentiment avec celui d'Hérodote, qui place l'époque de l'établissement de son culte, vers les temps de Troie, il faut que ce culte, circonscrit en Arcadie depuis Inachus,

---

(*a*) *Pan* étant un Dieu particulier des Grecs, on ne peut dériver son nom de Pan, *tout*, en Grec. *Pan-os* en Egyptien signifie à la lettre, dit Fréret, *notre Maître*, *notre Seigneur*; & ce terme Egyptien, employé, sans doute, par les instituteurs de son culte dans la Grèce, est le nom sous lequel fut connu le *Mendès* Egyptien.

n'en soit sorti qu'à cette époque, pour se répandre dans le reste de la Grèce.

A l'égard de l'Osiris Egyptien, on l'honoroit à Lampsaque, sous le nom de Priape; &, quoiqu'il fût représenté dans l'attitude qui indique la plus prochaine disposition générative des êtres vivants & animés, il étoit cependant adoré comme le Dieu des jardins, & il présidoit à la génération des plantes & des fruits: ce qui rentre dans l'idée attachée en Egypte à la nature d'Osiris.

L'association ne fit donc jamais, même en Grèce, que des héros ou des Dieux subalternes; & on ne les crut admis au pouvoir suprême, que lorsqu'un long intervalle jettant de l'obscurité sur ces objets éloignés, les fit confondre avec quelques-unes des anciennes Divinités réputées telles par leur nature.

Quelqu'antiquité qu'on suppose au culte des héros, il n'est pas vraisemblable qu'il remontât à la guerre de Troie. Dans les poëmes d'Homère, Hercule, Esculape, Castor & Pollux ne sont que des hommes illustrés par leur valeur ou par leurs talents. Chez ce Poëte, le nom

de *héros* ne signifioit qu'un homme distingué par ses qualités personnelles; dans la suite, ce titre devint synonyme avec celui de *demi-Dieux* (*a*). Peut-être le nom de fils de Jupiter, d'Apollon, de Neptune, &c., donné par les Poëtes à tant de personnages célèbres, occasiona-t-il les méprises, qui dans la suite servirent de fondement au culte qu'on leur rendit. Insensiblement, on prit cette expression à la lettre, & l'erreur ou la flatterie soutenue du crédit & de l'autorité de ceux qui tiroient leur origine de ces héros, s'établit enfin.

L'histoire du culte d'Hercule nous fournit un exemple de la manière dont ces changements s'opérèrent. Ses grands exploits lui avoient fait décerner les honneurs héroïques : cette distinction suffit à l'ambition de ses descendants, tant qu'ils furent de simples particuliers; mais, lorsque le retour des Héraclides dans le Péloponnèse, eut accru leur puissance, ils ne se contentèrent plus du rang dont jouissoit l'auteur de leur race; ils tentèrent de transformer en honneurs

---

(a) *Mœurs des siècles héroïques* : MÉM. DE L'ACAD., t. 36.

divins, ces honneurs héroïques. Ils y réussirent d'autant plus facilement que, de son vivant, le héros avoit changé le nom d'*Alcée* en celui d'*Hercule*, ancienne Divinité Phénicienne, dont Cadmus introduisit le culte en Grèce, cinq générations avant la naissance du fils d'Alcmène.

Her. l. 2. c. 44.

Quoiqu'Homère fût postérieur à cette révolution, il n'est pas étonnant que ce Poëte n'en parle point. Les colonies Grecques de l'Asie mineure, patrie du chantre d'Achille, naturellement ennemies des Héraclides qui les avoient chassées de leur pays & forcées de chercher d'autres établissements, ne se décidèrent qu'avec répugnance à placer, au rang des Dieux, l'aïeul de ceux qu'elles regardoient comme leurs persécuteurs.

Lorsque les Etats de la Grèce commencèrent à communiquer les uns avec les autres, la multitude des Divinités dût les faire confondre; il étoit en quelque façon plus facile aux hommes de se reconnoître, que de discerner les objets de leur culte. Des Poëtes essayèrent de classer ces différentes Divinités, d'assigner à chacune leur rang. Elles venoient toutes

à-peu-près des mêmes pays, &, avec un peu d'étude, il ne fût pas difficile de les assimiler: delà les Théogonies, d'abord informes, qui servirent aux Poëtes postérieurs, tels qu'Homère & Hésiode, à en former de plus complettes, qui devinrent la base de la croyance populaire, & fixèrent des traditions jusques-là vagues & incertaines.

La Théogonie d'Hésiode, le plus ancien monument qui nous reste en ce genre, nous présente l'histoire des changements arrivés dans la religion Grecque, sous des allégories, & avec des circonstances poëtiques, qui la firent prendre insensiblement pour l'histoire des Dieux mêmes, considérés comme autant de Souverains qui se seroient enlevé successivement le sceptre de l'univers. Le Poëte, au contraire, n'avoit décrit que la succession des différents cultes.

Les Dieux qui définitivement conservèrent l'empire, étoient en trop grand nombre, pour qu'on ne cherchât pas à les classer suivant leurs emplois. Le spectacle de la nature, joint aux opinions religieuses, offrit le modèle de la division la plus simple: on comptoit

ceux du ciel, ceux de la terre, & ceux des enfers. Leur culte étoit en raison de leurs grades.

Les hommes inventent moins qu'ils ne copient. Les premiers Grecs transportèrent dans le ciel, la même administration qu'ils avoient sur la terre. Une grande multitude ne peut subsister sans chef; &, quoique les Dieux fussent des êtres supérieurs à l'espèce humaine, on leur en fit partager les foiblesses.

Schol. Apollon. l. 2. p. 158. Les Divinités distinguées par leur autorité, étoient au nombre de douze: on les connoît sous la dénomination de grands Dieux.

JUPITER.	MARS.	MINERVE.
NEPTUNE.	VULCAIN.	DIANE.
APOLLON.	JUNON.	VÉNUS.
MERCURE.	CÉRÈS.	VESTA.

Iliad. l. 15. v. 192. Maître absolu des Dieux & des hommes, Jupiter ne reconnoissoit de supérieur, que l'inflexible Destin dont il ne pouvoit changer les arrêts. Son domaine particulier étoit le Ciel, celui de Neptune la Mer; Pluton commandoit aux Enfers.

Chef des Muses (*a*), Apollon présidoit à la musique : c'est à lui qu'étoit réservé le soin de conduire le char du Soleil. Minerve étoit la Déesse de la sagesse ; Cérès celle des moissons. Pomone partageoit en sous-ordre, ses fonctions & son culte ; elle avoit le département des fruits ; Vulcain celui du feu. Junon, outre sa qualité d'épouse de Jupiter, fut encore honorée comme la Déesse de l'air. Mars est le Dieu des combats, Mercure celui de l'éloquence. Diane préside à la chasse. Vénus est la mère des Amours & de Cupidon. Vesta est la Divinité tutélaire des foyers.

L'imagination fertile des Grecs ne se contenta pas de ces Divinités, elle en créa de subalternes : il n'y eut, pour ainsi dire, aucun coin de la terre, où elle n'en plaçât. Cette théologie bizarre & confuse eut pourtant ses charmes ; elle fut ornée de tout ce que le goût peut enfanter de plus délicat, de tout ce qu'une belle imagination peut fournir de comparaisons, de fictions, & d'al-

(*a*) Consultez, sur les emplois des Dieux, les mythologues, & les antiquités de la Grèce, par Lambert-Bos.

légories toujours fines & sensibles, souvent majestueuses, quelquefois terribles.

L'enthousiasme de la liberté, la pureté de l'air, la variété du paysage, l'excellence des productions, les accidents de la nature, la beauté du ciel, enfin ce délicieux concours portoit aux sens des Grecs les émotions les plus voluptueuses, & disposoit, sans qu'ils s'en doutassent, leur esprit aux plus brillantes images, comme leur cœur aux plus douces jouissances.

Pour eux, la nature étoit vivante & animée ; tout ce qui les environnoit sembloit doué de sentiment & d'intelligence. Le spectacle de la mer leur offroit le cortège le plus galant de Divinités : c'étoit Neptune sur son char ; c'étoit Amphitrite accompagnée des plus charmantes Néréides, qui parcouroit légèrement sa surface ; Zéphyre agitoit mollement ses ondes ; & si quelquefois le violent Borée bouleversoit ses flots, on avoit encore l'espoir de l'appaiser par des sacrifices. Le Dieu qui présidoit au cours d'un fleuve, penché sur son urne & couronné de roseaux, regardant avec attendrissement les danses des Nymphes auxquelles ses ondes ser-

voient

voient d'asyle, rappelloit à la mémoire, les gazons fleuris de ses rivages que foulèrent aussi quelquefois les jeunes Grecques. Les sources & les fontaines étoient des grottes de crystal, où les Naïades faisoient leur demeure. Les Oréades habitoient les montagnes. Dans la solitude des forêts, on se trouvoit au milieu d'une troupe de Dryades, de Faunes & de Satyres, dont la figure grotesque faisoit contraste avec la taille svelte & dégagée des Nymphes, qui cherchoient à éviter leurs embrassements.

La plupart de ces Divinités n'étoient point originaires d'Egypte; la Grèce les avoit vu naître. Un peuple capable de les adorer, pouvoit seul leur donner l'existence. Il étoit encore réservé à cette nation aimable, d'imaginer ces Déesses simples & ingénues, dont toutes les autres empruntoient leurs charmes. Source de ce que la nature a de plus riant, les travaux de l'esprit de plus piquant, la beauté de plus séduisant, de toutes les Déesses, les Graces étoient celles qui avoient le plus d'adorateurs : tous les âges, tous les états leur adressoient des vœux ; Orateurs, Poëtes, Historiens, Artistes, tous s'empressoient à se les rendre favorables.

La philosophie sacrifioit aux Graces; Socrate même, & Platon après lui, en donnèrent l'exemple, & en firent un précepte.

Comme celle de presque tous les peuples de l'antiquité, la religion des Grecs n'offroit aucun caractère de mortification & d'austérité : toutes ses cérémonies avoient pour but de réunir plus intimement les familles par l'attrait du plaisir. Des chants & des danses portoient à l'ame une joie d'autant plus douce & plus tranquille, qu'on croyoit la partager avec les Dieux mêmes. Les jeunes filles s'assembloient aux jours de fêtes ; leur présence ajoutoit aux charmes de l'assemblée, devant laquelle elles déployoient les talents que la nature s'étoit plu à leur prodiguer. La vue & la conversation d'objets si séduisants, avec lesquels les jeunes Grecs ne pouvoient avoir de commerce que dans de semblables circonstances, échauffoient leurs ames, & les exaltoient quelquefois jusqu'au transport. Des festins où le peuple assistoit en commun, terminoient ces sacrifices.

Il n'y a rien dans la Religion Grecque de cette barbarie & de cette atrocité, qui régnoient dans plusieurs cultes

Orientaux : il faudroit remonter à l'état ſauvage des Grecs, pour entrevoir quelques traces de ces coutumes abominables, qu'ils firent diſparoître même avant d'être entièrement policés.

Des Prêtres, il eſt vrai, exigèrent le dévouement de quelques particuliers. L'hiſtoire nous a déja fourni des exemples de cette cruauté ſuperſtitieuſe ; elle nous en fournira encore : mais on ne voit point de ſacrifices humains, règlés, preſcrits par la religion. En général, les Dieux de la Grèce n'étoient point des Dieux de ſang, quoique l'Oracle quelquefois rendît des réponſes très-cruelles, & ordonnât des ſacrifices humains, pour détourner les maux dont on attribuoit la cauſe à la colère céleſte.

Entre pluſieurs traits de cette eſpèce, dont l'hiſtoire nous a conſervé le ſouvenir, il en eſt un capable en même-temps de détruire ce que quelques perſonnes ont avancé, que les Grecs n'étoient pas auſſi ſuſceptibles d'amour que les peuples modernes ; & de prouver qu'ils ne regardoient pas ſeulement les femmes comme des objets deſtinés à leurs plaiſirs, & dans le commerce deſquels l'ame ne dût entrer pour rien.

Pauſ. l. 7. c. 21.

La ville de Calydon subsistoit encore; Corésus, un des Prêtres de Bacchus, conçut pour Callirhoé, jeune fille du pays, une passion aussi violente que malheureuse. Rien ne pouvoit toucher le cœur de cette fière beauté: soins, larmes, soupirs, tout ce que l'amour suggère aux amants, il le mit en œuvre, & tout fut inutile. Irrité de tant de refus, Corésus a recours au Dieu dont il est le ministre, il lui demande vengeance; ses prières, dit-on, furent exaucées.

Les Calydoniens sont frappés d'une maladie épidémique, dont les effets singuliers annoncent, dans l'esprit du peuple, le courroux du Ciel. Elle arriva dans les circonstances dont nous venons de parler: c'est Bacchus irrité de l'insulte faite à son Prêtre. Le refus de Callirhoé étoit-il donc un si grand crime, qu'il ne pût être expié que par le malheur commun? Quoi qu'il en soit, les Calydoniens tomboient dans des accès d'ivresse & de fureur, & plusieurs mouroient dans le délire.

Il falloit un remède à un mal si terrible; l'Oracle étoit le meilleur que l'on connut: on envoya consulter celui de Dodone. Des réponses

vagues de colombes perchées ſur un vieux chêne, inſpiroient alors beaucoup plus de confiance, que les ſecours de la médecine, qui effectivement n'avoit pas encore fait de grands progrès. Jupiter ordonne d'appaiſer Bacchus; & la jeune Callirhoé doit être immolée ſur l'autel du Dieu, par la main de Coréſus lui-même, à moins que quelqu'un ne s'offre à mourir pour elle.

Callirhoé eſt près d'expirer victime du Dieu irrité. Aucun de ſes parents, aucun de ſes amis ne veut donner ſa vie, pour conſerver celle de la jeune beauté. En vain a-t-elle recours aux prières & aux larmes, le Ciel a parlé; tous croient leur ſalut attaché à l'exécution de ſes ordres, & leur propre intérêt les rend auſſi barbares que leur Divinité.

Le ſacrifice eſt préparé; on conduit la victime à l'autel, elle y eſt attendue par ſon amant prêt à ſe venger, de la manière la plus atroce, du mépris que ſa paſſion avoit eſſuyé. Ornée de bandelettes & de fleurs, Callhiroé eſt placée ſur l'autel; Coréſus lève le couteau ſacré. Les regards du Prêtre tombent ſur la beauté qu'il aime encore,

il alloit la frapper; il frémit, & n'écoutant plus que son amour, il tourne le poignard contre lui-même, & meurt pour celle qui n'avoit pas voulu vivre pour lui, laissant aux Grecs un exemple mémorable de l'amour le plus constant & le plus infortuné, dont on eut encore entendu parler parmi eux.

Désespérée d'avoir causé la mort d'un amant si rare, Callirhoé sort du temple en se reprochant sa cruelle résistance; & ne pouvant survivre à sa honte, elle se donne la mort sur le bord d'une fontaine voisine, qui porta depuis son nom. A moins qu'on n'ait donné dans la suite, à l'amante de Corésus, celui de la fontaine près de laquelle elle étoit expirée : *Callirhoé* est plutôt le nom d'une fontaine (*a*), que d'une jeune fille.

Parmi toutes les inepties que les Mythologues, Poëtes ou Romanciers ont fait débiter aux Grecs, sur le compte de leurs Dieux, on est étonné de trouver des traits de grandeur & de majesté, qui laissent de la Divinité les idées les plus imposantes: peut-être

(*a*) Il signifie *pulchri-flua*, BELLE EAU.

les devoient-ils à leur commerce avec les étrangers. Homère, dont la théologie nous paroît quelquefois absurde, & qui cependant est si souvent sublime, Homère qui, peut-être, eût autant en vue d'expliquer ses propres idées sur le Souverain Être, que de dévoiler celles du peuple pour lequel il écrivoit, plaça toujours la puissance dominatrice dans un rang bien supérieur à celui où il tint cette foule de Dieux subalternes, que ses contemporains ne cessoient d'encenser; & ses expressions, à ce sujet, sont si frappantes, qu'un ancien, touché de tant de sublimité, lui donne cet éloge flatteur, qu'il étoit le seul qui eût vu ou fait voir les Dieux.

In Strab. l. 8. p. 354.

Ce n'est pas que les Grecs postérieurs à Inachus, aient jamais apperçu, même dans la Divinité suprême, une nature essentiellement différente de la nôtre; jamais ils n'élevèrent leurs pensées jusqu'à une substance spirituelle & absolument distinguée de la matière: cependant leurs Dieux, quoique corporels, pour subsister, n'avoient pas besoin d'aliments aussi grossiers que les dons de Cérès & ceux de Bacchus. Leurs corps étoient d'une nature beaucoup plus subtile & plus déliée. Une

Iliad. l. 5. v. 341.

rosée, une vapeur divine couloit dans leurs veines. Le nectar & l'ambrosie entretenoient le jeu & la souplesse de leurs organes. Tout cela pourroit ne pas supporter un examen sévère; mais il suffisoit à un peuple qui avoit les sens fins & délicats, à la vérité, mais qui ne vouloit penser que par eux. On chercha ensuite les moyens de remédier à ce que ce systême pouvoit avoir de défectueux.

Les occupations des Dieux dans l'Olympe, étoient à-peu-près les mêmes que celles des hommes sur la terre; & cela devoit être, puisque les uns ne tenoient leur existence que de l'imagination des autres. Des hommes pouvoient-ils imaginer d'autres plaisirs que ceux qu'ils goûtoient, d'autres peines que celles dont ils étoient affectés! La seule différence entre leur nature, & celle des Êtres Célestes, c'est que ceux-ci jouissoient d'une éternelle jeunesse. Du reste, les Dieux mangeoient, buvoient, dormoient, se querelloient, se battoient, se réconcilioient comme les hommes. Mêmes passions de part & d'autre: envieux, jaloux, vindicatifs, mais sur-tout très-enclins à l'amour, peu délicats même sur leurs

plaisirs; il ne leur falloit pas toujours des beautés célestes, souvent de simples mortelles égarèrent leur raison. Les Dieux & les Déesses laissèrent une longue postérité sur la terre; ils ne firent, en cela, que suivre les traces de leur chef, qui passa toujours pour le plus grand suborneur qui ait existé.

Une réflexion se présente naturellement, quand on parcourt l'histoire érotique des Divinités Grecques, & vient à l'appui de ce que nous avons dit plus haut, que ce peuple devoit être fort adonné à l'amour. Des peintures continuelles de la passion la plus séduisante, & l'une des plus véhémentes, ne sont-elles pas la preuve de l'existence de ce sentiment? & l'eût-on peint si souvent, s'il n'eût entré dans le caractère propre de la nation? Cependant, on prétend que les anciens Grecs ne connoissoient point l'amour; les femmes, dit-on, n'étoient à leurs yeux que des instruments passagers de plaisirs, des êtres destinés aux travaux domestiques. Quoi! parce qu'alors, les femmes savoient se renfermer dans le cercle de leurs devoirs, parce qu'elles ne s'affichoient pas, qu'elles ne donnoient point le ton, on ne les regardoit que comme

des esclaves qui devoient servir aux plaisirs des hommes? Eh! depuis quand le goût de la retraite est-il devenu incompatible avec l'amour, dont il est le plus fort aliment? Comment peut-on juger des égards d'une nation pour les femmes, par ces attentions puériles, unique fruit de la galanterie moderne, mais que dédaigne le véritable amour? Qu'on nous dise que le défaut de liaison entre les deux sexes, rend les individus moins polis, moins aimables; à la bonne-heure. Mais peut-on confondre ainsi l'amour & la société? & fera-t-on croire qu'il n'y a nulle différence entre l'amant & l'homme aimable?

On voudra bien pardonner cette courte digression, dont les tendres foiblesses des Dieux de la Grèce ont été cause.

C'étoit la coutume de sacrifier sur les collines & sur les montagnes. Plus on s'approchoit des Divinités, & plus facilement on croyoit s'en faire entendre. Toutes les formes leur étoient propres: tantôt elles paroissoient sous la figure des mortels; les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles même leur prêtoient leur image; les objets inanimés voiloient aussi quelquefois les maîtres

des hommes; & Jupiter, pour jouir de Danaé, s'étoit transformé en pluie d'or.

De grands enclos étoient consacrés aux. Dieux, & souvent les héros partageoient cet honneur avec les puissances célestes. Nous avons vu les Athéniens reconnoître les services de Thésée par une récompense aussi flatteuse : pouvoit-on mieux porter les hommes aux grandes actions, qu'en les assimilant aux Dieux mêmes? *Pauf. l. 6. c. 6.*

La lecture des poëmes d'Homère donne une haute idée de la religion Grecque; d'ailleurs utile aux mœurs, en indiquant l'influence continuelle des Dieux sur les actions des hommes, toujours, pour ainsi dire, sous la main de la Divinité. Mais ce seroit se tromper que de juger de la religion usuelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, par ce qu'on lit dans l'Iliade & dans l'Odyssée. Le merveilleux est l'essence de l'épopée; & en quoi consiste-t-il, sinon dans l'intervention de la Divinité sur toutes les actions de ses personnages, dans le développement des ressorts secrets de la Puissance Divine agissant sur les hommes, dans des nœuds invisibles, des routes obscures, des circuits Batteux, t. 2.

par où arrivent les destins? Les Grecs furent barbares & inhumains; &, s'il est vrai qu'ils cherchèrent à se purifier des meurtres qu'ils avoient commis, ils ne s'abstinrent pas d'en commettre: au contraire, ces expiations dont l'effet étoit de détruire ceux du remords, si néçessaire chez un peuple sur lequel les loix n'ont point encore acquis un souverain empire, favorisoit une opinion dangereuse.

Expiations. Nous avons parlé des expiations, & de la manière dont elles se pratiquoient; remarquons ici que quelques anciens ont prétendu que celle des meurtriers n'étoit point connue du temps d'Homère, & qu'il n'existoit alors d'autre peine du meurtre, que l'amende ou l'exil. Le silence du Poëte, quoique d'un grand poids, n'est pas capable de nous faire abandonner un sentiment fondé sur la manière de penser des siècles héroïques. On croiroit plutôt, qu'au temps d'Homère, 400 ans après la guerre de Troie, on avoit cessé l'usage des expiations, que de supposer qu'elles ne commencèrent à avoir lieu qu'après sa mort. Dix siècles écoulés depuis Inachus jusqu'au Poëte, suffisoient pour abolir une cérémonie peu propre à

prévenir des crimes, qu'il étoit aussi facile de réparer.

On juge plus favorablement des asyles (a). Dès que les hommes eurent bâti des temples, & dédié à la Divinité des lieux particuliers, des autels, des bois, sa présence leur parut attachée à ces lieux, d'une manière spéciale; ils craignirent d'être inflexibles pour les autres, au moment qu'ils essayoient de la fléchir envers eux-mêmes: delà, le droit d'asyle accordé à certains endroits préférablement à d'autres; car il n'est pas certain que tous ceux qui étoient consacrés aux Dieux, jouissent des mêmes prérogatives. Cependant, on voit les malheureux poursuivis, embrasser l'autel qui se présente, & implorer la protection du Dieu qu'on y révère. Mais on voit aussi qu'ils en sont arrachés, & mis à mort, malgré toutes leurs réclamations: impiété qu'on ne se seroit point permise, si ces lieux eussent été privilégiés. Asyles

Un pareil usage, que, dans des siècles

(a) Voyez l'extrait de la *Dissertation sur les asyles*, par M. Simon, t. 3ème des Mém. de l'Acad.

éclairés, une saine politique ne peut ni ne doit tolérer, étoit une institution sage pour des peuples qui commençoient à sortir de l'état de nature. Dans ces temps, où trop souvent la force faisoit le droit, quel eût été le sort de l'innocence ou de la foiblesse, si les autels des Dieux ne leur eussent offert un asyle assûré contre la violence? Quand la non-existence des loix rendoit chaque particulier maître de la vengeance, les meurtres étoient fréquents, ils en provoquoient d'autres, & l'on ne voit pas quel pouvoit être le terme de cette réaction. Les coupables, il est vrai, avoient pour ressource, de quitter leur patrie, & de fuir dans une terre étrangère: le peu d'étendue des royaumes, selon toutes les apparences, donna lieu à cette espèce de jurisprudence criminelle. Néanmoins il pouvoit arriver très-fréquemment, que le meurtrier ne pût échapper à la fureur des parents du mort; les temples, les bois sacrés, les autels facilitoient son évasion, & lui procuroient les moyens d'attendre une occasion favorable. Ainsi les querelles ne s'éternisoient pas; la société ne souffroit point un double préjudice; & la famille du mort trouvoit sa ven-

geance satisfaite par l'exil du meurtrier.

Mais ce qui pouvoit suppléer au défaut des loix, devenoit pernicieux, lorsqu'ayant pris la défense des citoyens injuriés, elles ne leur laissèrent d'autre soin que d'implorer leur vengeance, ou leur protection : les asyles alors favorisèrent le vice. Plus les mœurs se corrompirent, plus l'inviolabilité de ces refuges dût être réclamée ; & ce qui avoit été une invention utile pour une société naissante, fut, pour une société sur son déclin, une accélération de ruine. C'est alors que les plaintes d'Ion, dans Euripide, devenoient justes. Avec combien de raison ne reprochoit-il pas aux Dieux, d'avoir mis peu de sagesse dans leurs loix, en traitant également le juste & l'impie, en ouvrant indifféremment au crime & à l'innocence, des asyles que leur équité eût dû interdire au premier ! V. 1312.

Le plus ancien établissement que l'histoire nous offre pour empêcher l'effusion du sang, & donner un frein à la haine implacable d'une nation vindicative, est l'asyle que Cadmus ouvrit à Thèbes. Ce Prince en avoit sans doute pris le modèle dans la Phé- Paus. l. 9.

nicie. Par cette institution, il voulut augmenter la population de sa nouvelle ville. Les scélérats, les gens sans aveu, trouvèrent, dans *la Cadmée*, une retraite assurée. Cadmus pensa moins à mettre ses sujets à l'abri de la violence, qu'à les rendre plus nombreux. Un amas de scélérats, la lie des autres empires, est une funeste pépinière pour une ville naissante; & si l'on juge des effets par la cause, on ne doit plus s'étonner de voir Thèbes le théâtre des plus grandes horreurs.

Des abus énormes se glissèrent dans ces établissements, & la puissance civile fit les plus grands efforts pour les extirper. Des Empereurs qui voulurent arrêter les pernicieux effets de la licence, rencontrèrent des obstacles multipliés. Le laps du temps avoit consacré les abus; ils étoient comme amalgamés avec le culte; & le peuple toujours extrême, sur-tout quand la superstition l'anime, protégeoit les crimes les plus infames, avec la même ardeur, que s'il eût défendu les cérémonies de la religion.

Tacit. ann, l. 3.

Bois sacrés.

Anciennement les Dieux n'eurent d'autres demeures que celles des hommes. Telle fut l'origine des bois sacrés,

les premiers asyles, dont l'usage se perpétua chez les Païens. Dieu lui-même, dans les premiers temps, y fut honoré. Abraham l'adoroit dans les bois, lui sacrifioit sur les hauteurs, & quelques-uns de ses descendants suivirent son exemple.

Spanheim ad Callim. Hymn. in Dian. v. 38.

Cet usage n'eut d'abord rien de répréhensible. L'idolâtrie en abusa. Les bocages ne tardèrent pas à être le rendez-vous de la débauche, le théatre du crime : aussi Moyse, dans la crainte qu'ils ne devinssent également funestes au peuple choisi, les lui interdit-il expressément.

Dans les commencements, ces bois n'eurent ni temples, ni autels ; c'étoient de simples retraites, impénétrables aux profanes. Lorsque, par la suite, on éleva, au milieu des villes & des champs, des édifices consacrés aux Dieux, ce fut pour conserver l'ancienne coutume, que l'on continua de les environner de bois sacrés, qui servoient aussi de refuge aux coupables ou aux malheureux.

On donna de l'extension aux asyles, par la construction de divers bâtiments destinés aux ministres des autels, ou à la décoration extérieure des temples. Les villes qui s'élevèrent autour de ces lieux privilégiés, s'attribuèrent in-

Tit-Liv. Dec. 4. l. 5.

ſenſiblement les mêmes droits : quelques-unes mêmes pouſsèrent leurs prétentions juſqu'aux bornes de leur territoire.

Diod. l. 11. Les ſtatues des Dieux étoient ſacrées & inviolables. Les ſuppliants les tenoient étroitement embraſſées, ils s'aſſéyoient même ſur les autels ; mais, comme ils ne pouvoient demeurer long-temps en cette poſture, on leur permettoit de dreſſer des tentes dans les places dépendantes des temples : ils n'avoient pas d'autres habitations, juſqu'à ce que la vengeance publique ou particulière fût appaiſée, ou que devenue implacable, elle eût trouvé le moyen d'en éluder la franchiſe même, ſoit en murant les portes, lorſque le ſuppliant y étoit entré, ſoit en faiſant garder ſoigneuſement toutes les avenues, pour l'empêcher d'en ſortir. L'hiſtoire nous en fournira des exemples.

Stat. l. 2. On connoît des autels ſans temples, & qui furent des aſyles très-renommés. *Plut. in Theſ.* Tels ceux de la Clémence à Athènes, de Jupiter conſervateur, à Ithaque, & d'autres à Crotone, à Meſsène & dans le pays des Moloſſes.

Des Temples. On peut ſe rappeller ce que nous avons dit de la ſtructure des temples

de Delphes. Aux ſimples autels de pierre brute & de gazon, élevés au milieu des campagnes ou dans les bois, on ſubſtitua d'abord des temples faits de branchages, des grottes ou des cavernes que préſentoit la nature. Enfin, on en vint à des édifices conſtruits de pierre, dont on porta dans la ſuite la magnificence à un point qui nous étonne. Les ſiècles que nous parcourons ne nous offrent point de pareils monuments ; nous réſervons ces détails pour les époques ſuivantes. Le plus ancien temple qui reſtât en Grèce, du temps de Pauſanias, étoit celui d'Apollon-Théorius, à Trèzène. Les habitants de cette ville en donnoient pour fondateur, Pitthée aïeul de Théſée. Ceux de Minerve chez les Phocéens d'Ionie, & d'Apollon-Pythius à Samos, étoient auſſi de la plus haute antiquité. *L. 2. c. 31.*

L'art de ſculpter la pierre & de fondre le bronze fut long-temps dans l'enfance chez les premiers Grecs : rien de plus informe que les ſtatues de leurs Dieux. On a prétendu que, loin de rendre aucun culte aux idoles, les anciens Grecs ne s'étoient fait aucune image des immortels. Les poëmes d'Homère ne préſentent point, dit-on,

Images des Dieux. Mém. de l'Acad. t. 36. p. 400.

dans la Grèce occidentale, de traces de cette idolâtrie. Les Grecs assemblés devant Troie n'ont aucune statue de leurs Divinités, ni sur leurs vaisseaux, ni dans leur camp : c'est à des Dieux invisibles qu'ils paroissent toujours adresser leurs vœux & leurs sacrifices. Homère ne dit point que, sur l'autel élevé à Jupiter au milieu du camp, on vît la statue de ce Dieu.

Mais les Troiens avoient dans le temple de Minerve, une statue de cette Déesse, & l'on convient que presque tous les habitants des côtes de l'Asie mineure adoroient des idoles.
L. 2. c. 19. Pausanias fait mention d'une statue placée dans un temple par Danaüs.
L. 5. p. 329. Diodore de Sicile rapporte que ce Prince fuyant l'Egypte avec ses filles, aborda dans l'île de Rhodes, qu'il y bâtit un temple à Minerve, & y consacra
Plut. in Thes. la statue de cette Déesse. Thésée, après avoir institué, dans l'île de Cypre, des fêtes en l'honneur d'Ariadne, lui avoit dédié deux statues. Ces autorités prouvent qu'il en existoit dans la Grèce, dès les temps héroïques : permettent-elles de douter que le culte des idoles ne fût alors généralement admis ?

Ce culte, si propre à couvrir la

foibleſſe de l'homme, étoit tellement établi, qu'avant que le ciſeau eût fait ſortir de la pierre ces chef-d'œuvres, qui ſervent encore de modèles, on adoroit les pierres brutes: c'étoit du moins un ſigne où l'on pouvoit attacher ſes idées. Pauſanias parle de deux ſtatues d'Hercule & de Cupidon, qui n'étoient que deux maſſes de pierre. En un autre endroit, trente pierres quarrées portoient le nom d'autant de Divinités; le ſceptre d'Agamemnon fut adoré comme le ſymbole de Jupiter lui-même.

Pauſ. l. 7. c. 22, &c.

Id. l. 9. c. 41.

Le génie créa l'art, en donnant aux ſtatues des formes humaines. Prométhée, perſonnage imaginaire, eut la gloire d'avoir inventé la ſculpture. Long-temps informe & groſſière, elle fut perfectionnée par Dédale. Juſqu'à cet artiſte, les types des Dieux & des hommes n'étoient pas des ſtatues; aucune de leurs parties n'étoit détachée de la maſſe, leurs yeux n'étoient point ouverts, leurs traits étoient ſans forme; nulle attitude déterminée, nulle action ſenſible, ni chaleur, ni vie. Dédale anima la pierre; ſon ciſeau la fit en quelque ſorte reſpirer, & la mit en action. Ses contemporains émerveillés, publièrent que ſes ſtatues parloient,

Diod. l. 4. p. 276.

marchoient & voyoient. On ne parvint pas tout-à-coup à tailler le marbre, & à jetter des figures en bronze ; les premiers ouvrages furent de terre moulée & fragile, que, dans la suite, on couvrit de diverses couleurs, & qu'enfin on dora. Ces statues avoient diverses attitudes: on en voyoit debout, assises, couchées. Dans les beaux siècles, devenus plus riches & plus polis, les Grecs, outre des Dieux de pierre & de bois, en eurent de fer, d'airain, d'ivoire, d'argent & d'or.

Offrandes. Elles n'étoient pas la seule décoration des temples. Les offrandes dûes à la piété ou à la reconnoissance des peuples & des particuliers, ajoutoient à leur magnificence. Il suffisoit qu'une Divinité eût la vogue, pour que son temple recelât les plus immenses richesses : des couronnes, des vêtements, des vases de différentes sortes de métaux, & principalement des trépieds, les armes & les dépouilles arrachées à l'ennemi, étoient autant d'ornements pour les temples, &, en même-temps, des espèces d'enseignes, qui, en annonçant au peuple le crédit du Dieu qu'on y adoroit, lui inspiroient l'envie de s'adresser à un aussi puissant protecteur.

Pauf. l. 10. c. 9.

Odyss. l. 3. v. 274. 275.

Prières.

Par les offrandes, les Grecs remercioient les Dieux des bienfaits dont ils croyoient leur être redevables; par leurs prières, ils cherchoient à les obtenir de leur bonté. Jointes aux sacrifices & aux lustrations, elles formoient les devoirs dont on s'acquittoit dans les temples: c'étoient les préliminaires indispensables, pour se rendre la Divinité propice.

Hom. passim.

Le cérémonial employé dans la prière étoit simple: il consistoit à porter la main à la bouche, & à l'étendre ensuite vers la Divinité qu'on vouloit adorer (*a*). Si c'étoit aux Dieux du Ciel qu'on offroit ses hommages, on élevoit les mains. Imploroit-on les Divinités de la mer, on les étendoit vers cet élément. Pour fléchir celles de l'Enfer, on frappoit la terre: généralement on se tournoit vers le soleil levant; d'ordinaire, on prioit debout, quelquefois

Apollon. Plut. Hom. Theoph.

(*a*) Le mot employé par les Grecs, pour désigner cette action, est celui de Προσκυνεῖν. Les Latins se servoient du terme *adorare*, qui veut proprement dire *porter à la bouche*. Delà notre mot *adorer*, qui désigne à présent une action bien différente de celle qu'il exprimoit dans l'origine.

à genoux, principalement dans les grands dangers.

Sacrifices. Les ſacrifices ſont un point eſſentiel de la Religion Grecque. La manière la plus naturelle de remercier la Divinité des biens dont elle nous comble, & de lui en demander de nouveaux, c'eſt de lui offrir les prémices de ceux que nous tenons de ſa main bienfaiſante. La matière des ſacrifices fut tirée des objets qui communément ſervoient d'aliments. Dans les premiers temps, & lorſque les hommes n'habitoient encore que les forêts, leurs dons étoient auſſi ſimples qu'eux. L'herbe verte cueillie de leurs mains, étoit préſentée à la Divinité, comme la première production de la nature. On joignoit des libations à ces anciens ſacrifices : elles conſiſtoient ſans doute dans l'eau pure, puiſque les Pélaſges ne connoiſſoient point d'autre liqueur.

Theoph. ap. Euſ. præp. ev.

Cette première ſimplicité fut de longue durée : il y eut même des lieux où elle ſubſiſta toujours ; c'étoit un reſte de l'ancien uſage. Jupiter avoit à Athènes un autel ſur lequel on n'offroit rien d'animé. En règlant le culte divin, Cécrops le défendit expreſſément : défenſe d'autant plus raiſonnable, qu'alors les

Pauſ. l. 1 c. 26. Id. l. 8. c. 2.

les animaux domeſtiques étoient en petit nombre, & que les travaux du labourage dont il donna les premières notions à ſes ſujets, exigeoient la conſervation de ceux qu'on y employoit. Il eût pu permettre l'immolation des animaux qui n'y ſervent pas directement ; mais il n'ignoroit pas l'empire de l'habitude. Si l'on eût immolé la brebis & la chèvre, bientôt on ne ſe fût pas fait ſcrupule de ſacrifier le bœuf même, qu'on eût regardé, à raiſon de ſon utilité, comme l'offrande la plus agréable aux Dieux.

On ne ſera point étonné de voir la loi portée par Cécrops contre les ſacrifices d'êtres vivants, ratifiée par l'un des premiers laboureurs de la Grèce. Triptolème ordonna de n'offrir aux Dieux que des fruits. Cette loi fut reſpectée tant qu'elle dût l'être. Le vin n'étoit pas même alors employé dans les libations.

Porph. de abſt. l. 4. p. 431.

Malgré les défenſes de Cécrops, les Athéniens ne tardèrent pas à prendre pour victimes, les animaux deſtinés aux travaux de la campagne. De l'herbe dont cet ancien Roi avoit enjoint de faire la matière des ſacrifices, ils paſsèrent aux aliments dont ils ſe nour-

rissoient. Les connoissances des hommes augmentèrent, leurs richesses s'accrurent; ils en vinrent à sacrifier les animaux utiles, & poussèrent enfin le luxe jusqu'à égorger ceux qui leur étoient les plus nécessaires. Cet usage prévalut au point, que le nom qui primitivement désignoit l'action de brûler les parfums, ne fut plus donné qu'aux sacrifices de sang. Le bœuf, le porc, la brebis, le chévreau, le coq & l'oie furent immolés ou séparément, ou plusieurs à la fois, & d'espèces différentes. Les Athéniens avoient un sacrifice essentiellement composé d'un porc, d'un bouc & d'un bélier. Le plus solemnel étoit l'hécatombe (*a*). Tous devinrent des festins publics. La loi prescrivoit de manger une partie des victimes. On ne fit donc que transporter dans le culte religieux, ce qu'on pratiquoit dans l'intérieur des maisons.

Suid. voce Θύειν.

Id. in voce Τριττύς.

Les Dieux n'agréoient pas indifféremment toutes sortes d'animaux: quelques-uns se plaisoient à voir couler sur leurs autels un sang ennemi. On sacrifioit, à Cérès, le porc qui fait tant

Aristot. Ethic. l. 9. *c.* 2. *Plin. l.* 8. *c.* 45.

(*a*) Ἑκατὸν, *centum*, & Βοῦς, *bos*.

de ravages sur les terres ensemencées. On leur offrit néanmoins des choses qui leur étoient agréables. La Divinité du labourage acceptoit volontiers les prémices des moissons, comme Bacchus celles des vendanges. L'aimable Vénus ne dédaignoit point le sacrifice de l'oiseau destiné à tirer son char. Chaque Divinité avoit ses victimes de prédilection. On immoloit à Jupiter un bœuf de cinq ans, temps où cet animal a atteint toute sa force ; peut-être pour désigner la puissance du maître des Dieux & des hommes. Neptune agréoit l'oblation d'un taureau noir, du bélier & du porc. Minerve se contentoit d'une brebis & d'une genisse. Une brebis noire & stérile, emblême des sombres lieux, qui reçoivent tout sans rien produire, étoit le partage des Dieux Infernaux. Une chèvre & un coq suffisoient à Esculape, &c. Le bœuf, animal le plus considéré chez un peuple agriculteur, & dont il faisoit la principale richesse, étoit le principal sacrifice.

Iliad. l. 2. v. 403. Odyss. passim. Plat. in Phedon. Plin. l. 8. c. 45.

Quelques victimes qu'on immolât, elles ne devoient être ni mutilées, ni boiteuses, ni affectées d'aucune maladie : il falloit, en un mot, qu'elles

fussent intègres & pures. Quiconque a lu l'histoire indécente des Dieux, peut rire de les voir si difficiles sur la pureté des animaux qu'on leur offroit : c'est que, malgré les fictions insensées des Poëtes, la voix de la nature, toujours la plus forte, combattoit dans l'ame des Grecs, une légende absurde ; c'est que le cœur humain n'étoit point encore assez corrompu, pour rendre hommage aux vices des Divinités, qui, si elles eussent réellement existé, auroient rougi d'avoir pour adorateurs, des hommes plus vertueux qu'elles-mêmes.

Sans doute avant que des usages grossiers & barbares se fussent introduits dans les cérémonies des sacrifices, ils consistoient à brûler des parfums. Le mot par lequel les Grecs désignoient cet acte de religion, n'avoit point d'autre signification chez les anciens (a) ; & celui de *sacrifices*, Θυσίαι, dénote *les parfums brûlés en l'honneur de la Divinité.*

(a) Θύειν & Θύος, d'où vient le mot latin *thus*.

Dans les premiers temps, la Souveraine Sacrificature fut toujours unie à la puiſſance royale. L'hiſtoire d'Athènes nous a fourni l'époque de cette ſéparation : uſage qui ne fut pas auſſitôt ſuivi par les autres Etats de la Grèce, où les Rois préſidèrent encore longtemps aux cérémonies religieuſes. Dans Homère, le Monarque eſt toujours le ſacrificateur. En quelles mains les peuples pouvoient-ils remettre plus convenablement le culte des Dieux, qu'en celles de leurs repréſentants ſur la terre ? Avant la réunion des familles, le père n'étoit-il pas le ſeul Pontife ? Auſſi, dans l'eſprit des Grecs, le Souverain Sacerdoce avoit-il une telle connexion avec le pouvoir ſuprême, que, dans toutes villes qui changèrent la Monarchie en République, le miniſtre chargé du ſoin de préſider à la religion, porta toujours le nom de *Roi*, & ſon épouſe celui de *Reine*.

Les ſacrifices ſe faiſoient avec toute la pompe, & tout l'appareil qu'on peut attendre des ſiècles qui nous occupent : la deſcription qu'Homère en donne au premier livre de l'Iliade, préſente l'idée de ces cérémonies. Nous y joindrons quelques particularités priſes

dans le même Poëte & dans d'autres auteurs. (a)

Chrysès reçoit sa fille des mains d'Ulysse, chargé de la part des Grecs de la lui ramener. On se dispose à remercier les Dieux. Les compagnons du Roi d'Ithaque, amènent les victimes au pied de l'autel ; ils lavent leurs mains dans une eau pure, & préparent l'orge sacré destiné à l'oblation. Avant d'égorger la victime, ornée de guirlandes, de couronnes, quelquefois même ayant les cornes dorées, on lui répandoit sur la tête quelques poignées d'orge rôti avec du sel.

Entouré de tous les assistants, & levant les mains au ciel, le Prêtre d'Apollon adresse cette prière à la Divinité dont il est le ministre ; « Grand » Dieu, qui lances les traits de la mort, » puissant protecteur de Chrysa & de » la divine Cilla ; déjà tu as daigné » exaucer mes vœux, les Grecs ont » senti les effets de ta colère ; exauce » aujourd'hui ceux que je fais en leur » faveur, éloigne d'eux les maux qui » les accablent. »

(a) Pour tout ce détail, consultez *les Antiquités de la Grèce*, par Lambert Bos.

On consacre les victimes par l'orge sacré : elles avoient été arrosées d'une eau pure, qu'on leur versoit même quelquefois dans l'oreille. Quelquefois, au lieu d'orge, c'étoit une espèce de gâteau salé qu'on leur mettoit sur la tête. On arrachoit quelques poils entre les cornes, & on les jetoit dans le feu qui brûloit sur l'autel. On les immoloit ensuite, avec cette différence, que, lorsqu'elles étoient offertes aux Dieux du Ciel, on leur renversoit la tête sur le dos ; on la baissoit vers la terre, lorsqu'on les immoloit aux Dieux infernaux. Le ministre frappoit la tête de la victime avec une hache : on lui plongeoit dans le sein le couteau sacré ; le sang étoit reçu dans un vase. Revenons au sacrifice de Chrysès.

La tête des victimes est tournée vers le Ciel ; on les égorge, on les dépouille. Les cuisses sont coupées ; le Prêtre lui-même les fait brûler sur l'autel, & offre des libations. Déjà l'offrande est consumée par le feu sacré. Près du sacrificateur, des jeunes gens tenoient des broches à cinq rangs. Quand les cuisses furent entièrement consumées, & qu'on eut goûté aux entrailles, on fit rôtir le reste des victimes. Les tables

ſont dreſſées, le ſacrificateur & les Grecs y prennent place.

Après le feſtin, les miniſtres rempliſſent de grandes urnes de vin, & en verſent dans de larges coupes, qu'ils préſentent à tous les convives. On fait les libations. Le reſte de la journée, on implore la clémence d'Apollon, on chante des hymnes en ſon honneur.

Les ſacrifices conſiſtoient dans la préparation, l'oblation & le feſtin qui les terminoit. La victime dépouillée, on la coupoit en pluſieurs morceaux: alors on examinoit les entrailles. Les cuiſſes enveloppées d'un double enduit de graiſſe, ſans doute pour les faire brûler plus facilement, étoient miſes à part; elles devoient être entièrement conſumées en l'honneur des Dieux.

Des parties crues de chacun des membres de la victime, placées ſur les cuiſſes préparées de la manière que nous avons dit, & qui tenoient lieu du membre entier, étoient comme les prémices qui laiſſoient au peuple la faculté de conſumer lui-même les membres dont ces morceaux avoient été tirés. Il n'eût pas été poſſible de brûler toute la victime; & ſi les peuples n'euſſent été admis au banquet ſacré,

de toute néceſſité les ſacrifices fuſſent devenus plus rares ou moins ſomptueux.

Les cuiſſes ainſi préparées & ſaupoudrées de farine, étoient placées ſur un autel analogue à la qualité du Dieu. Les plus exhauſſés étoient réſervés aux Divinités céleſtes; celles de la Terre en avoient de moins élevés; les Infernales n'exigeoient qu'une foſſe creuſée dans la terre, & deſtinée à recevoir le ſang de la victime.

La partie offerte aux Dieux étoit brûlée avec du bois, ſur lequel on verſoit quelquefois du vin pour en faire élever la flamme, & pour ſervir de libation.

Les Dieux ſatisfaits, on penſoit à leurs adorateurs. On faiſoit rôtir le reſte des victimes ſur des broches qui ne tournoient point devant le feu. Il ne paroît pas que cette coutume fut connue du temps d'Homère; on faiſoit cuire les viandes ſur des charbons, en plaçant les broches horizontalement; ce qui tenoit lieu de grils. Les convives ne ſe contentoient pas d'une modique portion, & fréquemment tout un peuple, ſemblable à une famille nombreuſe, unie par la concorde & la paix, étoit à table, goûtant au ſein de la

joie, les douceurs de l'égalité.

Odyss. l. 3. Télémaque aborde à Pylos, au moment que les Pyliens sacrifioient à Neptune, sur le rivage. Déjà le peuple partagé en neuf troupes de 500 hommes, à chacune desquelles étoient destinés neuf bœufs, avoit goûté aux entrailles, & brûlé sur l'autel les cuisses de la victime.

Le fils d'Ulysse, accompagné de Minerve sous la figure de Mentor, trouve le Roi de Pylos assis avec ses enfants; autour de lui ses compagnons préparoient le festin. Pisistrate prend les deux étrangers par la main, les place à table sur des peaux étendues, leur sert une portion des entrailles, & remplissant une coupe de vin, il la donne à Mentor, pour qu'il adresse des vœux au Dieu de la mer & lui fasse des libations. « Puissant Neptune », dit-il, « qui environnes » la terre, comble de gloire Nestor » & les Princes ses enfants; répands » sur tous les Pyliens, la récompense » de leur piété, & le prix de la magni» fique hécatombe qu'ils t'offrent; ac» corde à Télémaque & à moi un » prompt retour dans notre patrie, » après avoir béni les desseins qui nous

» ont fait traverser tes ondes ». Il dit, & présente la double coupe à Télémaque qui fait les mêmes vœux.

Cependant on tire du feu les chairs des victimes, on fait les portions. Après le repas, Nestor adresse la parole aux convives. « Pyliens, maintenant » que nous avons reçu ces étrangers » à notre table, il convient mieux » de nous informer de ce qu'ils sont & » d'où ils viennent. — Qui êtes vous » ? leur dit-il, « d'où les flots vous ont-ils » apportés sur ce rivage, sont-ce des » affaires publiques ou particulières qui » vous amènent ? ou parcourez vous les » mers comme des pirates ? »

Télémaque apprend au Roi qu'il est d'Ithaque & fils d'Ulysse : il vient lui demander des nouvelles de son père. Nestor lui raconte ce qu'il sait du Prince dont la valeur & la prudence avoient été si utiles à la Grèce. Le temps se passe en des discours intéressants, jusqu'au moment où le soleil disparoît. Alors Mentor faisant observer qu'il ne convenoit pas, dans un sacrifice, de rester si long-temps à table, prie le Roi de faire offrir les langues des victimes, afin qu'après les libations

à Neptune & aux Immortels, on puisse aller prendre du repos.

Aussitôt les hérauts donnent à laver; de jeunes hommes remplissent les urnes, & présentent à toute l'assemblée du vin dans des coupes; on jette les langues dans le feu de l'autel. Le peuple fait sur elles ses libations; & Nestor, suivi de Télémaque & des Princes ses enfants, s'achemine vers le palais.

Souvent les sacrifices n'étoient que de simples libations, qui consistoient dans l'effusion du vin ou de l'eau.

Purifications.

Les Grecs, dans ces temps, avec beaucoup de procédés pour effacer les souillures, étoient peu versés dans la morale qui tend à prévenir les crimes: ils s'imaginoient pouvoir faire disparoître les taches de l'ame comme celles des vêtements, par des lotions & des fumigations. L'eau, le feu, les œufs, &c., étoient autant d'intermèdes efficaces: on les employoit avant que de vaquer aux cérémonies de la religion, ou après des actions qui emportoient avec elles l'idée de souillure; par exemple, après un meurtre, après des funérailles, après les libertés du mariage, &c. Ces pratiques avoient beaucoup d'influence sur l'esprit d'un peuple barbare;

Sophocl. Œdip. Col. v. 460. Apollon. Rhod. l. 4. v. 670. Odyss. l. 22. v. 481. 493.

il étoit utile de lui inspirer la plus grande horreur du meurtre ; il falloit, par des cérémonies sensibles, porter dans l'ame de ces hommes grossiers, la plus forte aversion pour le sang. Un meurtre, même légitime, les séparoit de la société civile, & les privoit de la participation aux sacrifices & aux festins publics. Agamemnon ordonne à ses soldats de se purifier. Hector, avant de faire des libations aux Dieux, purifie ses mains teintes du sang ennemi. Malgré tant de précautions contre l'effusion du sang humain, il ne souilloit encore que trop souvent la terre ; qu'eût-ce été, si, libres de remords & abandonnés entièrement à eux-mêmes, ces hommes féroces n'eussent connu aucune restriction au prétendu droit d'être seuls juges des outrages qu'ils recevoient ?

Iliad. l. 1.

Ibid. l. 6.

Les Oracles, considérés sous un certain point de vue, pouvoient être d'une grande utilité chez un peuple dénué de bonnes loix, & dont le respect envers les Dieux formoit une espèce de *théocratie* : aussi influèrent-ils beaucoup sur le gouvernement politique de la Grèce ; on les consultoit dans toutes les affaires importantes & douteuses.

Oracles.

A voir le concours des Grecs à Delphes, on eût dit qu'Apollon étoit le véritable Monarque de tant d'Etats séparés si souvent d'intérêts, toujours réunis sur un seul point : la dévotion envers les Oracles. Leurs réponses étoient reçues avec toute la vénération qu'on doit aux ordres du Ciel, & cette religion anima tellement les Grecs, même dans les temps policés, que, soit qu'il fallût changer la forme du gouvernement, ou faire de nouvelles loix, soit qu'on voulût déclarer la guerre, ou conclure la paix, rien ne se décidoit, sans avoir préalablement consulté l'Oracle.

Les grands hommes qui, dans la suite, eurent en main les rênes de l'administration, tirèrent habilement parti de la crédulité du peuple. Nul d'entr'eux n'ignoroit à quoi il devoit s'en tenir sur ces prétendus mystères; mais ils se gardoient bien de donner atteinte à l'opinion publique. Dans la main des chefs, ou des Prêtres que l'intérêt leur dévoua toujours, la Pythie étoit un instrument de leurs volontés; ils la faisoient parler, ou lui imposoient silence; & si jamais elle n'eût prêté l'oreille qu'aux hommes bien intentionnés pour la gloire ou le salut de

la patrie, la Grèce nous eût présenté un moyen politique, assez particulier pour mériter que nous nous y arrêtions. Mais qu'attendre de l'avidité des hommes qui, dans ces temps reculés, mettoient déjà à l'encan la décision même des Dieux, & qui en compromirent enfin la réputation jusques parmi le peuple? Lorsque Philippe remuoit toutes les parties de la Grèce, son intelligence avec les ministres d'Apollon étoit si palpable, que Démosthène osoit accuser publiquement la Pythie de *philippiser*.

On a déjà eu plus d'une occasion de remarquer, combien le Dieu de Delphes avoit d'inclination à faire sa cour aux puissants dont il avoit à espérer ou à craindre. La vénération pour les Oracles dût augmenter par les présents qu'on étoit obligé de leur faire, par l'ambiguité même de leurs réponses. On ne répétera point ce qu'on a dit à ce sujet; nous y reviendrons dans l'histoire de Crésus: nous n'insisterons pas non plus sur ce qui, dans le commencement de ce siècle, a fait la matière d'une dispute très-vive. Les réponses des Oracles étoient-elles rendues par les Démons? furent-elles uniquement le fruit de l'imposture? Cette décision

est du ressort des théologiens, dont les plus modérés conviennent qu'elle n'intéresse en rien la religion: d'ailleurs le seul tribunal compétent dans de pareilles discussions, n'ayant point prononcé, le choix entre les deux opinions demeure entièrement libre. Des réponses vagues & ambiguës, l'intrigue de leurs Prêtres, l'argent des grands, les espions des cours, &c., étoient d'assez puissants Démons. On objectera, peut-être, des réponses si claires qu'on ne peut s'y refuser: mais qui nous assurera qu'elles n'aient pas été dictées après coup? D'ailleurs, ne pouvoit-on pas prédire, à l'aventure, des évènements qui devoient être postérieurs de plusieurs siècles? & croit-on que les ministres d'alors n'aient pas trouvé moyen de les expliquer tant bien que mal, ou même de les nier? La Sibylle, long-temps avant l'évènement, avoit prédit que les Macédoniens devroient leur chûte & leur élévation à deux de leurs Rois, qui porteroient le nom de Philippe: l'un donneroit des maîtres à de grandes villes, à de grandes nations; l'autre, vaincu par des peuples sortis de l'orient & de l'occident, couvriroit son pays

Pauf. l. 7. c. 8.

d'une honte éternelle. Le premier de ces Princes étoit Philippe fils d'Amyntas ; le second, Philippe défait par Flaminius. Les peuples de l'occident & de l'orient sont les Romains situés au couchant de la Grèce, & aidés dans cette guerre par les Mysiens qui habitoient le levant. Je suppose cet oracle rendu effectivement avant le règne des deux Princes qui en sont l'objet ; y découvre-t-on rien autre chose qu'un énoncé vague ? & encore sur quels fondements appuie-t-on l'autorité de la prédiction ? Tant qu'on ne la montrera point dans un auteur antérieur au premier Philippe, qui empêchera de croire qu'elle n'ait été fabriquée postérieurement, & vantée par tous les ministres d'Oracles, dont l'intérêt personnel étoit qu'on crût à la véracité de leurs réponses ?

Nous avons parcouru l'histoire des principaux Oracles répandus dans la Grèce : de tous les Dieux qui y présidoient, les plus distingués étoient Jupiter & Apollon. La science de l'avenir, qui ne pouvoit être communiquée que par le Souverain des Dieux, avoit été de préférence accordée à ce dernier : du moins ses Oracles, &

ſur-tout celui de Delphes, jouiſſoient-ils du plus grand crédit.

Le Dieu pouvoit ſuffire à toutes les queſtions; mais les peuples n'auroient pu venir tous à Delphes, en ſolliciter l'éclairciſſement. Pour obvier à cet inconvénient, Apollon eut différents bureaux dans la Grèce; & ſi les habitants de ces contrées ignoroient leur ſort, on ne peut s'en prendre à la mauvaiſe volonté du Dieu. La liſte de tous ces temples ſeroit auſſi inſipide pour nous, qu'elle étoit intéreſſante pour des peuples à qui une ſotte curioſité rendoit néceſſaire la connoiſſance des lieux où Apollon prononçoit ſes oracles. On croira, ſans peine, que l'avidité les avoit fait étonnamment multiplier, ainſi que ceux des autres Immortels. Les miniſtres de ces temples diverſifièrent admirablement la manière d'énoncer leurs réponſes, & les ſimples du paganiſme avoient une infinité de moyens de s'aſſurer de l'avenir, ſoit en conſultant d'autres Oracles, s'ils n'étoient pas ſatisfaits de la réponſe du premier, ſoit en ſe donnant le plaiſir de s'adreſſer à pluſieurs à la fois, pour avoir celui de confronter leurs déciſions. Tantôt ils rendoient leurs réponſes par eux-

mêmes, tantôt par le ministère des Prêtres, quelquefois par la voie des songes, &c., &c.

Il ne faut pas recourir à une antiquité reculée, pour trouver des hommes qui regardent les songes comme un moyen habituel de communication avec la Divinité : il n'est encore que trop de ces ames foibles, pour qui les délires d'une imagination déréglée, sont des présages certains de l'avenir.

Songes, Divination, Presages.

Des peuples aussi simples que les premiers Grecs, & qui se voyoient toujours entourés de la Divinité, pouvoient se flatter d'être en commerce avec elle, & il n'est pas surprenant que des hommes ignorants, aient soupçonné quelque chose de divin dans une agitation violente, dans un bruit éclatant survenu durant le calme de la nuit & la profondeur du sommeil, & que, dans l'enthousiasme d'une extrême crédulité, ou par un excès de fourberie, ils ne se soient crus, ou n'aient voulu se faire croire inspirés.

Xenoph. Cyrop.

Les Prêtres d'Amphiaraüs surent tirer avantage de cette opinion, en faisant coucher & dormir la crédulité même, sur la peau des victimes immolées, de la chair desquelles on avoit eu soin de

Pauf. l. 1. c. 34.

la rassasier, & en lui faisant prendre ses rêveries pour des faveurs du Ciel.

L'histoire des temps héroïques nous offre plusieurs personnages célèbres par leurs connoissances de l'avenir. Amphiaraüs, Polydamas, Calchas, sans parler des autres, furent regardés comme des Prophètes. Le dernier avoit beaucoup d'influence sur toutes les opérations de l'armée devant Troie. Ces devins eurent peu de ressemblance avec ceux des siècles suivants : les Grecs concevoient alors une grande idée de cette espèce de ministres du Ciel; l'extérieur de sagesse & de gravité convenable à leur ministère, faisoit respecter leurs décisions. Point de ces contorsions, de ces grimaces que les devins postérieurs crurent nécessaires, pour ranimer la confiance que tant de sottises faisoient perdre de jour en jour. Calchas avoit une éloquence pleine de force & de raison; Théoclymène, dans l'Odyssée, n'est point un énergumène. Le premier, consulté par Achille sur la cause de la peste qui désole le camp des Grecs, lui répond; « Apollon ne se plaint ni de vos vœux, » ni de vos sacrifices; c'est son Prêtre » qu'il venge des outrages qu'il a reçus

Iliad. l. 1. v. 92, &c.

» d'Agamemnon, du refus que ce
» Prince a fait de rendre sa fille, &
» d'accepter des présents : telle est la
» cause des maux qui nous affligent,
» & dont il ne cessera de nous accabler,
» jusqu'à ce que nous ayions rendu
» Chryseïs à son père, & conduit à
» Chrysa une hécatombe sacrée. »

Si tous les discours de Calchas ressembloient à celui-ci, il ne démentoit point la bonne opinion des Grecs qui l'avoient choisi. Si tous les prétendus devins de l'antiquité, eussent fait ainsi servir à défendre la foiblesse opprimée, le crédit que la superstition leur donnoit sur l'esprit du peuple, l'humanité eût eu moins de larmes à verser.

On ne faisoit alors aucune expédition, sans se munir d'un devin : aucune entreprise importante n'avoit lieu, avant qu'on eût su, par leur canal, si les Dieux l'approuvoient ou non.

L'expérience des vieillards leur donnoit des droits à la confiance de la multitude ; &, pour que leurs avis d'où devoient résulter son bonheur, fussent toujours agréés, souvent ils citèrent la Divinité comme garant de leurs paroles.

Le vol des oiseaux, fut peut-être la

plus ancienne manière de consulter le Ciel ; mais dans ces siècles mêmes, ce que les devins débitoient, n'étoit pas cru toujours aveuglément. Eurymaque, dans l'Odyssée, ne rejette pas tous les présages qui se tirent du vol des oiseaux, mais il les infirme, en soutenant que tous ceux qu'on voit voler indistinctement sous la voûte des cieux, n'en annoncent pas. Hector, pour éluder la prédiction que Polydamas vouloit tirer d'un aigle qui venant à paroître tout-à-coup, tenant entre ses serres un dragon épouvantable, avoit jeté la terreur dans l'ame des spectateurs, Hector répond ; « quoi! vous voulez que nous obéissions » à des oiseaux qui, d'une aile légère » & inconstante, fendent les airs? Peu » m'importe qu'ils volent à ma droite » ou à ma gauche, vers le couchant » ou vers l'orient ; je n'écoute que la » voix de Jupiter, souverain maître » des mortels & des Dieux ; & pour » moi le meilleur des augures, est de » combattre pour ma patrie ». Dans les beaux siècles de la Grèce, les philosophes se seroient-ils exprimés d'une autre manière ?

L. 2. v. 181, &c.

Iliad. l. 12. v. 237, &c.

On peut distinguer, avec Cicéron, deux espèces de divinations. La pre-

De Divin. l. 1.

mière, fondée sur les songes & sur les inspirations, fut principalement en usage dans les siècles héroïques ; la seconde qui ne s'accrédita qu'avec le temps, consistoit dans la connoissance des prodiges, des entrailles des animaux, & des phénomènes de la nature. Quoiqu'elle fut peu usitée dans l'antiquité Grecque, les deux passages d'Homère que nous venons de rapporter, prouvent cependant la confiance qu'on ajoutoit alors au vol des oiseaux, dont le chant fut aussi regardé comme prophétique. Dans cette espèce de présage, la droite annonçoit le bonheur ; la gauche le malheur.

Ibid. l. 2. no 39.

Jetons un coup d'œil sur les divinations mises en pratique au temps que nous parcourons, & dans des siècles postérieurs. A celles dont nous venons de parler, aux songes, à l'inspection des victimes, il faut ajouter la divination par le feu des sacrifices, par la fumée qui en sortoit, &c.

Diod. l. 1. p. 53. Eschyl. Prometh. v. 497. Ovid. Trist. 5. El. 5. v. 26. Eust. in Odyss.

Nous avons encore d'autres exemples de divination. Celle du sort consistoit dans le jet des dez, dont on prenoit la combinaison fortuite pour une réponse du Ciel. Non loin de Bure, ville d'Achaïe, près du fleuve *Buraïque*,

Pauf. l. 7. c. 25.

étoit une grotte dans laquelle on montroit une petite ſtatue d'Hercule qui portoit le même nom. Là, un Oracle rendoit ſes réponſes par le moyen de dez. Après avoir adreſſé ſa prière au Dieu, on prenoit, parmi un grand nombre, quatre dez ayant différentes marques dont on liſoit l'explication ſur la table: on les jetoit, & en recourant à ces explications, on avoit une réponſe à ſa demande.

On peut rapporter à la divination par les ſorts, celles des charmes & de la baguette. Tous ces procédés ne paroiſſent pas avoir été fort connus des ſiècles héroïques, non plus que la divination par l'ame des morts, appellée *Nécromantie*, quoiqu'on en trouve un exemple dans Homère: mais, par la ſuite, il y eut en Grèce des lieux particuliers deſtinés à l'évocation des ames.

Odyſſ. l. 24. *Her. l.* 5. *c.* 92. *Pauſ. l.* 9. *c.* 30.

Je ne parle ni de l'*Hydromantie*, ou divination par les eaux, ni de l'*Alectruomantie*, ou divination par le coq, ni de la divination par le crible, ni de celle dans laquelle on croyoit que les Démons parloient par la poitrine ou le ventre des hommes. Si, de nos jours, on a tant diſſerté ſur les

les ventriloques ou engaſtrimythes, quels ſuccès n'a-t-on pas lieu de croire qu'eurent, dans les ténèbres de l'ignorance, des charlatans de cette eſpèce ?

Ici, une fontaine rendoit des oracles, & annonçoit le ſort des malades ſur leſquels on la conſultoit. On attachoit un miroir au bout d'une ficelle, on le tenoit ſuſpendu au-deſſus de l'eau, de manière qu'il n'y touchât que par une des extrémités, & on y liſoit ce que l'on vouloit ſavoir. Dans la Lycie, un Oracle d'Apollon, du même genre, étoit plus univerſel. On n'avoit qu'à regarder dans une fontaine conſacrée à ce Dieu, pour ne plus rien ignorer de ce dont il importoit d'avoir la connoiſſance. *Pauſ. l. 7. c. 21.*

Terminons cette hiſtoire des délires de l'eſprit humain, par un Oracle d'un genre particulier, qu'on trouvoit dans une ville de l'Achaïe, & qui montre ce que peuvent la ruſe & la crédulité ſur les foibles mortels.

Dans la place publique de Phares, étoit une ſtatue de marbre entourée de lampes, repréſentant Veſta. Le conſultant commençoit par offrir à la Déeſſe ſes vœux & ſon encens : il rempliſſoit les lampes d'huile, les allumoit ; puis, *Ibid. c. 22.*

s'avançant vers l'autel, il mettoit dans la main droite de la ſtatue, une petite monnoie de cuivre, qui étoit celle du pays. Enſuite il s'approchoit de la ſtatue de Mercure, placée derrière celle de Veſta; c'eſt ce Dieu qui rendoit l'oracle: on lui faiſoit à l'oreille une queſtion quelconque. Toutes ces cérémonies achevées, le conſultant ſortoit de la place, en ſe bouchant exactement les oreilles avec les mains; dès qu'il étoit dehors, il les retiroit, & la première parole qu'il entendoit alors, lui tenoit lieu de réponſe. On aſſure que la même pratique avoit lieu en Egypte, dans le temple d'Apis. L'inventeur de cette méthode n'étoit pas mal-adroit. On pouvoit mettre toujours l'honneur du Dieu à l'abri, en accuſant ceux qui ſeroient venus ſe plaindre, de n'avoir pas compris le ſens de la réponſe qu'ils avoient entendue.

Dans un tel obſcurciſſement de la raiſon, il réſulta du moins, de la vue du plus beau ciel & de la bénigne influence du climat, une religion douce & riante, qui balança, chez les Grecs, les effets de la ſuperſtition. Cette religion eut le temps de jetter de profondes racines, avant que les eſprits en fuſſent

venus à ce point de délire ; & les Grecs des siècles héroïques étoient peut-être moins superstitieux que ceux des temps policés.

Les travaux de l'homme ne peuvent être continuels : les jours destinés au service de la religion ont toujours eu deux fins ; d'honorer la Divinité, & de procurer au peuple un délassement nécessaire. Des Fêtes.

Le repos du septième jour étoit inconnu chez les Grecs, & il ne paroît pas que chaque semaine en eût un consacré à cet usage par la religion. Les premiers ne connoissoient même pas cette division du temps ; mais des fêtes périodiques tenoient lieu de ces repos hebdomadaires. D'abord ils n'en eurent qu'un petit nombre ; il n'existoit que celles qui se célébroient en l'honneur de Cérès, après la moisson, & en l'honneur du Dieu des vendanges, lorsqu'elles étoient achevées. Souvent il s'en trouvoit de répandues dans le courant de l'année, car il n'étoit pas possible que tout un peuple travaillât sans relâche, pendant un si long espace.

Theocr. Idyl. 7. *Aristot. ad Nicom.* VIII. 11.

Les fêtes étoient en même-temps des divertissements & des actes de

religion : raiſon de plus pour en augmenter le nombre. Pouvoit-on ne pas remercier les Dieux des bienfaits qu'ils prodiguoient à pleines mains ? Devoit-on livrer à un éternel oubli, les grands hommes qui avoient bien mérité de la patrie ? Tout, chez un peuple voluptueux & délicat, devient une occaſion de jeux & de plaiſirs ; c'étoient autant de fêtes qu'on célébroit avec ivreſſe, ſous l'inſpection même des Dieux.

Il y auroit une eſpèce d'injuſtice à reprocher aux Grecs d'avoir trop multiplié ces inſtitutions ; elles pouvoient être fréquentes, ſans être préjudiciables : c'eſt à la conſtitution politique de cette nation qu'on doit en attribuer le nombre. Le continent & les îles renfermoient une multitude d'Etats ſéparés, & gouvernés ſelon des loix particulières. Chacun d'eux avoit ſes fêtes ; chaque ville, ſouvent même chaque bourgade, rendoit des hommages à telle ou telle Divinité, & lui offroit des ſacrifices. Les jours de fêtes n'excédoient cependant pas les jours deſtinés au travail. Ici, on honoroit la mémoire d'un Dieu ou d'un héros particulier, &,

dans le village voisin, on se livroit aux travaux de toute espèce. L'immense population de la Grèce suffit pour nous convaincre, que tous les jours n'y étoient pas consumés en festins & en débauches, & que l'agriculture, mère commune des hommes, y étoit en vigueur autant qu'elle pouvoit l'être alors.

Nous renvoyons à l'époque suivante, le détail des principales fêtes de la Grèce : nous nous bornons ici à donner l'esprit de ces institutions, & à en faire saisir l'influence sur le caractère & les opinions du peuple.

La joie, dans ces diverses cérémonies, se trouvoit toujours unie au culte des Dieux ; elle en faisoit l'ame. Dans la suite, la débauche s'y mêla : il en résulta les plus grands abus ; les Grecs furent tentés de participer aux plaisirs de leurs Divinités, &, malheureusement, ils en vinrent à les imiter.

Des Enfers.

Les peuples de la Grèce n'étoient les inventeurs ni de leur culte, ni de leurs dogmes. Les supplices des méchants dans le Tartare, & le séjour des bons dans un lieu de délices, venoient des Egyptiens. Réunis en société, peu

Diod. l. 1. p. 82. 83.

de fiècles après le déluge, ces peuples avoient confervé précieufement la trace du dogme de l'immortalité de l'ame, enfeignée par leurs Prêtres, dès les temps les plus reculés. Les cérémonies dont ils accompagnoient les devoirs rendus aux morts, furent la fource de toutes les fables qu'on débita en Grèce à ce fujet, quand leurs opinions y eurent été introduites. Delà elles pafsèrent en Italie, où elles reçurent encore de nouveaux accroiffements.

Il ne feroit pas étonnant que les premières colonies qui pafsèrent d'Egypte en Grèce, n'euffent pas apporté avec elles les cérémonies funèbres de ce royaume, ou plutôt la fable à laquelle elles donnèrent lieu. Les compagnons d'Inachus & des premiers aventuriers qui cherchèrent en Grèce des établiffements, faifoient partie de ces peuples appellés *Pafteurs*, qui, après avoir poffédé long-temps l'Egypte, s'en virent enfin chaffés. Ces Arabes n'avoient pas fans doute les mêmes rites que les Egyptiens proprement dits: ainfi ils ne pouvoient les communiquer aux fauvages de la Grèce. Mais lorfque des naturels du pays, tels que Danaüs frère de Séfoftris lui-même, fe furent

transplantés dans cette partie de l'Europe, les cérémonies Egyptiennes qui, jusques-là, étoient demeurées inconnues aux Pélasges, s'introduisirent dans leur religion ; les Grecs les puisèrent eux-mêmes en Egypte. Les besoins de la colonie de Cécrops, l'avoient forcé d'entretenir une correspondance avec sa terre natale ; ils y prirent les opinions des peuples qui les avoient retirés de la barbarie. Orphée, Mélampus & quelques autres avoient vu l'Egypte. Le premier, témoin des cérémonies usitées dans ce royaume, lors des funérailles, calqua, sur leur modèle, la fable des Enfers, telle qu'on la connoissoit en Grèce, en y ajoutant certaines circonstances.

Ibid. p. 86-87.

En Egypte, le corps d'un mort embaumé, étoit remis à ses parents. Le jour de l'inhumation fixé, on en prévenoit les Juges, ainsi que la famille & les amis du défunt.

Le pilote, nommé Charon en langue Egyptienne, transportoit le cercueil à l'autre extrémité du lac. Avant qu'il fût dans la barque, il étoit permis à tous les assistants de porter leurs plaintes contre le mort. Convaincu de s'être mal comporté pendant sa vie, il étoit

privé de la sépulture ; on condamnoit l'accusateur à de grandes peines, s'il ne prouvoit pas ce qu'il avoit avancé, & alors les parents, quittant le deuil, faisoient l'éloge du mort ; l'assemblée y répondoit par des louanges, ensuite le corps étoit déposé dans le tombeau, ou dans un endroit de la maison destiné à cet usage.

Ce dernier jugement étoit digne d'un peuple aussi célèbre : il ne renvoyoit point le citoyen coupable à un tribunal invisible ; les témoins & les victimes mêmes de ses délits, poursuivoient sa condamnation. Ce n'est que chez les anciens, qui avoient plus en considération les mœurs que les richesses, qu'on trouve de semblables institutions. La raison humaine pouvoit-elle mieux diriger les hommes dans les sentiers des devoirs réciproques, & contribuer au bonheur commun ?

Les Grecs se conduisirent avec moins de sagesse : une cérémonie imposante, devint chez eux une fable ridicule. Leurs fictions altérèrent l'idée qu'on doit avoir de la récompense attachée à la vertu, & des punitions qui attendent le vice. Ils livrèrent aux railleries, un des plus puissants motifs

qu'on puisse présenter aux hommes, pour les engager à bien vivre, en le proposant d'une manière si puérile, qu'on eut honte d'y croire.

Observons cependant que la corruption ne fut pas d'abord portée à son comble. Le tableau que nous venons de tracer, ne convient qu'aux temps postérieurs. La Fable, moins chargée de circonstances, avoit été plus révérée.

Le supplice des méchants dans le Tartare, le séjour des bons aux Champs Elysées, & d'autres idées semblables, sont visiblement prises des funérailles d'Egypte. Mercure, conducteur des ames chez les Grecs, représente l'homme à qui l'on remettoit, chez les Egyptiens, le corps d'un Apis mort; un autre homme le recevoit le visage couvert d'un masque à trois têtes, comme le Cerbère des Grecs. Orphée parla dans la Grèce, de cette pratique; elle fit partie de la croyance populaire, & Homère la fixa, peut-être, par les vers de l'Odyssée où il peint Mercure, armé de sa verge d'or, conduisant les ames des amants de Pénélope. Ils passent l'Océan, la célèbre roche de Leucate, & entrent, par les portes du Soleil, dans ces lieux où errent les vaines images L. 24. init.

des morts. Il faut remarquer que les Egyptiens donnoient au Nil le nom d'*Océan*; les portes du Soleil sont la ville d'Héliopolis (*a*). Ces champs heureux qu'on prétend être le séjour des bons après la mort, ne sont, à la lettre, que les belles campagnes situées près de Memphis, aux environs du lac *Achéruse*. C'est dans ce lieu que se terminoient les funérailles de la plupart des Egyptiens. Les corps, après avoir traversé le Nil & le lac, étoient déposés dans des sépulcres souterrains.

Les cérémonies usitées encore en Egypte, dans des temps plus modernes, convenoient parfaitement à tout ce que les Grecs débitoient de l'Enfer. On y reconnoît la barque qui transporte les corps; la pièce de monnoie destinée au nocher Charon; le temple de la ténébreuse Hécate, placé à l'entrée du noir séjour; les portes du Cocyte & du Léthé, posées sur des gonds d'airain; celles de la Vérité, le simulacre sans tête de la Justice, &c.

Il n'est pas jusqu'au tonneau percé des Danaïdes, qui n'eût son origine

(*a*) HELIOPOLIS, en Grec, *ville du Soleil*.

en Egypte. Dans la ville d'Acanthe, trois-cents soixante Prêtres versoient tous les jours de l'eau apportée du Nil, dans un pareil vase. Les Grecs représentoient une femme qui ruine un mari laborieux, par un âne qui ronge une corde, à mesure que l'artisan la file. Non loin de la ville dont nous venons de parler, un homme filoit, au milieu d'une assemblée publique, une longue corde de jonc, tandis que d'autres la défiloient parderrière. Les annales du genre humain prouveroient que les hommes sont moins inventeurs qu'on ne l'imagine : la plupart des usages qui nous étonnent, remontent à des temps peu éloignés de la formation des sociétés.

Diod. l. 1. p. 87.

Les premiers Grecs n'inventèrent presque rien ; ils n'étoient que des Egyptiens transplantés, & la grande vénération qu'ils eurent, dans la suite, pour l'Egypte, démontre que la tradition confuse des obligations qu'ils avoient à ses habitants, s'étoit perpétuée parmi le peuple. Par ce qu'ils pensoient de leur ancienne patrie, on voit que le respect qu'ils lui portoient, étoit de la nature de celui des enfants pour leurs pères.

Les philosophes voulurent raisonner sur l'état des ames après la mort ; mais il n'est point encore question de leurs opinions. Aux siècles héroïques, les théologiens n'étoient point philosophes ; les Poëtes seuls peuvent nous donner une idée de la façon de penser des Grecs, sur la vie future.

L'ame d'un homme resté sans sépulture, erroit à l'entrée des Enfers, jusqu'à ce qu'on lui eût rendu ce dernier devoir : delà cette crainte d'en être privé. La première ombre qui se présente à Ulysse, est celle d'Elpénor, l'un de ses compagnons qui s'étoit précipité du haut du palais de Circé, & dont on n'avoit point fait les funérailles. « Je vous conjure », dit cet infortuné au Roi d'Ithaque ; « je vous » conjure par ce que vous avez de » plus cher ; par votre femme ; par » votre père qui vous a élevé avec tant » de soins & de tendresse, par Télémaque votre fils unique, de vous » souvenir de moi dès que vous serez » arrivé dans le palais de Circé : n'en » partez point sans m'avoir rendu les » honneurs funèbres, de peur que je » n'attire sur vous la colère des Dieux ; » brûlez mon corps sur un bûcher,

Odyss. l. 11. *v.* 51, *&c.*

» avec mes armes, & élevez-moi, au
» bord de la mer, un tombeau sur
» lequel vous placerez ma rame, indice
» de ma profession, & des services
» que je vous ai rendus pendant ma
» vie. »

Il n'est pas bien certain que, dans la période que nous parcourons, on eût des Champs Elysées la même idée précisement qu'on s'en forma par la suite : peut-être fut-ce une invention postérieure, qui faisoit allusion au bonheur dont jouissoient les sages initiés aux mystères d'Eleusis.

Homère s'attache bien plus à décrire les tourments des malfaiteurs, qu'à nous peindre la récompense des justes. Il est plus facile d'effrayer l'homme par la peinture des supplices, que de le porter à la vertu par celle de la félicité. Mais accuserons-nous le plus grand peintre de l'antiquité, de n'en avoir pu tracer le tableau ? Le Poëte avoit l'idée nette du séjour des morts, tel qu'on l'imaginoit de son temps : il y conduit son héros, dans l'Odyssée. Parcourons, avec lui, ces dernières demeures, sans nous arrêter aux difficultés que font les savants sur les lieux où elles étoient placées.

Odyss. l. 10. sub. fine; & l. 11. init. Circé ordonne à Ulysse de descendre aux Enfers, & de se laisser conduire au souffle de Borée. « Quand vous » aurez traversé l'Océan, vous trouverez » une plage commode, & les bois » consacrés à Proserpine remplis de » peupliers, de saules, & d'autres arbres » stériles; delà, vous irez dans le té- » nébreux palais de Pluton, à l'endroit » où l'Achéron reçoit dans son lit le » Puriphlégeton & le Cocyte, écou- » lement des eaux du Styx. Avancez » jusqu'à la roche près de laquelle » est le confluent de ces deux fleuves, » dont la chûte fait un bruit horrible. » Creusez en cet endroit une fosse d'une » coudée en quarré; vous y verserez, » pour tous les morts, une effusion de » lait & de miel, une autre de vin » pur, & une troisième d'eau; répandez » dessus de la farine. En même-temps, » adressez vos prières aux ombres, » promettez-leur le sacrifice d'une ge- » nisse stérile, la plus belle de vos » pâturages, à votre retour à Ithaque, » & de leur élever un bûcher où vous » jetterez toutes sortes de richesses. » Promettez en particulier à Tirésias, » un bélier noir, la fleur de votre » troupeau. Immolez un bélier & une

» brebis noirs, en leur tournant la tête
» vers l'Erèbe, & détournant vos re-
» gards vers l'Océan: les ombres ac-
» courront en foule. Alors, pressez
» vos compagnons de dépouiller les
» victimes que vous aurez égorgées;
» qu'ils les brûlent en adressant leurs
» vœux aux Divinités Infernales, au
» puissant Pluton, à la sévère Pro-
» serpine. Pour vous, écartez les ombres
» avec votre épée, & prenez garde
» qu'elles ne boivent du sang des victimes,
» avant que la voix de Tirésias ait
» frappé votre oreille: le Devin se
» rendra près de vous, & vous ins-
» truira de tout ce qu'il vous convient
» de savoir. »

Ulysse, muni de tous ces renseignements, s'embarque le matin, & le soir du même jour il arrive au lieu désigné par la Déesse; ce qui fait voir que l'Océan n'est placé ici, que pour augmenter le merveilleux.

Le héros n'omet aucune des cérémonies prescrites. Instruit par Tirésias, il converse avec les ombres qui viennent pour boire le sang des victimes; & il continue la description du ténébreux séjour. Là il vit l'illustre fils de Jupiter, Minos assis sur son trône,

le sceptre à la main, rendant la justice. Les ombres comparoissoient à son tribunal, pour y être jugées. Plus loin, Orion poursuit, avec une massue d'airain, des animaux sauvages. Au-delà, Tityus, fils de la Terre, couvroit neuf arpents de son vaste corps; deux vautours lui déchirent sans cesse les entrailles.

Près de Tityus, Tantale consumé par une soif dévorante, est plongé dans un étang, dont l'eau plus claire que le crystal, disparoît toutes les fois qu'il se penche pour en boire. Des arbres chargés de fruits délicieux, l'environnent; un vent jaloux les écarte, dès que l'infortuné lève le bras pour y atteindre.

Sisyphe, avec les plus grands efforts, roule un rocher sur le sommet d'une montagne, d'où une force invisible le précipite dans la plaine. Son travail est éternel; des torrents de sueur coulent de tous ses membres, sa tête élève des nuages de poussière en poussant son rocher contre le mont.

Homère ne nomme point tous les coupables qui, dans le Tartare, expioient les crimes qu'ils avoient commis sur la terre. Les Poëtes postérieurs

ajoutèrent leurs fictions à celles qui les précédèrent ; & le peuple avide de croire, les reçut insensiblement comme des vérités.

La plus horrible des Furies, Tisiphone, veille à la porte de ces épouvantables demeures, & empêche qu'aucun des habitants ne puisse s'en échapper. Les Furies, toujours armées de serpents, s'en servent comme de fouets pour les frapper. On voyoit encore les fiers Titans, les deux Aloïdes, Ephialtès & Otus, l'insensé Salmonée, le téméraire Ixion tournant sans cesse, sur une roue environnée de serpents ; les barbares filles de Danaüs condamnées à remplir un tonneau percé ; Thésée éternellement attaché à une pierre. La sanguinaire postérité de Laïus expioit ses crimes dans ces lieux de ténèbres ; Œdipe & ses deux fils, Etéocle & Polynice, ces féroces insensés, chez qui l'amitié fraternelle fut remplacée par la haine la plus atroce ; Atrée, Thyeste, Ægisthe, Clytemnestre, & tant d'autres dont la plume se refuse à tracer les noms, souffroient, dans ces horribles prisons, des tourments proportionnés à leurs forfaits.

Homère ne dit que peu de choses

Odyss. l. 4. v. 563, &c. des Champs Elysées, qu'il place aux extrémités de la terre. Un zéphyr, un printemps éternel règnent dans cette heureuse contrée, où la vie des hommes coule sans peine & sans inquiétude.

L. 3. p. 150. Suivant Strabon, elle étoit située à l'extrémité de l'Espagne, découverte par les Phéniciens, qui y avoient formé des établissements avant le siècle d'Homère. On ne voit point que, chez ce dernier, cette tradition tienne à la religion; mais elle put fournir aux écrivains postérieurs la peinture qu'ils nous offrent des Champs Elysées, ces îles fortunées où les ames de ceux qui ont pratiqué la justice, reçoivent, au milieu d'une profonde tranquillité, d'une paix inaltérable & d'innocents plaisirs, la récompense dûe à la vertu; ces bois toujours verds, ces bosquets odorants, ces prairies charmantes, entrecoupées de fontaines & de ruisseaux, dont le doux murmure cause un certain attendrissement; cet air pur & serein, ce concert éternel des oiseaux, tous ces plaisirs enfin que chaque Poëte y avoit placés, selon qu'il étoit affecté lui-même. Cependant Homère devoit connoître les récompenses destinées à la vertu, puisqu'il parle des tourments réservés au crime:

aussi ne les a-t-il pas oubliées. Les Egyptiens pensoient qu'à la mort, les ames des justes se réunissoient à la Divinité. Les Grecs anciens avoient emprunté cette idée de leurs maîtres: la récompense qu'Homère désigne, y est relative. Ulysse vit Hercule dans les Enfers; mais ce n'étoit que son image, le corps subtil & délié dont son ame avoit été revêtue sur la terre. Cette ame unie aux Dieux immortels, assistoit à leurs festins. Il avoit pour épouse, la charmante Hébé, fille de Jupiter & de Junon. Cette faveur accordée par les Dieux au héros Grec, étoit le symbole de l'éternelle félicité, dont les justes, dans le systême Egyptien, devoient jouir après leur mort. Mais cette idée étoit trop spirituelle pour des peuples grossiers; & si elle fut telle chez les Grecs, au temps de Troie, elle devoit bientôt faire place à une autre plus matérielle. Les Champs Elysées, tels que nous les avons dépeints, convenoient mieux à des peuples sensuels.

Mém. de l'Acad., t. 36. p. 410.

Odyss. l. 11. v. 600, &c.

L'empire ténébreux fut l'apanage de Pluton, frère de Jupiter: il avoit pour épouse Proserpine, fille de Cérès. Ces Dieux souverains avoient à leurs

ordres plusieurs Divinités subalternes; les Furies qui vengeoient, même sur la terre, les crimes, en inspirant les remords; les Parques qui filoient la trame des jours des mortels; le Destin, dont les arrêts étoient irrévocables. Némésis corrigeoit les injustices du sort; Adrastée étoit le ministre des vengeances célestes; la Nuit, le Sommeil & la Mort figuroient encore dans la mythologie des Enfers.

Pluton n'exerçoit point par lui-même la justice distributive dans son empire: il s'étoit déchargé de ce soin sur trois personnages célèbres dans l'histoire Grecque, par leur exacte probité; Minos, Æaque & Radamanthe, trois Princes dont nous avons assez parlé. Notre objet est moins de faire une théologie complette, que de tracer les opinions & les mœurs des Grecs.

Evocation des ames.

T. 23. des Mém.

« Il est sûr », dit Fréret, « par » les ouvrages d'Homère & d'Hésiode, » & par les plus anciennes fables des » Grecs, rapportées dans le poëme des » travaux rustiques, que le dogme de » l'immortalité de l'ame & de son » existence après qu'elle est séparée » du corps, avoit été de tout temps » une opinion populaire chez les Grecs,

» & qu'on ne s'étoit point avisé d'en
» douter, avant l'établissement de cette
» philosophie, qui trouva l'art de disputer
» de tout & de tout réduire en
» problême. »

Les Oracles parlants d'Apollon à Delphes, & en d'autres lieux de la Grèce, ne furent pas la plus ancienne ou du moins la seule manière de connoître l'avenir : on eut encore recours à l'évocation des ames des morts. Les réponses rendues par cette voie, jouirent d'une considération d'autant mieux méritée, que cette espèce de divination étoit en quelque façon liée avec l'ancien systême religieux des Grecs (*a*), qui pensoient que les ames des morts pouvoient s'intéresser encore aux hommes qu'elles avoient laissés sur la terre, & que, s'il étoit possible de les interroger, elles ne refuseroient point leurs conseils à d'anciens amis. Ils imaginèrent en conséquence, divers moyens de forcer les ames à satisfaire aux questions qu'on leur proposoit. *Her. l. 5. c. 92.*

(*a*) Voyez les *Observations sur les oracles rendus par les ames des morts*, par Fréret, t. 23 des MÉM. DE L'ACAD.

La Thesprotie possédoit un Oracle des morts, établi sur les bords de l'Achéron. Ce fleuve sortoit du marais *Achérusien*, dans lequel tomboit le Cocyte, ainsi nommé à cause de ses mauvaises eaux. Cet Oracle avoit donné à Homère l'idée de la *Nécyomantie* de l'Odyssée : c'est delà qu'il avoit pris le nom des fleuves infernaux.

Thucyd. l. 1. Strab. l. 7. p. 324. Pauf. l. 1. c. 17. & l. 9.

Le cap Ténare avoit aussi un temple des morts ; les Prêtres évoquoient & appaisoient les mânes. La ville d'Héraclée se glorifioit d'une pareille institution ; l'Italie même possédoit des *Psycagogues*, ou Prêtres, dont la fonction étoit d'évoquer les ames.

Plut. de ser. Num. vindict.

L'histoire nous a conservé le détail des cérémonies usitées en pareilles circonstances : mais les faits appartiennent à des siècles postérieurs. Il est inutile d'observer que ces Prêtres, comme tous les autres, employoient divers moyens de séduire les peuples & de grossir la foule des dupes : les changements arrivés dans la *Nécyomantie*, en sont une preuve palpable ; & ce ne fut que quand le progrès des lumières eut augmenté la difficulté des apparitions réelles, qu'on eut recours à la voie des songes, dans lesquels l'ima-

gination des consultants échauffée & préparée, suppléoit aux prestiges usités dans des temps antérieurs. La philosophie ayant enfin donné des songes l'idée qu'on en devoit avoir, ces Oracles perdirent beaucoup de leur crédit.

L'évocation des ombres avoit, sans doute, un rit & des cérémonies propres : elles purent fournir à Homère l'idée de celles qu'il fait observer à Ulysse dans sa descente aux Enfers. Lorsque nous parlerons de l'anniversaire du sacrifice funèbre institué en l'honneur des Grecs morts à la bataille de Platée, on verra combien les cérémonies que nous avons décrites d'après ce Poëte, avoient de ressemblance avec ce qui s'observoit dans les funérailles. *Odyss. l. XI.*

L'erreur prend toutes les formes entre les mains de ceux qui ont intérêt de la perpétuer. On commença, peut-être, par s'adresser aux ames des morts; on fit ensuite parler les Dieux mêmes. Dès que les ames existent après la dissolution du corps, rien ne répugne de les interroger; & il ne seroit point surprenant que les peuples de la Grèce, eussent eux-mêmes été les inventeurs de cette espèce de divination.

Il se peut aussi que la pratique d'évo-

quer les morts, ait été portée dans la Grèce, par les colonies orientales. On la voit établie dans la Phénicie, & peut-être dans l'Egypte, au temps du passage de Cadmus & de Danaüs. La défense faite aux Hébreux par Moyse, d'imiter les abominations du peuple dont ils doivent prendre la place, tombe principalement sur celle d'interroger les morts; ce qui en démontre l'usage chez les Chananéens.

Deuter. c. 18.

Tel est le tableau de la Religion Grecque, aux siècles héroïques. L'arrivée des colonies étrangères consomma la révolution déjà commencée avant leur établissement dans le continent de la Grèce; &, vers la fin de cette époque, les nouvelles opinions avoient si bien prévalu, que ses habitants avoient perdu toutes les idées primitives de la Divinité.



LIVRE



LIVRE TREIZIÈME.

GOUVERNEMENT, ART MILITAIRE, COMMERCE, NAVIGATION, &c.

On peut douter qu'Inachus ait été le premier étranger qui ait abordé en Grèce, mais on est certain que l'histoire des faits ne commence qu'à cette époque. On assure qu'il trouva les Grecs vivant en familles très-unies, mais sans liaison, pour ainsi dire, les unes avec les autres. L'Etat qu'il forma étoit peu considérable : pouvoit-il amener facilement, à son genre de vie, des sauvages épars, dont il ne connoissoit point la langue, qui eux-mêmes n'entendoient pas la sienne, & qui d'ailleurs étoient portés naturellement à une extrême défiance envers un homme dont ils voyoient sans cesse les compagnons sous les armes, & se fortifiant dans le lieu qu'ils avoient choisi, d'une

manière propre à leur inſpirer de la terreur ?

Les ſucceſſeurs d'Inachus, Phoronée entr'autres, accrurent inſenſiblement le nombre de leurs ſujets. Quelques Pélaſges voiſins ſe joignirent aux étrangers. Danaüs venu directement d'Egypte, contribua beaucoup aux progrès de la civiliſation. Les conquêtes de Séſoſtris avoient imprimé un mouvement, excité une fermentation générale dans cette partie du globe. Roi magnanime, Général expérimenté, il avoit plutôt éclairé les nations, qu'il ne les avoit conquiſes. L'entière défaite des paſteurs, expulſés de leurs anciennes retraites, avoit encore augmenté les émigrations. Semblables à des nuées d'oiſeaux, qui, à l'approche des frimats, quittent les lieux où ils ne peuvent plus ſubſiſter, une multitude d'hommes déplacés, & chaſſés des pays qui les avoient vu naître, cherchoient de toutes parts une nouvelle patrie. Les îles & les promontoires de l'Archipel, comme l'obſervé un écrivain, furent aux divers eſſaims de peuplades, ce que ſont de menues branches aux oiſeaux qui commencent à voler. Les hommes ſe livrèrent forcément à la navigation : elle devint,

pour les peuples maritimes, un moyen de se procurer la subsistance; mais, soit que les habitants de ces îles ou terres adjacentes, eussent été provoqués à l'inaction, par les avantages du climat, qui ne leur laissoit d'autre soin que de jouir des dons que leur présentoit spontanément la nature, soit que la paresse inhérente à l'homme, les empêchât de se livrer aux travaux de l'agriculture, ce ne fut point pour rapprocher les différents pays par le commerce, qu'ils parcoururent les mers: pour eux, la navigation ne fut qu'un moyen de destruction. On navigea pour piller; & l'habitude de cette espèce de brigandage devint si familière, qu'on n'avoit alors aucune honte de s'avouer publiquement *pirate*.

De puissants génies cependant avoient jeté les fondements de la société. Insensiblement les familles sauvages quittoient leurs forêts, pour s'unir aux étrangers qui adoucissoient leur caractère féroce. Les connoissances nécessaires à l'homme se propageoient; on avoit appris à pourvoir aux besoins les plus pressants. De nouvelles colonies ne cessant d'aborder dans le continent & dans les îles de la Grèce, l'enrichissoient

ſucceſſivement des découvertes de l'Aſie & de l'Egypte. L'agriculture, fondement primordial & eſſentiel, manquoit encore à ces petits Etats: Erechée l'introduiſit en Grèce, & bientôt cet art fit abſolument changer de face à toute cette partie de l'Europe. La propriété naquit, & la barbarie diſparut.

Senſibles à l'excès, les Grecs furent tranſportés du bienfait d'Erechée; mais leur ardente imagination ne put s'en tenir à le devoir à un mortel. Un Egyptien leur apportant avec le bled, l'art de le reproduire, étoit un fait trop ſimple & trop naturel; ils l'ornèrent & le transformèrent de telle façon, que c'eſt avec peine qu'on en retrouve quelques traces dans les temps poſtérieurs. Selon les uns, une Reine de Sicile traverſant les mers pour chercher ſa fille, inſtruiſit les Grecs dans l'art de labourer la terre. Ce ne fut pas aſſez d'une Reine; dans l'eſprit des autres, c'eſt à une Déeſſe, à Cérès elle-même, qu'ils dûrent cet art par excellence.

En parlant des myſtères d'Eleuſis, nous avons rapporté ce qu'on pouvoit dire de plus ſatisfaiſant ſur cet article, & les monuments hiſtoriques qui nous

ont servi de base, donnent à l'opinion que nous avons établie, toute l'autorité qu'on peut exiger en pareille matière.

L'influence de l'agriculture sur la civilisation de la Grèce, n'a rien de problématique; & quand les monuments historiques n'en attesteroient pas la vérité, le surnom de *Thesmophore*, ou *Législatrice*, dont l'antiquité honora Cérès, suffiroit seul pour convaincre que l'institution des loix civiles, remonte jusqu'à l'époque du labourage.

Un pays morcelé de toutes parts, coupé d'une infinité de golfes & de promontoires, une mer toute parsemée d'îles, présentoient à chaque conducteur de colonies, un lieu favorable à un petit établissement : il n'occupoit que la partie du terrein resserré d'un côté par les eaux, & de l'autre par les barbares qui réagissoient continuellement contre les efforts des conquérants pour étendre leurs domaines du côté des terres. Il est étonnant combien, durant les premiers siècles, on y vit aborder d'étrangers. Sans cesse les naturels du pays cherchoient eux-mêmes de nouvelles demeures; tout

étoit dans une agitation perpétuelle: il se forma autant d'Etats que de villes. Toujours armés les uns contre les autres, ces petits Souverains n'étoient jamais en paix ; & le sort des habitants fut d'autant plus malheureux, que le peu d'étendue des domaines les exposoit aux attaques les moins prévues, & les tenoit tous dans des alarmes continuelles.

Touché des maux qu'entraînoit à sa suite l'espèce de gouvernement établi dans la Grèce, Amphictyon ne trouva d'autres moyens pour en arrêter les progrès, que de réunir plusieurs de ces petits Etats par des loix communes, qui laissant à chacun des Souverains agrégés à ce nouveau corps politique, leurs possessions respectives, les unîssent pour la défense générale, & en fîssent un corps capable d'en imposer par sa force & par sa puissance. Ce plan étoit bien conçu; il fut adopté & suivi. Parmi tant de Princes jaloux de ce qu'ils possédoient, il n'étoit pas question de diminuer l'autorité de quelques-uns d'eux, au profit d'un autre ; mais de faire une masse de tous les intérêts communs.

L'union Amphictyonique produisit

les plus grands biens. La force dont elle étoit revêtue, coupa pied à une infinité de petites guerres. D'un côté, les barbares craignirent d'attaquer une des nations confédérées; de l'autre, s'il s'élevoit, entre deux de ces peuples, quelque différend, il étoit terminé par la voie de la conciliation, & sans effusion de sang.

Alors on respira dans la Grèce; les arts y firent bientôt quelques progrès; l'agriculture retira les plus grands avantages de ce nouvel établissement. La nouvelle confédération ne fit plus qu'un peuple de toutes ces peuplades; on se fréquenta, on s'aida davantage. La misère étouffa moins les sentiments naturels, les affections devinrent plus vives; l'amitié même acquit un dégré d'énergie qui nous étonne encore, & qu'on admirera toujours; l'abondance produisit les plaisirs, & la gaieté donna naissance aux fêtes, aux jeux publics. Des sacrifices communs serrèrent le nœud de l'alliance; les loix obtinrent un certain dégré de perfection; l'humanité rentra dans ses droits; l'homme ne crut plus devoir tout à ses concitoyens, & rien aux étrangers; le droit des

gens fut connu & respecté.

Sans l'établissement du corps Amphictyonique, l'anarchie eût long-temps désolé la Grèce; & les arts qu'il fit fleurir, fussent demeurés étouffés sous le poids de la barbarie. En vain Erecthée seroit venu d'Egypte avec le bled; il n'eût point transmis à ses sujets l'art de le reproduire, & de se mettre au-dessus du besoin; les mystères d'Eleusis, qui contribuèrent tant à policer le reste de la nation, n'eussent point été admis; Thésée, l'un des plus grands politiques qu'ait enfanté la Grèce dans ces temps de barbarie, n'eût point paru, ou n'eût fait aucune de ces actions qui l'immortalisèrent. Le génie d'Amphictyon prépara les grands hommes qui civilisèrent la nation; &, si l'on compare le temps où il vécut, avec celui d'Agamemnon, on verra quels heureux effets sa politique avoit disposés, par la facilité que trouva le Prince d'Argos à diriger tant de petites nations, vers un intérêt qui leur étoit entièrement étranger.

Thésée fit beaucoup pour les Athéniens, &, en même-temps, pour toute la Grèce. Son courage extermina une multitude de brigands; son génie réunit les différents peuples de l'Attique. Il

eut le bonheur d'exécuter un vaste & noble dessein. Il avoit senti tous les avantages de la concorde & de la paix. On l'a loué d'avoir en quelque sorte abdiqué la royauté, pour devenir égal au reste de ses concitoyens, entre les mains desquels il remit l'autorité suprême. Son action partoit d'une ame généreuse ; mais les meilleures institutions humaines ont un terme, & les plus habiles instituteurs n'en sauroient fixer l'époque. Dès Thésée, Athènes fut gouvernée démocratiquement, sans cesser pourtant d'avoir un Roi. On sait ce que l'enthousiasme républicain fit éclorre de grandes actions & de grands talents : il produisit, sans doute, d'étonnantes révolutions en tout genre ; & Athènes donnant l'exemple & le ton à la Grèce, en changea entièrement la face.

Le pouvoir des Rois étoit circonscrit par des loix. Ils purent les promulguer ; mais, pour les rédiger, ils empruntoient les lumières des citoyens les plus instruits. On savoit qu'un homme revêtu sur la terre, d'un pouvoir qui l'assimiloit en quelque sorte à la Divinité, ne participoit pas, pour cela, à l'infaillibilité qui en fait l'essence : les plus

Thucyd. L. I.

Dion. Hal. l. 2. sages étoient chargés d'éclairer le Monarque : les Rois ne décidoient rien par eux-mêmes ; après que leur conseil avoit approuvé l'objet de la délibération, ils le proposoient à la nation pour le faire exécuter.

Aristot. moral. l. 3. c. 5.

Dans de petits Etats, on pouvoit facilement assembler le peuple : c'étoit un reste de gouvernement paternel, où le père consulte ses enfants avant d'agir. Dans de petits Royaumes, le corps de la nation peut être considéré comme les Magistrats dans les grands Empires.

La vénération qu'on avoit pour les Rois, tenoit de celle qu'on portoit aux Dieux mêmes ; on leur donnoit les noms les plus respectueux : issus de Jupiter, fils & nourrissons du Souverain du monde, on alloit jusqu'à les appeller *Dieux*.

Hom. passim.

Le sceptre, principal attribut de la royauté, fut d'abord une branche d'arbre, ornée de quelques clous d'or : il étoit terminé par un aigle, oiseau consacré au maître des Dieux, ou par quelqu'autre figure.

Eust. Iliad. 1. v. 15. Iliad. l. 1. v. 235. & 246. Aristoph. aves, v. 510.

Le sentiment qui inspira aux Grecs le gouvernement d'un seul, les porta à le rendre héréditaire. Il y eût cependant quelques exceptions. Gélanor, privé de sa couronne par Danaüs, en

fut un exemple. Il suffisoit qu'un Oracle eût ordonné de mettre un Prince sur le trône, pour qu'on l'y plaçât, au préjudice de l'héritier légitime. La superstition, il est vrai, fut quelquefois d'accord avec la vertu, pour punir le crime. Nous verrons les fils de Téménus exclus de la succession royale, à cause du parricide dont ils s'étoient souillés. Atrée monte aussi sur le trône d'Argos, du consentement du peuple; mais ce sont des cas extraordinaires. Dans les siècles héroïques, la loi de la succession étoit établie par un usage fixe & constant.

Les Rois, malgré leur titre & le respect qu'on leur portoit, jouissoient d'un pouvoir extrêmement limité. L'usurpation, ou l'abus de l'autorité, loin d'avoir encore affligé la Grèce, n'avoit pas même de mot qui en désignât l'existence; celui de *Tyran*, devenu dans la suite si odieux, n'étoit point connu aux siècles héroïques: la tyrannie ne parut que quelque temps après la guerre de Troie, lorsque l'inégalité des fortunes, ayant avili les uns & corrompu les autres, fit servir la richesse d'instrument à la cupidité. *Thucyd. l. 1.*

Les Grecs plièrent difficilement sous

le joug de l'obéissance; & le peuple ne s'accoutuma jamais à le porter. Sembloit-on vouloir donner atteinte à son indépendance? il résistoit, & réussissoit d'autant plus facilement à se soustraire à l'autorité, qu'il influoit beaucoup sur la distribution des honneurs & des dignités : aussi les grands avoient-ils intérêt de les ménager. Les privilèges de ces derniers étoient très-étendus; & ce fut de leur part que Thésée trouva le plus d'opposition, quand il voulut rendre Athènes le centre du gouvernement. L'amour du bien public les faisoit-il agir dans cette circonstance? En concentrant toute la puissance dans Athènes, Thésée les dépouilloit de la leur : c'étoit moins les droits de la nation qu'ils défendoient, que leur pouvoir.

Odyss. l. 7. v. 146, &c.

Cependant les Rois eurent des droits & des privilèges bien marqués; Généraux, Juges & Pontifes, ils défendoient les citoyens & leur rendoient la justice. Dans les grands Etats, des Juges & des Officiers exercent ces deux fonctions, au nom du Prince; dans les petits, il les exerce lui-même. C'est en cette dernière qualité que les Rois appelloient les peuples de leur

Aristot. polit. l. 3. Dam. in Near.

district, & se mettoient à leur tête en temps de guerre. *Heracl. polit.*

De la guerre.

Qu'on se rappelle le tableau que nous avons fait, d'après Thucydide, de l'ancien état de la Grèce. La paix, la sûreté en étoient bannies; toujours armés, les peuples n'y goûtoient point les charmes de la tranquillité: à une guerre terminée en succédoit une nouvelle. Ils étoient assez grossiers, pour ne pas fermer leurs villes de murailles, quoiqu'ils en eussent des modèles sous les yeux. Cécrops éleva une citadelle dans Athènes; Cadmus fortifia sa ville; devenu maître du trône d'Argos, Danaüs avoit usé de la même précaution.

A mesure que les Pélasges sortirent de la barbarie, ils mirent à profit les exemples que leur donnoient ces étrangers. Amphion passe pour avoir le premier pourvu à la défense de sa capitale, en l'entourant de murailles flanquées de tours. L'art de fortifier les places n'étoit pas alors plus avancé que la tactique; cependant il suffisoit, dans des temps où l'art de l'attaque étoit encore imparfait. Le siège de Thèbes est presque le seul dont il soit fait mention dans les hautes antiquités Grecques. On a vu, sous Thésée, *Odyss. l. 11, v. 262, &c.*

Aphidne assiégée ; mais l'expédition de Troie est une preuve du peu de progrès que les Grecs avoient fait dans l'attaque des places. On ne reconnoît, dans les opérations de la nombreuse armée des Grecs, ni siège, ni blocus ; & si un stratagême grossier ne fût venu au secours, on peut douter si l'issue de cette entreprise eût été glorieuse pour la Grèce.

Hom. passim.

Nous avons parlé ailleurs des campements, des gardes, &c. L'armure des Grecs différoit peu de celle de tous les peuples de l'antiquité. La massue, la hache, l'épée, le javelot, les flèches & la fronde ; telles étoient les armes offensives. Homère ne donne jamais cette dernière à ses héros. Les Grecs faisoient peu de cas des troupes qui s'en servoient : ils tenoient l'usage des flèches, des Crétois qui passoient aussi pour les inventeurs de l'épée. Suspendue à une espèce de baudrier, elle battoit sur la cuisse.

Pauf. l. 1. c. 23. Diod. l. 5. p. 334.

Strab. l. 10. init.

La lance ou la pique se lançoit de loin, comme le javelot. Achille, dans l'Iliade, se vante de jetter sa pique aussi loin qu'un autre pourroit lancer son javelot. On s'en servoit aussi pour se battre de près, à coups de main, comme

d'une épée: c'est ce qu'Homère appelle *lance étendue, qu'on tient toujours, qu'on ne lance jamais.*

Les Grecs durent aux Egyptiens le casque & le bouclier: on trouve une grande conformité entre les boucliers de ces deux peuples, aux temps héroïques. La cuirasse & les bottines de métal, faisoient encore partie des armes défensives. *Her. l. 4. c. 180.*

Les casques, surmontés d'une aigrette, furent d'abord composés du cuir de quelques animaux, d'où ils avoient tiré leurs différents noms: on en fit dans la suite, de métal; une courroie les attachoit au cou. *Hom. passim.*

Les cuirasses étoient faites ou de lin, ou d'airain, ou de cuir avec ce métal. Sur le cuir de ceux de cette dernière espèce, on appliquoit des anneaux en forme de chaîne, ou d'écailles. Cette arme différoit, dans les temps policés, de celle dont on se servoit au siège de Troie. Deux pièces, dont l'une couvroit le ventre & l'estomac, & l'autre le dos & les épaules, constituoient celle-ci: la partie antérieure étoit concave, & se joignoit à celle de derrière au moyen de deux agraffes. Cette armure étoit de défense. Au *Her. l. 9. Pauf. l. 10. c. 26.*

temps d'Homère, les héros n'exposoient point témérairement leur vie: la valeur, en effet, consiste à affronter un péril nécessaire, & non à le doubler en s'y exposant mal armé. Toute l'armure du corps étoit comme unie par une ceinture, d'où venoit l'expression; *se ceindre pour le combat*.

La plupart des boucliers anciens étoient assez grands pour couvrir le corps. « Ce qu'on ne comprend nul-
» lement », dit l'auteur de l'*Origine des Loix*, &c., « c'est la manière dont » les Grecs portoient cette arme, au » temps de la guerre de Troie, & l'usage » qu'ils en pouvoient faire. Il paroît » très-clairement qu'alors on ne portoit » point le bouclier au bras; il étoit » attaché au cou, par une courroie, » & pendoit sur la poitrine. Lorsqu'il » s'agissoit de se battre, on le tournoit » sur l'épaule gauche, & on le soutenoit » avec le bras; pour marcher, on le re- » jetoit derrière le dos, & alors il battoit » sur les talons. Je l'avoue naturelle- » ment », continue ce savant écrivain, « je ne conçois pas, d'après cette » description, comment on pouvoit se » servir du bouclier: cette arme ne » pouvoit être que d'une foible utilité,

Tome 4. pag. 323.

» & devoit causer beaucoup d'embarras » & d'incommodité, eu égard sur-tout » à son volume immense. Comment » un soldat pouvoit-il se battre ? à peine » étoit-il en état de se remuer : il » ne devoit pas avoir les mouvements » libres. D'ailleurs on perdoit la principale utilité du bouclier, qui me » paroît avoir été particulièrement destiné à parer les coups qui menaçoient » la tête. »

Il est certain que cette méthode est peu naturelle & très-désavantageuse : mais y a-t-il apparence que, si les Grecs en eussent tiré aussi peu de parti, ils se fussent obstinés à s'en servir si long-temps ? C'eût été faire un double emploi, & se charger à pure perte, puisque le bouclier leur tenoit lieu de cuirasse, dont cependant ils étoient armés. Il est plus probable que nous ne comprenons pas quelle étoit la manière de s'en servir. La légèreté de cette arme de bois, de jonc, ou de cuir, revêtu d'une lame de cuivre quand il étoit de ces matières, & l'habitude suppléoient, sans doute, aux commodités qu'on inventa dans la suite. Les Cariens, peuples belliqueux, enseignèrent aux Grecs à le porter au

Her. l. 1. c. 171.

bras, par le moyen de courroies faites en forme d'anses. Les Grecs chargeoient leurs boucliers de divers ornements.

D'abord les armes furent de cuivre: les anciens connoissoient l'art de durcir ce métal par la trempe.

Les poësies d'Homère, seul monument, en quelque sorte, qui nous reste pour juger de ce qui concerne l'art militaire, ne nous offrent aucune méthode de distribuer les troupes en différents corps. Cependant ce Poëte fait honneur à Menesthée, Roi d'Athènes, & à Nestor d'avoir excellé dans l'art de ranger en bataille la cavalerie & l'infanterie; mais il faut expliquer ce qu'on entendoit, dans les siècles héroïques, par le premier de ces termes.

Iliad. l. 2. p. 553. &c.

Equitation. C'est une question parmi les savants (*a*), de savoir si, lors de la guerre de Troie, l'*équitation* étoit connue dans la Grèce, ou si l'on se contentoit

(*a*) Consultez, à ce sujet, les *Recherches* de Fréret, *sur l'origine de l'Equitation dans la Grèce; les observations sur Bellerophon*, du même auteur, t. 7 des MÉM. DE L'ACAD., & les *Recherches* de M. l'Abbé Gédoyn, *sur les Courses de chevaux, &c.* t. 8.

d'atteler les chevaux aux chars. Sans doute Homère connoissoit l'équitation. De son temps, cet art porté à un haut dégré de perfection, au moins dans l'Asie mineure, florissoit en Ionie, province voisine de la Lydie, dont la cavalerie fut très-célèbre dans l'antiquité.

Mais, en examinant les ouvrages du père de la poësie, & ceux des anciens écrivains, on n'y trouve aucun exemple d'équitation : d'où il faut nécessairement conclure que l'art de monter le cheval, soit pour les voyages, soit pour la guerre, fut long-temps ignoré dans la Grèce.

Dans l'Iliade & l'Odyssée, on ne voit ni cavaliers, ni cavalerie ; la course à cheval ne fait pas même partie des jeux décrits au vingt-troisième livre du premier de ces poëmes. Le seul exemple d'équitation qu'ils nous présentent, se trouve dans l'épisode de Rhésus. Homère nous y montre Ulysse & Diomède montés sur les chevaux qu'ils viennent d'enlever : mais ce qui pourroit faire croire qu'il ne regardoit point cet usage comme établi au temps de la guerre de Troie, c'est que, selon lui, ce dessein est inspiré aux deux héros par la Déesse Minerve.

Iliad. l. 10. v. 513, &c.

Opposera-t-on à ce Poëte les témoignages de quelques écrivains postérieurs ? Mais, destitués de toute autorité ancienne, balanceront-ils le silence d'un auteur de ce poids ? Les monuments sur lesquels on voyoit des hommes à-cheval, sont très-postérieurs à l'établissement de l'équitation ; & nous avons fait voir que l'avantage qu'on vouloit tirer de la fable des Centaures, n'étoit qu'apparent.

Les chevaux étoient rares dans la Grèce, dont le terrein, en général, sec & aride, ne leur est pas favorable. Dans les anciens Poëtes, ceux de ces animaux qui ont quelque célébrité, sont regardés comme des présents de Neptune ; ce qui, dans le langage figuré, signifie qu'ils avoient été amenés par mer, des côtes de l'Afrique. Jamais on ne vit de chevaux sauvages dans la Grèce ; ils furent tous amenés du dehors : aussi, dans les principes de l'art augural des Telmisses, ces animaux désignoient-ils des étrangers, des hommes venus d'un autre pays.

Plin. l. 28. c. 10.

Her. l. 1. c. 78.

Le climat étoit si peu propre aux races transportées, le pâturage si peu convenable, qu'elles ne tardoient pas à y dégénérer ; il falloit continuelle-

ment les renouveller, & à grands frais. La Thessalie étoit la seule contrée propre à nourrir les chevaux: la solde qu'on donnoit aux cavaliers Thessaliens, fait juger de la cherté de ceux qu'on élevoit dans ce pays, malgré ses avantages.

Il n'est pas facile d'assigner l'époque où l'équitation commença d'être en usage: elle fut certainement connue dans l'Asie mineure, avant de l'être des Grecs occidentaux. Chassés des pays voisins du Tanaïs, par les invasions des Scythes, plusieurs nations septentrionales pénétrèrent par les vallées de la Colchide & de l'Ibérie, dans l'Arménie, d'où elles se répandirent dans l'Asie mineure, & s'avancèrent jusques sur les côtes de la Lydie & de la Carie. Les *Trères* ou *Trérons*, nation Cimmérienne, fit de fréquentes incursions dans la partie occidentale de l'Asie mineure, notamment une, vers le temps d'Homère, ou même un peu avant, laquelle instruisit ce grand Poëte du nom des Cimmériens & de leurs mœurs.

Strab. l. 1. *p.* 61.

Id. l. 3. *p.* 149.

Les plus anciennes incursions de ces barbares dans l'Asie mineure, sont postérieures à la guerre de Troie. En supposant que les peuples de la Mæonie,

Id. l. 12. *p.* 573.

& de la Phrygie leur dûssent l'équitation, on ne doit point être surpris qu'Homère n'ait point parlé de cavalerie proprement dite, dans l'histoire d'une guerre antérieure aux révolutions qui l'introduisirent dans la Grèce Asiatique.

L'origine de l'équitation ne remonte pas à des temps aussi reculés dans la Grèce Européenne ; la plus ancienne époque ne date pas au-delà de la première guerre de Messène, 743 ans avant Jesus-Christ : encore cette cavalérie étoit-elle si mauvaise, qu'elle ne fut d'aucun usage ; ce qui en démontre la nouveauté. Effectivement, les peuples du Péloponnèse étoient très-peu instruits dans l'art de monter à cheval.

Pauſ. l. 4. c. 8.

C'est dans la Macédoine vraisemblablement, que l'usage de la cavalerie a commencé : de la Thessalie, il se répandit dans le reste de la Grèce méridionale. Les Macédoniens ne faisoient point partie des *Hellènes*, ou *Grecs* proprement dits ; ils étoient Thraces d'origine, mêlés avec les nations Illyriennes & Sarmatiques de la Pæonie ou Pannonie, dont les vallées communiquoient avec les plaines de la Macédoine. Ces nations Sarmatiques, & peut-être même les Thraces, Gètes

& Myſiens d'origine, c'eſt-à-dire, des eſpèces de Sarmates, ſortoient d'un pays où il y avoit beaucoup de chevaux ſauvages, & où l'uſage de l'équitation remontoit à la plus haute antiquité.

L'époque que nous aſſignons, d'après un ſavant Académicien, à l'équitation dans l'Aſie mineure & dans la Grèce, quoiqu'appuyée ſeulement ſur des conjectures, paroît ſatisfaiſante: elle n'a rien qui répugne avec la marche ordinaire des connoiſſances humaines.

Il eſt donc certain que les Grecs, aux temps héroïques, ne faiſoient point uſage de cavalerie proprement dite. Dans Homère, les héros ſont toujours montés ſur des chars tirés ordinairement par deux chevaux, quelquefois par trois, & même par quatre, toujours de front. *Hom. paſſim.*

Comment l'uſage des chars put-il ſubſiſter durant un ſi long-temps? Quelles dépenſes n'exigeoient pas la conſtruction & l'entretien de ces machines? Quel embarras ne devoit pas occaſionner leur tranſport, lorſqu'il s'agiſſoit de la guerre au-delà des mers? & que de bras devenus inutiles, par cette pratique? Dans combien d'occaſions d'ailleurs, un guerrier & tout

ſon attirail étoient-ils gênants, & même nuiſibles?

Les chevaux deſtinés au ſervice des chariots de guerre, étoient bardés: on devoit d'autant plus les munir contre les coups de l'ennemi, que la mort ou les bleſſures d'un ſeul, forçoient le guerrier de ſe retirer du combat. On ne voit pas que l'on connût alors l'art de les ferrer.

Dans la mêlée, les chefs paroiſſent plus occupés à ſe battre qu'à commander. On ne ſait ce que font les ſoldats, tandis que leurs Officiers combattent corps-à-corps, & ne ſongent qu'à tuer une multitude d'ennemis, à s'emparer des armes & des corps des vaincus. C'étoit là le point d'honneur, &, par la même raiſon, c'en étoit un autre de ne laiſſer ni ſes armes, ni ſon cadavre en proie au vainqueur. La crainte d'y être abandonné, cauſoit les plus vives alarmes au guerrier qui ſe ſentoit mortellement bleſſé. Les héros ſe raillent & s'inſultent avant d'en venir aux mains; & lorſque l'ennemi terraſſé n'inſpire plus que des ſentiments de pitié, ſouvent il eſt injurié par ſon vainqueur, qui lui arrache du corps, ſon arme avec la vie. On ne ſait comment ſe retirer de

Hom. & *Her. paſſim.*

devant

devant l'ennemi, & c'est presque toujours la nuit qui termine le combat.

Point de drapeaux pour rallier les soldats, de mot du guet auquel ils puissent se reconnoître, d'instruments militaires pour sonner la charge, animer les troupes, annoncer la retraite. Ce sont toujours mêmes opérations, mêmes manœuvres: ou l'on combattoit en rase campagne, ou l'on cherchoit à surprendre un parti, à dresser une embuscade. Les Grecs avoient la plus haute opinion de ces sortes d'actions.

Au milieu du tumulte des armes, & sans instruments qui indiquassent aux troupes le commandement des Généraux, ils avoient besoin d'une voix forte & sonore: aussi un organe étendu étoit-il regardé comme un présent de la nature.

Malgré l'ignorance des Grecs, aux temps héroïques, ils avoient assez de tactique pour ranger les troupes selon la nature du terrein. L'Iliade nous fournit le modèle de deux dispositions différentes.

Dans la première, Nestor place à la tête ce qu'on nommoit alors *Cavalerie*, c'est-à-dire, les chars. L'Infanterie est destinée à les soutenir. Il met au centre ses *Iliad. l. 4. v. 297, &c.*

plus mauvaises troupes, pour les forcer de faire leur devoir pendant l'action. Ses ordres nous instruisent de la manière de combattre des anciens temps. « Contenez vos chevaux », dit aux siens le Roi de Pylos ; « marchez » en bon ordre, sans vous mêler, ni » confondre vos rangs. Qu'aucun de » vous ne s'abandonne à une ardeur » indiscrète, & n'aille témérairement » attaquer l'ennemi ; bientôt vous seriez » rompus & mis en fuite. Si quelqu'un, » renversé de son char, est obligé de » monter sur celui d'un autre, qu'il ne » se serve plus que de sa pique : c'est » en suivant ces maximes, que nos » ancêtres ont remporté tant de vic- » toires. »

Iliad. l. 11. v. 51, &c.

Dans une autre occasion, l'Infanterie est en bataille devant la Cavalerie, qui se déploie derrière pour la soutenir. L'usage alors étoit de serrer extrêmement les rangs, en observant néanmoins de laisser assez d'intervalle, pour que les chefs eussent un libre passage.

La tactique ne peut acquérir un certain point de perfection chez des peuples qui, alternativement soldats & laboureurs, ceignent l'épée & conduisent la charrue.

Aux temps héroïques, les Grecs n'avoient point de troupes réglées : tout citoyen devenoit soldat dans le besoin. La guerre étoit l'occupation la plus importante, chez des peuples sans cesse exposés aux insultes de leurs voisins. Des corps permanents n'avoient point été spécialement chargés de la défense de la patrie, qui n'étoit point en état de solder des troupes ; les citoyens servoient à leurs dépens. Le butin fait sur l'ennemi, leur offroit des dédommagements. Tout étoit rapporté au dépôt général : le partage s'en faisoit ; les chefs étoient distingués du reste des soldats, par une portion plus considérable.

Hom. passim.

Suid. voce Ἐν Καρι.

Même discipline dans le camp & dans la ville. Le Général ne jouissoit pas d'une autorité plus absolue que le Monarque. Un mélange des diverses sortes de gouvernements constituoit l'autorité souveraine ; on se décidoit sur l'avis du plus grand nombre.

Homère nous offre trois espèces d'assemblées. Dans la première, en présence de toutes les troupes, un des chefs proposoit le sujet de la délibération. Les injures y tenoient quelquefois lieu de raisons. Souvent les

Iliad. l. 1. & 9.

héros assemblés devant Troie, tiennent à Agamemnon leur chef, les propos les plus outrageants.

Ibid. l. 10. & 9.

La présence d'une armée entière n'étoit pas favorable aux délibérations, &, dans les matières qui exigeoient du sang froid, on se contentoit de convoquer les chefs. C'est alors que l'on délibéroit sur les mesures qu'on avoit à prendre dans les situations critiques. Enfin, il y avoit un conseil privé qui se tenoit dans la tente du Général. La jeunesse en étoit exclue: on n'y admettoit que les chefs d'une prudence & d'une expérience consommées.

On terminoit presque toujours ces assemblées par un festin; souvent même c'étoit à table que se prenoient les résolutions les plus importantes: c'étoit à table qu'on rendoit un honneur particulier aux héros qui s'étoient signalés par leurs exploits. On leur servoit une portion plus considérable qu'aux autres. Un guerrier, ainsi distingué, ne se seroit jamais déshonoré par la fuite, ni par aucune lâcheté.

D'autres récompenses illustroient encore la valeur. Un trépied, un char attelé de ses chevaux, une belle femme,

faisoient affronter aux braves de ce temps, les plus grands dangers ; les lâches avoient des punitions à redouter. Agamemnon, dans l'Iliade, menace de livrer aux chiens & aux vautours, ceux qu'il trouvera loin de la mêlée, & dans leurs vaisseaux. Son pouvoir, très-limité en toute autre occasion, s'étendoit sur la vie du soldat, en un jour de bataille. *Aristot.*

La guerre fut cruelle dans tous les temps : elle fut barbare chez les anciens peuples. La mort ou l'esclavage étoit le partage inévitable des vaincus. Les vainqueurs s'abandonnoient à des excès révoltants, sans songer qu'un pareil sort les attendoit un jour. Des Rois massacrés, livrés aux chiens & aux oiseaux de proie ; des Reines traînées indignement dans les fers, & employées aux plus viles fonctions ; de malheureux enfants arrachés à la mamelle, écrasés contre la pierre. . . . . La plume se refuse à de pareilles horreurs. Cependant les sociétés avoient déjà perdu de leur ancienne barbarie ; la guerre n'étoit plus l'unique occupation des citoyens : ils n'étoient plus, comme dans les premiers temps, voués uniquement à la profession des armes.

Les Argiens, maîtres de Thèbes, renversent la ville de fond en comble. Hécube, comme un vil animal, est enchaînée à la porte du palais d'Agamemnon. Rapporterai-je toutes les indignités exercées par Achille sur le cadavre d'Hector? Dirai-je que toute l'armée vient insulter à ce héros, & donner un coup de pique ou de javelot au cadavre de celui dont les seuls regards faisoient fuir les plus courageux? Palerai-je de ces douze jeunes Troiens, immolés par le furieux Achille aux mânes de Patrocle? On m'accuseroit, peut-être, de charger la nation entière de ce qui ne fut que l'effet de la colère d'un particulier. Mais quel peut être donc le sujet des vives alarmes d'Andromaque? Pourquoi, si le vainqueur n'eût point été barbare, les eût-elle si vivement senties? Pourquoi tant d'efforts pour empêcher son époux d'aller au combat? Ses tristes adieux font bien voir ce que le vainqueur se croyoit
Iliad. l. 6. v. 407, &c. alors permis, & de quelle manière il usoit de sa victoire. « Malheureux » époux »! dit-elle à Hector, en l'embrassant tendrement, & avec une voix entrecoupée de sanglots; « ton courage » t'entraîne à sa mort; tu n'as pitié ni

» de ton tendre enfant, ni de ton épouse
» qui bientôt ne sera plus que ta veuve.
» Hélas! tous les Grecs conjurés vont
» fondre sur toi, & t'arracher la vie.
» Cher époux! si je dois te perdre, que
» n'ai-je péri la première! Après ce
» coup funeste, il n'est plus de conso-
» lation pour la malheureuse Andro-
» maque; il ne lui restera que sa douleur
» & ses larmes. Je n'ai plus de père,
» je n'ai plus de mère. J'ai vu tomber
» mon père sous le fer du terrible
» Achille: j'ai vu la ville des Ciliciens
» en proie à ses soldats; j'ai vu cet
» impitoyable ennemi faire de nos plus
» vaillants citoyens un horrible carnage.
» Du moins éleva-t-il un bûcher à l'auteur
» de mes jours, & donna-t-il un tombeau
» à sa cendre. J'avois sept frères; ils
» furent tous moissonnés en un seul jour,
» par le fer de l'homicide Achille;
» & ma mère fut amenée captive sur
» ces bords. Hector, tu me tiens lieu
» de père, de mère & de frères; ah!
» laisse ouvrir ton cœur à la pitié;
» demeure auprès de moi, conserve
» un père à ton fils, un époux à ta
» femme. »

— « Chère Andromaque, je sens aussi
» vivement que toi tes alarmes: mais

» que diroient les Troiens, que diroient
» leurs épouses, si, comme un lâche,
» j'abandonnois le combat? Hélas! je
» le sais, un jour viendra que Troie
» périra, & son peuple & son Roi.
» Tout horrible que cette idée est pour
» moi, elle l'est moins que celle qui
» te présente à mon imagination,
» chargée de fers par un Grec insolent,
» & emmenée sur ses vaisseaux captive
» & désespérée. Ciel! esclave dans
» Argos, tu serois destinée à tourner
» le fuseau sous les loix d'une maîtresse
» impérieuse! Tu irois puiser de l'eau
» dans les fontaines de Messéïs & d'Hy-
» pérée! Un Grec te voyant baignée
» de larmes, diroit; *voilà l'épouse*
» *d'Hector, de ce guerrier fameux qui*
» *guidoit les Troiens, quand nous*
» *combattions sous les murs d'Ilion.*
» Tu l'entendrois! ta plaie se rouvriroit;
» tu sentirois renaître tes regrets pour
» un époux qui eût pu venger tes ou-
» trages, & briser tes liens. . . . Ah!
» que le noir tombeau m'engloutisse,
» avant d'entendre tes cris déplorables,
» & plutôt que de te voir te débattant
» sous les mains d'un ennemi sanglant,
» qui viendra t'arracher de ton palais. »

Pourquoi faut-il que l'histoire des

hommes ne soit si souvent que le récit de leurs cruautés! On s'arrête volontiers, au milieu des horreurs que la guerre nous présente, à décrire les usages qui prouvent que la fureur des combats faisoit du moins quelquefois place à l'humanité. Deux armées sont prêtes d'en venir aux mains; elles abandonnent leur destinée au hazard d'un combat singulier. C'est ainsi que Ménélas, après avoir vaincu Paris, eût terminé la guerre qui avoit armé la Grèce contre l'Asie, si les Troiens n'eussent pas violé le traité.

Plaçons ici une réflexion de l'auteur de l'*Origine des Loix*, &c. Dans les combats singuliers dont Homère nous offre la description, on n'apperçoit nul détail, nulle variété. Ces combats ne durent qu'un moment, ils ne sont point disputés; les champions ne se portent réciproquement qu'un seul coup, & ce coup, malgré la bonté des armes dont ces héros sont couverts, est toujours décisif. Hector se bat contre Achille: du premier coup il est renversé par terre. Achille lui perce la gorge que son armure laisse à découvert. Les héros d'Homère font ordinairement usage de la pique & du javelot; ra- T. 4. p. 342.

rement ils se servent de l'épée.

D'où provient cette espèce de monotonie dans un Poëte dont l'imagination est d'ailleurs si riche & si féconde? C'est qu'aux siècles héroïques, & du temps même d'Homère, la force décidoit de tout dans les combats; l'adresse n'y entroit pour rien. On n'avoit point encore étudié l'art de se battre, on ne connoissoit point l'escrime. Homère devoit donc manquer d'idées pour varier & détailler ses combats.

Les Grecs ont assez de leurs vices, sans leur prêter ceux des autres peuples. Gardons-nous de caractériser les siècles héroïques, par l'usage où l'on assure qu'on étoit alors d'empoisonner les flèches. Parmi tant de combats, l'Iliade ne présente pas un exemple de cette pratique affreuse; & celui qu'on trouve
L. 1. v. 260. &c. dans l'Odyssée, prouve que si elle s'introduisit dans la Grèce, elle n'y fut regardée qu'avec horreur. Ulysse se transporte chez Ilus, Roi d'Ephyre, & lui demande du poison, pour en frotter ses flèches. Retenu par son respect pour les Dieux, Ilus le lui refuse constamment.

Administration de la justice. Quelque bornés que fussent les États de la Grèce, les Rois ne purent long-temps

remplir par eux-mêmes toutes les fonctions attachées à la royauté: il fallut nécessairement qu'ils confiassent l'exercice d'une partie de leurs droits à des hommes choisis, & dignes de les représenter. Ils gardèrent le commandement des armées, & créèrent des Magistrats pour rendre la justice. Quand tous les peuples, pour ainsi dire, étoient continuellement sous les armes, le Prince eût tenu à déshonneur de choisir les fonctions pacifiques, & de laisser à d'autres la gloire de verser leur sang, pour le salut de leur patrie.

Dès les temps de Troie, des vieillards étoient chargés de terminer les différends. Homère nous représente tout un peuple assemblé dans la place publique; au milieu, deux citoyens plaident l'un contre l'autre. Le premier exige l'amende dûe pour un meurtre. Le meurtrier jure devant le peuple qu'il l'a payée. Le parent du mort nie l'avoir reçue. On a recours à la déposition des témoins: l'écriture n'étoit point assez commune alors, pour que les particuliers se donnassent mutuellement des obligations & des décharges. Chacune des parties a ses partisans; le peuple frémit & murmure.

Iliad. l. 18. v. 497. &c.

F 6

Des hérauts ordonnent le silence, & écartent la foule. Les vieillards sont assis dans l'enceinte sacrée, sur des pierres travaillées & polies. Leurs sceptres, marque de leur pouvoir, sont portés devant eux. Ils se lèvent tour-à-tour, & prenant en main ce sacré caractère de la Justice, ils prononcent leur Sentence. A leurs pieds, on voit deux talents d'or, destinés à récompenser le suffrage le plus juste & le plus éclairé.

Ce salaire est beaucoup plus considérable que celui que la Loi accordoit aux Juges de l'Aréopage dans les siècles policés. Sans doute, c'est par une magnificence poëtique, qu'Homère adjuge deux talents d'or à celui qui aura ouvert le meilleur avis.

On remarque avec plaisir, dans l'administration de la justice criminelle, que, malgré les soins extrêmes des Grecs pour inspirer l'horreur du meurtre, ils regardèrent toujours les cruautés judiciaires exercées si souvent sur les hommes, par leurs semblables, comme inutiles à leur objet. Les siècles héroïques nous offrent des vengeances qui font frémir ; mais, jamais autorisées par la Loi, elles

furent le vice de quelques particuliers, & non celui de la nation.

Rien cependant de plus commun, dans les temps que nous parcourons, que de voir des hommes se réfugier dans une terre étrangère, pour cause de meurtres: preuve qu'ils étoient fréquents. D'ailleurs on n'attachoit point alors à cette action tout le déshonneur qu'elle mérite, & l'on reconnoît facilement, à la manière dont parlent ceux qui en sont coupables, la barbarie des mœurs.

Les peines ne furent pas toujours aussi douces. Il est vraisemblable, dit Thucydide, qu'anciennement les plus grandes fautes n'en eurent que de très-légères. Avec le temps, la sévérité augmenta; on alla jusqu'à punir de mort: remède qui devint aussi insuffisant que le premier.

Les Loix pénales cependant n'avoient point été oubliées par les premiers législateurs de la Grèce. Les historiens placent, dans ces temps reculés, l'institution de plusieurs Tribunaux destinés à l'administration de la Justice criminelle. L'Aréopage, fondé par Cécrops, montre que ce Prince n'avoit pas négligé cette partie si importante de la législation.

Mais, dans un temps où les Grecs peu accoutumés au joug des Loix, se faisoient le plus souvent justice eux-mêmes, les Tribunaux judiciaires n'avoient pas toujours l'influence qu'ils devoient avoir; & quoique les Loix, conformes en ce point à celles de l'Egypte, punissent de mort l'homicide volontaire, comme le prouve le jugement porté contre Dédale, qui ne put échapper à la punition, qu'en prenant la fuite, cependant la même voie étant ouverte à tous les meurtriers, rien de plus facile alors que de rendre la Loi vaine à cet égard. La prison étoit inconnue; & le criminel en liberté durant l'instruction du procès, pouvoit, s'il voyoit que l'affaire prît une tournure fâcheuse, se dérober aux Loix, sans que personne eût le droit de s'opposer à sa fuite. Seulement, comme nous l'avons observé, il falloit qu'il eût la précaution de disparoître après ses premières défenses : sans cela, les Loix s'emparoient du coupable, & lui faisoient subir la peine à laquelle il avoit été condamné. Telle étoit du moins la Jurisprudence d'Athènes, au temps de Démosthène.

L'accommodement avec les parents

du mort, offroit aussi aux meurtriers un moyen de se soustraire à la vindicte publique. On pouvoit les appaiser par une satisfaction pécuniaire : cette Jurisprudence montre que la vie des hommes étoit respectée dans ces siècles grossiers. Les peines se réduisoient donc à trois espèces. L'explication des mots, dont on se servoit pour désigner les criminels qui subissoient ces punitions, fera connoître en quoi elles consistoient.

On appelloit *Aphrétor* celui qui, pour quelque crime, étoit rayé de sa tribu, & perdoit le droit d'assister aux festins publics.

Un homme noté d'infamie, ne pouvoit plus être admis dans les Tribunaux, ni comme Juge, ni comme témoin, ni comme accusateur : on le nommoit *Athémistos*.

Anestios étoit celui qui, banni de sa patrie, menoit une vie errante & vagabonde, sans avoir aucun domicile.

Ces trois genres de punition sont formellement énoncés dans un passage d'Homère, où ce Poëte veut marquer combien étoient coupables & dignes de supplices, ces hommes assez ennemis de leurs concitoyens, pour fomenter des guerres civiles.

Iliad. I. 9. v. 63, &c.

On ne peut reprocher aux Loix d'avoir laissé le crime impuni, puisque, dans la crainte que l'impunité n'engageât des hommes violents à abuser de l'indulgence des Loix, le meurtre involontaire étoit puni de l'exil. Par la suite, les Loix se relâchèrent de cette rigueur : elle devenoit moins nécessaire à mesure que les Grecs se civilisoient. Au temps de la guerre de Troie, les meurtriers étoient obligés de s'absenter de leur patrie, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé les moyens de donner satisfaction aux parents du mort ; &, si l'on s'en rapporte à un Scholiaste ; l'exil auquel étoit condamné le meurtrier involontaire, ne s'étendoit pas au-delà d'une année. La constitution de la Grèce étoit alors très-favorable aux criminels: mais n'étoit-il pas raisonnable qu'elle le fût ? n'étoit-il pas de l'humanité d'ouvrir aux coupables, les moyens de se dérober aux poursuites & à la vengeance précipitée des parents du mort ? Toutes ces institutions, bonnes durant le silence des Loix, & pour parer à leur impuissance, étoient inutiles, & même préjudiciables, lorsqu'enfin elles eurent pris un juste empire.

Schol. Euripid. in Hippol.

Il n'est de richesses que les fruits de la terre. Tous les autres objets qui en ont usurpé le titre, ne sont que des signes de convention, qui facilitent l'échange des premiers. Le luxe naquit; les besoins augmentèrent. Insensiblement des superfluités, ignorées même dans le principe, furent aussi recherchées, & devinrent enfin presqu'aussi nécessaires aux hommes, que les aliments qui soutiennent leur existence. Commerce.

L'excès réciproque des différentes productions, en inspira l'échange; & le commerce fut établi. La variété des climats occasionna celle des productions. A mesure que les hommes communiquèrent entr'eux, ils apprirent à les connoître, & bientôt ils voulurent partout jouir de toutes. Ainsi, de proche en proche, suivant que la nature, ou les institutions humaines mirent plus ou moins d'obstacles à leur communication, les peuples, comme leurs divers membres, se fréquentèrent davantage, & se lièrent enfin par la voie du commerce.

Les connoissances acquises au temps de la guerre de Troie, nous montrent la Grèce bien différente de ce qu'elle étoit sous les premiers Rois d'Argos.

Déjà les arts sont perfectionnés ; les divers métaux sur lesquels on les exerce, ainsi que les fruits, les animaux, leurs peaux, les esclaves, &c., entrent dans les échanges, & font la matière même du commerce. L'existence des poids & des mesures en facilitoit les opérations, ou on leur substituoit des évaluations, déterminées dans tous les temps, sur l'usage des choses, comme tant de bœufs pour tant de grains, tant de fer, d'airain, &c. pour tant d'autres fruits.

Odyss. l. 1. v. 183, &c. Iliad. l. 7. v. 472, &c.

Homère, en parlant souvent de talents d'or, ne laisse aucun doute sur le grand usage qu'on en faisoit dans le commerce, au temps de la guerre de Troie. Mais le talent d'alors étoit-il une quantité précise de pièces d'or, de telle ou telle valeur ; ce métal étoit-il déjà réduit en monnoie, ou l'estimoit-on assez pour qu'une masse de forme quelconque, eût dans le commerce une valeur reçue, & uniquement déterminée par son poids ? C'est sur quoi tous les auteurs ne sont pas d'accord. Cependant, comme il est très-probable que les Grecs ne furent les inventeurs ni de la métallurgie, ni de la monnoie, & que les Egyptiens

Strab. l. 8. p. 358, &c. Pollux, l. 9. c. 6. Ælian. var. hist. l. 12. c. 10. Plin. l. 7. c. 57.

& les Phéniciens les leur apportèrent, avec une infinité d'autres connoissances; on peut croire que, dès les temps de la guerre de Troie, l'or étoit monnoie chez les Grecs. Il est impossible de se prêter à l'idée qu'on voudroit nous donner de son établissement par Pheidon d'Argos, qui vivoit dans le 9ème siècle avant l'ère chrétienne. Peut-être ce Prince perfectionna-t-il cet art; mais il n'en fut pas l'inventeur. Quelques auteurs en attribuent la découverte aux Eginètes, sans en fixer l'époque; d'autres la placent sous Ericthonius, Roi d'Athènes.

L'expression de *tant de bœufs*, de *cent bœufs*, par exemple, employée par Homère, pour désigner la valeur des choses, n'indique pas l'animal qu'elle nomme, mais la monnoie sur laquelle il étoit représenté; & cet ancien proverbe qui fut si fameux; *il porte un bœuf sur la langue*, n'exprimoit que l'achat & le prix du silence. La quantité de médailles Grecques qu'on voit encore frappées à ce coin, fortifie cette opinion, & la change en preuve.

Æschyl. in Agam. v. 36.

Cette monnoie avoit particulièrement cours chez les Athéniens, & dans l'île de Délos. Thésée passoit pour

en avoir le premier fait usage.

Quant au talent, l'étymologie de ce mot qui étoit aux Grecs ce qu'est pour nous *la livre idéale*, ou *livre de compte*, & qui originairement signifioit *poids, balance*, paroît démontrer que, dans les premiers temps, c'étoit le poids qui, chez les Grecs, décidoit de la valeur des métaux. Mais avoient-ils des pièces de monnoie nommées *talents*? ou bien étoit-ce relativement au poids, qu'on parloit de *grands* & de *petits talents*?

T. 4. p. 232. & 233. L'auteur de l'*Origine des Loix, des arts*, &c., pense que le talent ne fut chez les Grecs, qu'une monnoie fictice, dont les anciens se servoient dans le calcul, à-peu-près comme nous nous servons de la livre. La somme de cinquante livres est censée devoir contenir cinquante pièces appellées *livres*. Ces pièces cependant ne sont pas réelles: cette somme peut être payée en différentes espèces. De même, chez les Grecs, le talent qui, originairement servoit à peser l'or & l'argent, a désigné ensuite une certaine quantité de métaux réduite en monnoie. Cette quantité dût être peu considérable dans les premiers temps, puisqu'Homère

ne présente une somme de deux talents d'or, que comme un des moindres objets de tous ceux qui composent les prix des jeux célébrés en l'honneur de Patrocle.

Si les premières espèces portèrent l'empreinte d'un bœuf, c'est qu'avant l'introduction de la monnoie, les Grecs se servoient de bœufs, comme ils se servoient d'esclaves, de morceaux d'or & d'argent bruts & non affinés, dans le commerce. Lorsqu'ensuite ils apprirent l'art d'imprimer sur le métal, une marque qui pût en constater le poids & la valeur, ils choisirent naturellement, pour première empreinte, une des choses qui leur avoient servi d'abord pour apprécier tous les objets commerçables: & ce sont ces anciennes espèces que désigne Homère, dans les passages où il estime le prix de quelqu'effet, par une certaine quantité de bœufs.

Pauf. l. 3. c. 12.

Goguet, t. 4. p. 231.

Pheidon d'Argos ne passa probablement pour l'inventeur de la monnoie, que parce qu'il trouva l'art de lui donner une forme plus régulière. Au reste, quelle qu'ait été celle des temps héroïques, c'étoit beaucoup qu'elle fut en usage ; elle dût étendre le lien, & resserrer le nœud qui unirent les

différentes cités de la Grèce. Le commerce alors commença de donner une certaine valeur aux fonds : il dût être long-temps bien foible, dans un pays dont les habitants n'avoient que peu de superflu à échanger, & où les chemins infestés de brigands, offroient d'ailleurs peu de moyens de débouchés.

On apperçoit plus difficilement l'époque où il prit quelque consistance chez les Grecs, que celle où leurs relations s'étendirent chez l'étranger. Rien, dans les temps antérieurs, n'indique, en Grèce, l'usage des bêtes de somme pour le transport des marchandises, & ce n'est qu'au quatrième Roi d'Athènes, qu'on attribue l'invention des chariots. Cette machine fut long-temps restreinte à l'exploitation des terres. Comment eût-on imaginé de la faire rouler d'une province à l'autre, quand les voies n'étoient encore ouvertes nulle part ?

Ælian. var. hist. l. 3. c. 38.

Navigation.

L'art de la construction & du pilotage fut peut-être antérieur pour les Grecs à tous les autres arts, puisque c'est par ce moyen que les étrangers abordèrent chez eux, qu'ils s'identifièrent avec eux, qu'ils les unirent, qu'ils les policèrent, & que ne formant plus tous ensemble qu'une même nation composée

d'une multitude de peuples, ils communiquèrent au loin, avec tous les autres pays.

Les Pélasges qui vivoient des fruits que donne spontanément la terre, ne voyoient rien par-delà les mers qui pût les tenter : elles n'étoient pour eux, qu'un élément effrayant & destructeur. La terreur que leur causoient les pirates, qui n'abordèrent jamais leurs côtes, que pour voir s'il y avoit à butiner, les tenoit encore éloignés des rivages. Lorsque la réunion des individus eut fait naître la prévoyance, & inspiré les soins de se conserver, le superflu se montra, donna lieu aux échanges, & bientôt les pirates furent transformés en marchands ; c'est-à-dire, que trouvant par la réunion des individus, plus de resistance à piller ce qui pouvoit leur convenir, ils se déterminèrent à l'acquérir par l'échange de ce qu'un peuple avoit de trop, avec ce qui lui manquoit.

Les Grecs, peuple nouveau, en comparaison de ceux qui habitoient les vastes plaines de l'Asie & de l'Afrique, profitèrent des lumières de ces premières nations policées. C'est une réflexion qui se présente toutes les fois que nous

avons à parler de l'introduction de quelque connoissance dans la Grèce. Nous avons peu de recherches à faire sur la manière dont les différents arts furent inventés: elles se bornent presque au temps où ils commencèrent à être en usage.

Les colonies abordèrent par mer dans la Grèce: elles firent donc connoître la navigation. Mais continua-t-elle d'y être exercée? Il semble qu'on y perdit de vue, pendant quelque temps du moins, cet important objet. Certains peuples cependant s'y adonnèrent, peut-être même avant que les Athéniens eussent tourné leurs vues de ce côté. Salamine fournit des matelots pour conduire le vaisseau qui porta Thésée en Crète.

Occupés à défendre leurs nouveaux établissements contre les Pélasges, les premiers Rois de la Grèce eussent-ils pu cultiver un art, dont l'exercice les auroit exposés à de nouveaux ennemis? Ils cherchoient, au contraire, à s'en garantir, en construisant leurs villes loin des côtes: dans la vue d'appliquer leurs sujets à l'agriculture, ils faisoient tout pour leur inspirer de l'aversion pour la marine.

Mais il étoit impossible que les habitants

habitants d'un pays environné de la mer, qui s'insinue même très-avant dans les terres, par une infinité de golfes, ne fussent à la fin portés à se servir des avantages que leur offroit une situation favorable. La pêche dût les tenter : les habitants des côtes les moins exposées aux incursions maritimes, profitèrent de leurs havres, pour faire quelques essais qui réussirent. La fréquence des colonies entretenoit les connoissances grossières qu'on avoit de la navigation : elles pouvoient même les perfectionner. Celle d'Inachus avoit donné les premiers indices ; Cécrops qui ne tarda pas d'être suivi de Cadmus, les renouvella. Le *Pentécontore*, ou vaisseau à cinquante rames, sur lequel Danaüs passa dans la Grèce, a été célébré par tous les écrivains de l'antiquité. Les peuples des îles dont la mer Ægée est parsemée, ne pouvoient se passer d'une navigation quelle qu'elle fût. Outre les peuples de la Salamine, les Eginètes, dès les temps héroïques, s'étoient fait une telle réputation dans la marine, qu'ils en furent regardés comme les inventeurs. Enfin Minos eut le premier l'empire de la mer, & ce que nous avons dit, dans le cours de

Hesiod. in fag. p. 343.

cette histoire, des forces navales de ce Monarque, prouve que l'art avoit fait alors quelques progrès.

Pour trouver l'origine des premiers navires, & connoître tout le système de l'ancienne marine de la Grèce, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut. Les pêcheurs, dont nous parlions il n'y a qu'un moment, ne faisoient certainement pas usage de vaisseaux semblables à ceux qui avoient transporté les Phéniciens & les Egyptiens dans la Grèce; ils ne s'éloignoient point assez des côtes, pour en avoir besoin : de simples radeaux leur suffisoient. Celui qu'Homère fait construire par Ulysse, dans l'île de Calypso, montre ce qu'on en doit penser. On verra d'ailleurs que c'est du radeau que dérivent les premiers navires de la Grèce, & qu'ils n'en furent, en quelque sorte, que le développement. Ulysse, fabriquant lui-même la machine qui devoit le dérober à un long exil, nous apprendra en même-temps de quels outils on faisoit alors usage dans les constructions (*a*).

Odyss. l. 5. v. 234, &c.

(*a*) Voyez la *Marine des anciens peuples*, par M. LE ROY, l. 1, c. 2.

Calypso donne à ce Héros une grande hache à deux tranchants ; un morceau de bois d'olivier travaillé avec art, lui sert de manche. Muni d'une excellente scie, il est conduit par la Déesse elle-même, dans une forêt située à l'extrémité de l'île. On y voyoit des aulnes, des peupliers, des sapins, dont la tête se perdoit dans les cieux. Ces bois entièrement dépouillés de leur humidité, sont les plus propres à construire des barques légères. La Déesse les montre à Ulysse, & retourne dans son palais.

Vingt arbres tombent sous la cognée du Prince. Après avoir dressé leurs faces à la règle & à l'équerre, & les avoir rendues parfaitement lisses, il les perce avec des tarrières, les unit par des chevilles & par des liens. La largeur que porte son radeau, en rend le contour semblable à celui qu'un savant constructeur donneroit au fond d'un vaisseau de charge. Sur ses madriers posés d'espace en espace, Ulysse place les planches en travers. Des ais fort longs achèvent le radeau, & en forment le bordage.

La structure aussi simple qu'ingénieuse, du radeau d'Ulysse, que nous

venons de décrire d'après M. le Roy, n'eſt point conforme à l'idée que s'en formoit Mme Dacier. Dans l'opinion de cette ſavante, les bois longs qui entrent dans ſa compoſition, rangés autour du radeau, ſembleroient tenir la place des membrures de nos bâtiments, ſur leſquelles on attache le bordage : mais alors, il eût été néceſſaire qu'Ulyſſe eût poſé ſur la tête de ces ſoliveaux, d'autres pièces de bois, des baux, dont Homère ne parle pas, afin de ſoutenir les ais du radeau.

D'après ce ſyſtême, le radeau d'Ulyſſe reſſembleroit plutôt à un petit vaiſſeau : ce ſeroit un corps creux ; & l'on ne peut diſſimuler que tout ce qu'en dit Homère n'en préſente cette idée. En effet, il y dreſſe un mât traverſé de ſon antenne, il y attache un gouvernail fortifié de deux bons cables de ſaule, pour le mettre en état de réſiſter à l'impétuoſité des flots ; enfin il charge le fond de leſt. Si la machine eût été plate, dans quel endroit eût été ce leſt ? & de quel uſage eût-il été à un corps qui ne pouvoit chavirer ? Pour ſoutenir le mât, il eût fallu un échafaudage particulier ; le Poëte n'en dit rien.

Ulyſſe reçoit de Calypſo un grand

outre rempli d'eau, & un autre petit rempli de vin. Elle lui fournit du pain renfermé dans des peaux, & toutes les provisions nécessaires. Ulysse avoit attaché une voile à sa vergue : des cordages servoient à la plier & à l'étendre. Il tire son petit bâtiment sur le rivage, & le met à flot. La Déesse lui envoie un vent favorable; il déploie la voile, prend en main la barre du gouvernail, & abandonne l'île.

Nous conviendrons avec l'auteur de *la Marine des anciens peuples*, que les hommes ne s'exposèrent point d'abord, sur des corps creux, à la fureur des flots. En observant avec attention la marche lente & successive de leurs découvertes, on reconnoît que, moins ils ont de capacité, plus ils prodiguent la matière dans leurs ouvrages; & il est très-vraisemblable que les corps sur lesquels les premiers navigateurs affrontèrent les tempêtes étoient pleins, & d'un bois d'une pesanteur spécifique beaucoup moins considérable que celle de l'eau, tels que le pin, le sapin & l'aulne, dont les anciens faisoient particulièrement usage dans la marine. Une barque creuse & découverte courbit, sur une mer ora-

geuſe, beaucoup plus de riſques que le radeau. La rencontre d'une roche, une vague pouvoient précipiter au fond de la mer, la barque & les matelots. Le navigateur hardi ne craindra ni les rivages, ni les écueils ſur un radeau. Fût-il couvert de mille vagues ; tant qu'il ne l'abandonnera pas, il échappera à la mort. Mais, au temps d'Ulyſſe, la marine, quoique peu perfectionnée, avoit cependant fait des progrès. Les Grecs voiſins du Siège de Troie, n'uſoient plus de radeaux ; les colonies Egyptiennes & Phéniciennes avoient paſſé en Grèce ſur des vaiſſeaux ; les Argonautes naviguèrent ſur la mer noire, avec des navires ; Minos avoit une marine formidable. Les douze-cents voiles qui tranſportèrent l'armée Grecque ſur les côtes de l'Aſie mineure, montrent que le ſiècle d'Ulyſſe poſſédoit des connoiſſances bien ſupérieures à celles des premières ſociétés.

Nous n'avons pas l'intention de combattre l'origine qu'on attribue aux premiers bâtiments Grecs ; le radeau ancien, dont on nous donne la ſtructure, nous paroît auſſi avoir été le type, ſi l'on peut parler ainſi, des premiers bâtiments : nous attaquons

seulement l'induction que sembleroit en tirer le savant Académicien. Chez les Phéniciens, les premiers vaisseaux furent des radeaux, des poutres jointes ensemble & couvertes de planches. Le fond du radeau n'étant qu'une masse pleine, & les bois rangés dessus, d'espace en espace, étant recouverts de planches, il renfermoit un grand nombre de vuides impénétrables à l'eau, & qui ajoutant à son volume, sans ajouter à son poids, augmentoient aussi beaucoup la propriété qu'il avoit de surnager. Les Phéniciens observèrent cet avantage précieux: ils cherchèrent à l'augmenter encore. On rendit ces vuides plus considérables: en diminuant l'épaisseur des bois, on mit plus d'intervalle entre le fond & le dessus. Insensiblement le radeau, dont la structure primitive n'offroit qu'une masse pleine & pesante, devint un vaisseau; c'est-à-dire, un corps creux, léger, & que l'eau ne pouvoit pénétrer.

Les bois qui composoient les premiers navires, se travailloient facilement avec les outils d'airain, dont on fit usage jusqu'au siècle d'Homère. La forme du radeau avoit déterminé celle de la carène des premiers bâtiments Grecs.

Le Poëte qui, dans ses deux poëmes, décrit avec assez de détail les vaisseaux dont on se servoit de son temps, ne fait aucune mention de la quille : d'où l'on peut inférer qu'ils n'en avoient point, & que leur carène étoit plate. L'usage où l'on étoit anciennement de tirer les vaisseaux à terre, vient à l'appui de ce sentiment. On pouvoit aussi les mettre sur des rouleaux, pour en faciliter le transport. Les Grecs enferment la flotte dans leur camp, devant Troie. Dans une circonstance, ils combattent de dessus leurs vaisseaux ainsi mis à sec. S'ils eussent eu des quilles, ils auroient été à demi-renversés, & il eût été bien plus commode alors, pour les défendre, de se ranger autour.

Malgré les forces si vantées de Minos, quelle idée peut-on s'en former, si les vaisseaux qui composoient ses flottes, n'avoient point de voiles, & n'alloient qu'à la rame ? Dédale, le premier, dit-on, sut employer le vent comme force motrice. Cette découverte eût exigé moins de bras, si l'on eût su en faire les applications convenables ; mais elle ne fit pas d'abord de grands progrès. Les Grecs n'avoient

point assez de géométrie, pour mettre en usage les différentes sortes de vents : ils ne savoient pas disposer la voile, de manière à ranger le vent de très-près ; peut-être n'en faisoient-ils usage, que lorsqu'ils avoient vent-arrière. Long-temps ils ignorèrent l'art de subdiviser les parties intermédiaires de l'horizon, en autant de *rhumbs* : leur navigation avoit par conséquent peu d'étendue. Ce n'est pas qu'ils ne connussent les variations des vents ; mais leur ignorance sur la manière d'en faire une application avantageuse, avoit empêché de donner des noms aux différents *rhumbs*. Au temps d'Homère, plus de neuf siècles avant l'ère chrétienne, les Grecs ne nommoient encore que les quatre vents cardinaux.

Vitruv. l. 1. c. 6. Plin. l. 2. c. 6.

Odyss. l. 5. v. 295.

La piraterie, ce fléau des peuples maritimes de la Grèce, contribua beaucoup aux progrès de la marine. Des hommes qui ne tiroient leur subsistance que de cette sorte de brigandage, dont ils ne savoient point rougir, avoient le plus vif intérêt de perfectionner un art devenu pour eux de première nécessité. Il est douteux qu'au temps d'Inachus, les mers de la Grèce fourmillassent de cette multitude

d'écumeurs, qui la désolèrent trois siècles après. L'expulsion des pasteurs par Sésostris, les conquêtes rapides de ce Prince, imprimèrent une espèce de commotion à cette partie du globe. Elle se communiqua de proche en proche, & jeta les nations dans une crise dont elles furent long-temps à se remettre. Chassés de leur pays, ou fuyant le torrent devant qui tout cédoit, les peuples cherchent à se mettre à couvert de ses ravages ; les peuplades de l'intérieur des terres se replient vers les côtes. Serrés d'un côté par ces fugitifs, & de l'autre par la mer, les habitants des contrées maritimes n'ont de ressource que cet élément ; ils confient à d'informes vaisseaux, ce qu'ils ont de plus cher. Les îles de la mer Ægée leur offrent des retraites d'autant plus sûres, que la mer même leur sert de rempart. Sésostris se retire dans ses Etats ; les peuples comprimés auparavant comme par un ressort qui les tenoit repliés les uns sur les autres, se distendent : mais les nouveaux insulaires, devenus tels par la crainte, restèrent dans la langueur par ignorance. La terre inculte ne suffisoit plus à la subsistance des hommes qui la couvroient,

& l'art manquoit encore pour la contraindre. Le besoin augmenta ; bientôt il n'eût plus de bornes, & son langage impérieux ne laissant entrevoir de moyen de se conserver la vie, que celui de l'exposer aux plus grands dangers ; la piraterie parût une nécessité, & cette nécessité même la mit en honneur. Les Princes devinrent les premiers brigands, & les mers en furent infestées. Dans l'Odyssée, Ménélas raconte tout simplement à Pisistrate, qu'il doit les grands biens dont il jouit, à ses courses maritimes.

Les pirates cherchèrent les moyens de procurer un sillage rapide à leurs vaisseaux. Peut-être le but de leurs courses n'étoit-il pas de piller d'autres vaisseaux qui, dans ces temps reculés, ne portoient certainement pas de grandes richesses ; mais du moins falloit-il qu'ils pussent s'éloigner promptement des côtes sur lesquelles ils faisoient des descentes, & se dérober à la poursuite de ceux qui leur donnoient la chasse.

M. le Roy pense que c'est aux pirates qu'on doit attribuer l'invention & la perfection de la barque découverte, navire le plus léger & le plus dangereux, puisqu'une seule vague peut le P. 57, &c.

submerger ; mais aussi, de toutes les espèces de bâtiments, le plus facile à tirer sur le rivage, & à remettre en mer. Sa grandeur & son poids le rendent propre à recevoir le plus grand nombre de rameurs, &, par conséquent, à être mû avec le plus de célérité. Il convenoit donc particulièrement aux pirates.

Avant les conquêtes de Sésostris, les Grecs ne connoissoient point le *vaisseau long*. Celui de Danaüs, frère de cet ancien conquérant, fait époque dans l'histoire de leur marine. Il fut pour eux un sujet d'étonnement & d'admiration : preuve certaine que Danaüs leur en donna la première idée. Le nom de *Pentécontore*, qui lui est resté, désigne qu'il étoit mû par cinquante rames, vingt-cinq de chaque côté. Il pouvoit être de cinquante coudées de long, & d'une proportion plus alongée encore que celle de nos galères. Outre les propriétés dont nous avons fait mention, en réduisant à l'épaisseur d'une planche foible, tous les bois dont il étoit composé, il devenoit d'une extrême légèreté.

Telle fut l'époque des lumières que les Grecs acquirent sur l'art de construire les vaisseaux. Le genre de vie

particulier aux peuples voisins de la mer, le fit perfectionner. Le fameux navire *Argo* fut construit sur ce modèle, & devint celui des vaisseaux à 30, 40 & 50 rames, dont l'antiquité fit usage avant & après l'invention des *Trirèmes*.

La plus ancienne expédition maritime, dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, est celle des Argonautes. Nous en avons parlé avec assez de détail, pour n'être pas obligés d'y revenir. Ces navigateurs avoient à parcourir des mers inconnues, & qu'ils croyoient plus orageuses qu'elles ne l'étoient effectivement. Il est probable que, pour prendre toutes les précautions qu'exigeoit la nature de leur entreprise, ils ajoutèrent un pont à la barque en usage avant eux : sans cela, la moindre tourmente eût submergé leur vaisseau. Cette innovation ne s'opposoit point à la vitesse. Minos donna, sans doute, aux navires qui composoient ses flottes, les mêmes propriétés : d'où il est à présumer qu'il leur dût en partie la gloire d'avoir purgé la mer des pirates qui la désoloient. Y auroit-il de la témérité d'attribuer à la supériorité de ce Prince, la loi qui défendoit de

monter de plus de cinq hommes, les vaisseaux destinés à la navigation sur les mers de la Grèce ?

C'est avec raison que l'auteur, déjà cité, observe que la forme du vaisseau de guerre, influa sur celle du vaisseau Marchand. On sait que les Phéniciens
P. 62. en furent les inventeurs. « Ils avoient » deux sortes de vaisseaux. Les premiers, » longs & pointus, étoient propres pour » les combats ; ils les nommoient *Arco* : » ils en avoient aussi pour le commerce. » Ces derniers appellés *Gaulus* ou *Gau-* » *loie*, étoient d'une forme très-rac- » courcie. La marche trop lente de ce » dernier navire, l'ayant souvent rendu » la proie des corsaires, les négocians » dûrent s'efforcer, par tous les moyens » possibles, d'augmenter la rapidité de » son sillage. Ce fut vraisemblablement » alors, & dans cette vue, que les » Phéniciens taillèrent ses extrémités » en pointe, pour qu'elles divisassent, » comme le vaisseau long, l'eau avec » plus de facilité ; qu'ils y mutiplièrent » le nombre des rameurs, & s'appli- » quèrent à tirer le plus grand parti » de leur force ».

On sait qu'avant Dédale, la force motrice étoit tout entière tirée des

hommes. L'art qu'il inventa, se perfectionna insensiblement. Eole qui vivoit au temps de la guerre de Troie, passoit pour avoir enseigné le premier, celui de profiter des différentes sortes de vents.

La position de la Grèce étoit de nature à tourner vers la marine, les vues de ses habitants. Dès qu'une fois les peuples se livrèrent à l'agriculture, & qu'elle devint leur principale occupation, les Princes n'eurent plus à redouter les suites de la navigation : un peuple agricole, n'est plus un peuple de pirates. D'ailleurs il falloit occuper l'excédent de population qu'occasionne l'agriculture. La pêche se présentoit naturellement. Ces deux grands objets réunis, furent, de tous temps, le plus puissant moyen de porter à son comble, la population & la richesse d'un État : l'un & l'autre multiplient les hommes & les fortifient en les exerçant ; tandis que les autres arts, les Manfactures, par exemple, & singulièrement l'exploitation des mines, ou tendent à diminuer l'espèce, en affoiblissant la constitution des individus, ou l'anéantissent sans ressource, comme les voyages de long cours, les navi-

gations lointaines & la guerre.

Les progrès de la marine, au siècle de Troie, sont la preuve de l'activité avec laquelle les Grecs s'étoient livrés à cet art. Ces peuples qui, soixante & dix ans auparavant, avoient fait leurs premiers essais de navigation de long cours, sur la mer noire, vont porter la guerre en Asie, avec une flotte de douze-cents voiles. Tous les Etats contribuèrent à cet armement, à proportion de leurs facultés. Les forces navales d'Agamemnon étoient considérables; & les Athéniens qui, lors du voyage de Thésée en Crète, furent obligés de demander des matelots aux habitants de Salamine, fournirent seuls cinquante vaisseaux pour l'expédition de l'Asie.

Le *Pentécontore* de Danaüs servit de modèle aux Grecs, pour construire *Thucyd.* leurs grands navires, qui avoient, comme celui-là, cinquante rameurs. Les Pentécontores, après l'invention des *Trirèmes*, furent encore long-temps la force des armées navales. On conjecture qu'ils n'avoient pas plus de sept pieds de largeur, ce qui ne permet pas de leur attribuer une longueur autre que celle qu'exige la place de vingt-cinq rameurs de chaque côte. En général

ils étoient très-bas; leur pouppe s'élevoit peu au-dessus du niveau de la mer. Des vuides impénétrables à l'eau, renfermoient les vivres ou la cargaison en partie; mais ils ne pouvoient servir de retraites aux hommes. Ulysse quitte l'île des Phéaciens; ses compagnons lui dressent un lit sur le tillac. Cependant Thucydide avance que les vaisseaux qui portèrent les troupes Grecques dans l'Asie mineure, n'étoient point pontés. Il restera toujours beaucoup d'incertitude sur des faits aussi anciens.

Odyss. l. 13. v. 68.

Le fer entroit-il alors dans la construction des vaisseaux? On n'en a aucun indice. Des chevilles tenoient lieu de clous. Encore aujourd'hui, pour donner plus de liaison aux bâtiments, on est dans l'usage de cheviller le bordage, malgré les clous qui l'attachent aux membres. Ce n'est donc point un défaut qu'on puisse reprocher à la construction des siècles héroïques. Quant à l'espèce de bois employés par les premiers constructeurs Grecs, ce n'est pas seulement dans les pays chauds, comme en Turquie, que l'on fait usage de sapin; nous avons vu un vaisseau venant du Nord, entièrement bâti de ce bois léger.

Lors de la guerre Troie, les vaisseaux n'avoient qu'un mât. L'art d'employer le vent comme force motrice, ne devint général que peu avant cette époque : peut-être n'en regarda-t-on Dédale comme l'inventeur, que parce qu'il imita les Phéniciens ou les Egyptiens. Ces derniers connoissoient probablement, avant les Grecs, l'usage des voiles, puisqu'ils en attribuoient l'invention à Isis. Les conquêtes de Sésostris répandirent cette connoissance, que les Grecs, encore grossiers, ne s'approprièrent qu'environ deux siècles après l'expédition du Prince Egyptien.

Le mât étoit mobile ; on le baissoit quand le navire étoit dans le port. Nos bateaux pêcheurs, quoique pontés & du port de trente à quarante tonneaux, ont le même avantage. Ils abattent le mât, & le couchent sur une espèce d'échafaudage, placé à l'arrière du bâtiment. On le dressoit quand on vouloit se mettre en mer, & on l'assuroit par des cordages. Il n'avoit qu'une seule vergue. On ignoroit l'usage du hunier ; point de mât d'artimon, non plus que de mât de misaine ; les voiles se manœuvroient au moyen de plusieurs cordages, distingués chacun par un

nom particulier, & relatif à sa destination.

Les Grecs dûrent être long-temps sans employer le lin pour les voiles & les cordages. Des peuples qui ne cultivoient point le bled, dont l'usage est si nécessaire, se seroient-ils adonnés à la culture d'une plante dont l'avantage n'est point aussi direct ? Les peaux, des nattes, de longues feuilles, composèrent primitivement la voilure de leurs barques. Lorsque l'art de la tisseranderie se fut introduit, on y employa le chanvre.

Scheffer, l. 2. c. 5.

Voss. de Physiol. l. 5. c. 39.

Le cuir fut aussi une des premières matières dont se servirent les Grecs, pour faire leurs cables. Ils se nourrissoient d'animaux, dont la peau étoit très-propre à leurs divers besoins. Le genêt, le chanvre, le lin succédèrent au cuir : mais, aux temps héroïques, les cordages étoient ordinairement de jonc, ou d'osier marin. On ignore si les anciens Grecs connoissoient l'art de prolonger la durée de leurs cables, par quelques enduits qui les garantissent de l'humidité, & ce qui pouvoit tenir lieu chez eux du goudron & du tannage. Les couleurs dont ils peignirent leurs vaisseaux, dès une très-haute antiquité,

avoient peut-être pour but de les rendre plus durables. Elles devinrent ensuite un objet d'ornement : celle qu'on employoit alors étoit le vermillon.

Her. l. 3. c. 58.

La description que nous venons de donner, ne nous présente point des navires à plusieurs rangs de rames : il n'en étoit pas question alors. Un intervalle de six siècles avoit à peine suffi aux Grecs, pour d'aussi foibles progrès ; & encore, de cette longue durée, faut-il en déduire la première moitié, relativement à l'avancement de l'art. Les inventions sont en raison des besoins & des connoissances. Des barques suffisoient aux premiers Grecs, & ils ignoroient les sciences qui pouvoient servir à perfectionner leur construction & leur navigation. Ce n'est pas que, dans cette simplicité primitive, leurs vaisseaux n'offrissent des avantages que nous trouvons à desirer dans les nôtres, tout perfectionnés qu'ils soient. Le *Pentécontore*, avec ses voiles, profitoit du vent, lorsqu'il étoit favorable. La tempête l'avoit-elle écarté de sa route, les rames lui servoient pour la regagner après l'orage. D'une légèreté extrême, il ne devoit presque jamais échouer que dans des lieux peu

Le Roy, p. 73, &c.

profonds : l'équipage pouvoit se sauver à terre, & tirer le navire à sec. Un avantage bien plus précieux, & dont les navigateurs modernes n'ont aucune idée, est la manière dont sa cale étoit divisée. Ce navire étoit formé sur le modèle du radeau. Les intervalles d'une poutre à l'autre de celui-ci, étoient devenus dans celui-là, autant de petites cales séparées, & sans communication. L'eau pénétroit-elle dans un de ces vuides? elle ne s'insinuoit pas pour cela dans les autres : il étoit facile alors de l'épuiser. « Combien » d'hommes, ajoute M. le Roy, ont » péri sur un grand nombre de nos » bâtiments, qui ne surpassoient pas, » en grandeur & en volume, le vais- » seau long, & qui auroient échappé » à la mort, si la cale de ces na- » vires eût été distribuée de même, » en un grand nombre d'espaces » vuides! »

Sans doute les navigateurs des temps héroïques, pour affronter la fureur d'un élément terrible, avoient besoin de plus d'intrépidité que nos navigateurs modernes. Munis de la boussole, de bonnes cartes marines, & de l'art de prendre les hauteurs méridiennes du soleil, nous

pouvons naviguer ſans crainte. Point d'écueils, point de rochers, point de bas-fonds que nous ne connoiſſions; rien de plus facile que de s'aſſurer des terres qu'on veut toucher, & d'éviter les côtes de dangereux abord. Eſt-il difficile, avec de pareilles connoiſſances, & de ſemblables ſecours, d'entreprendre les plus longs voyages?

Les premiers Grecs, au contraire, toujours forcés de gouverner ſans perdre les terres de vue, en avoient d'autant plus d'écueils à redouter. La tempête les jetoit-elle en pleine mer, quel moyen de retrouver leur route? Ils avoient, il eſt vrai, quelques notions de l'utilité qu'on peut retirer de l'obſervation des étoiles. Calypſo, en quittant Ulyſſe, lui ordonne de laiſſer toujours à gauche *la grande Ourſe.* Homère nous dépeint ce Prince attentif à conſidérer cette conſtellation, ainſi qu'Orion, les Pleïades & le Bouvier. Mais l'obſervation de la *grande Ourſe*, principal guide des navigateurs Grecs, étoit elle-même un moyen peu ſûr & très-imparfait. La grande diſtance de cette conſtellation aux pôles, expoſoit à bien des mépriſes, des gens qui, pour toute méthode, n'avoient qu'une

routine aveugle. D'ailleurs, dans les nuits nébuleuses, dans les gros temps, on étoit encore privé de ce guide; il falloit errer à l'aventure, & prendre terre au premier endroit, au risque de périr en abordant, ou de tomber en des mains ennemies.

Les Grecs cependant avoient l'usage des Phares; & l'on n'en sera point étonné, si l'on fait attention au grand nombre d'îles qui avoisinent la Grèce, à l'immensité de ses côtes, & au grand nombre de barques que cette situation devoit entretenir. « Nous voyageâmes » heureusement neuf jours entiers », dit Ulysse dans l'Odyssée, « & le dixième, » déjà nous découvrions notre chère » patrie; nous voyions les feux allumés » sur le rivage, pour diriger les vais- » seaux ».

L. 10.

Dans certaines circonstances, nos vaisseaux jettent l'ancre : la force de leurs cables les met à l'abri de l'effort des vents & des flots réunis. Les anciens Grecs ne connoissoient point cet instrument; de grosses pierres leur en tenoient lieu. S'ils en faisoient usage dans la tourmente, pouvoient-ils en tirer le même service que nous tirons de nos ancres? N'étoient-ils pas ex-

posés à voir leur pierre labourer, & leur navire dériver ? La tempête les surprenoit-elle près d'un banc, ou d'une côte hérissée de roches ? ils n'avoient d'autre perspective que de voir à chaque instant leur vaisseau échouer & se briser sur la côte. Dans ces temps grossiers, un bon Pilote étoit un homme précieux, sa science étoit à lui seul, & il ne pouvoit qu'imparfaitement faire des élèves. On n'avoit point de livres qui éclairassent la pratique, & qui suppléassent à l'expérience ; les connoissances d'un homme mouroient en grande partie avec lui : aussi un bon Pilote étoit-il alors un homme considéré. L'histoire ne dédaignoit pas de faire mention de ceux qui se distinguoient dans cet art, & de transmettre leurs noms à la postérité. On ignore s'ils avoient l'usage de la sonde : en tout cas, elle n'eût indiqué les différents mouillages que par une espèce de tradition, puisqu'on ignoroit alors l'art de donner la plus grande publicité aux découvertes de tous les genres.

Qu'on juge maintenant, & des dangers qu'avoient à courir ces anciens navigateurs, & du dégré de courage qui

qui leur étoit nécessaire pour affronter les flots d'une mer orageuse ! Quel pouvoit être alors le commerce extérieur ? L'Océan, le golfe Arabique étoient des espaces imaginaires pour les anciens Grecs ; la Méditerranée étoit la seule mer qu'ils pratiquassent : ils n'en connoissoient qu'à peine les parages les plus voisins de leur séjour. La navigation de la Mer noire fut une entreprise étonnante, & célébrée, parmi eux, comme l'eût été, parmi nous, un voyage autour du monde.

Quel commerce maritime, d'ailleurs, les Grecs auroient-ils pu entreprendre ? Quel superflu avoient-ils à échanger contre d'autres objets de jouissances ? Quels fruits de leur industrie pouvoient entrer en balance avec les productions des climats différents du leur ? Quels signes représentatifs pouvoient suppléer, chez eux, au défaut des productions de la terre, ou des produits des arts ? Leur pauvreté les concentroit forcément dans leur pays ; il demandoit beaucoup de culture : il n'est point fertile en métaux, & les arts ne l'avoient point encore vivifié ; ce n'est que dans les époques suivantes,

que nous verrons les Grecs s'élancer des carrières étroites où ils sont renfermés, & jouer un rôle parmi les nations commerçantes.

Revenus publics.

Si l'on s'est formé une idée juste de la Grèce aux temps héroïques, presque sans commerce, sans arts, en un mot, dénuée de tout ce qui, donnant de la valeur aux produits de la terre, procure à un pays l'abondance & la richesse, on concevra de quelle espèce pouvoit être le revenu attaché à la Souveraineté. L'antiquité vanta l'opulence d'Orchomène, & celle de Minyas Roi des Phlégyens, le premier Souverain de la Grèce obligé de construire un édifice particulier, pour y déposer ses trésors ; mais, laissant à part l'exagération qui peut s'être glissée dans ce récit, les Princes dont nous parlons, pouvoient passer pour riches, relativement à leurs contemporains, sans être pour cela très-opulents. Dans un temps où tout le négoce n'avoit que peu d'activité, la difficulté de rassembler beaucoup de signes représentatifs de la richesse, est une preuve non suspecte, que ce qu'on entend ordinairement par ce mot, n'existoit point alors.

Les Rois, il est vrai, n'avoient point de charges très-fortes à supporter; le patrimoine de la Souveraineté pouvoit être peu considérable, sans que les affaires en souffrissent. S'agissoit-il de lever une armée? Le peuple étoit soldat. Dans l'administration de la justice, les Juges étoient payés par les parties. Le commerce intérieur peu actif, n'exigeoit point de dépenses pour la confection des chemins: disons mieux, le défaut de communication s'opposoit à ses progrès. Il n'y avoit, pour ainsi dire, point de commerce extérieur, par conséquent ni ports, ni marine à entretenir. La richesse consistoit donc en terres, en bois, & sur-tout en troupeaux.

Le revenu des Rois étoit de même nature que celui des particuliers, avec cette différence, que le domaine des Princes avoit plus d'étendue. Comme les peuples ne possédoient que cette sorte de biens, ils ne pouvoient témoigner leur reconnoissance aux bienfaicteurs de la patrie, que par des présents de ce genre. Plus d'une fois nous avons vu les héros recompensés par des terres & des enclos.

Dans ces temps simples, les Rois *Iliad. l. 18, v. 556, &c.*

ne dédaignoient pas de veiller à l'exploitation de leurs biens ; ils étoient eux-mêmes leurs propres fermiers. Homère nous peint un vaste domaine, héritage d'un Roi ; il est couvert d'abondantes récoltes. La faucille à la main, d'ardents moissonneurs parcourent les guérets, & font tomber autour d'eux les épis dorés. Des enfants les rassemblent, & les donnent à des hommes qui en font des gerbes. Debout, au milieu du champ, le Monarque appuyé sur son sceptre, contemple en silence, & avec des yeux satisfaits, les biens dont le comble la mère commune des hommes. A quelques pas delà, des hérauts préparent, sous un chêne, un festin champêtre : ils font cuire un bœuf, dont on consacre les prémices aux Dieux. Des femmes apprêtent aux moissonneurs un repas plus frugal & plus simple : elles détrempent dans l'eau, plusieurs mesures de farine, qu'elles vont faire cuire sous la cendre.

Il y a loin de ces mœurs à celles de l'Asie, où des despotes plongés dans le luxe & dans la mollesse, ruinoient les provinces par leur voracité, & dont les repas servis par la plus somptueuse prodigalité, causoient à

souvent un jeûne forcé à la classe la plus pauvre de leurs sujets. Heureux les peuples dont les Rois ne se croient point d'une autre nature que leurs concitoyens, & veulent bien quelquefois doubler leurs plaisirs, en les partageant !

Outre les revenus dont nous venons de parler, les Princes levoient encore des subsides. Nous en pouvons citer plusieurs exemples. Agamemnon, pour engager Achille à mettre fin à sa colère, lui promet des présents considérables. De ce nombre sont sept villes grandes & opulentes : les peuples qui les habitent, riches en troupeaux, offriront chaque jour au fils de Pélée de nouveaux dons ; il en recevra d'immenses tributs. *Iliad. l. 9. v. 156.*

Alcinoüs ordonne aux Princes de sa Cour, de faire de magnifiques présents à Ulysse. « Dans la première assemblée du » peuple », continue ce Roi, « nous » retirerons, par une taxe générale, la » dépense qu'ils nous auront causée : il » ne seroit pas juste qu'elle fût supportée » par un seul. » Nous avons vu Erginus ne quitter les terres des Thébains, qu'après leur avoir imposé un tribut : c'étoit donc l'usage d'en exiger des *Odyss. l. 13. v. 14 & 15.* *Pausf. l. 9. c. 37.*

peuples vaincus. Il paroît qu'ils étoient perçus en nature : comment l'auroient-ils pu être autrement ?

De quelle manière étoit assis l'impôt dans ces temps reculés ? C'est ce que nous ignorons. Etoit-ce d'après la méthode adoptée en Crète ? Alors les peuples eussent été à cet égard plus avancés que les Grecs postérieurs. La plupart des petits royaumes de la Grèce tiroient leur origine de l'Egypte, pays florissant, & où l'impôt avoit une base ; il n'y auroit donc rien d'étonnant, qu'ils eussent suivi les mêmes principes.

Aux siècles héroïques, où le commerce n'avoit qu'une existence très-bornée, & où l'industrie ne faisoit point encore de classe à part, on n'avoit point eu besoin d'agiter ces questions qui divisent présentement nos politiques ; les Grecs s'embarrassoient peu de savoir si le commerce & l'industrie sont productifs, où s'ils forment une classe proprement stérile, qui donne seulement la facilité d'augmenter les richesses. Connoissoit-on alors d'autres biens que les productions de la terre ? Chacun les façonnoit à son usage, & rien n'étoit plus facile que l'assiette de l'impôt. Nous

avons vu en Crète, les terres cultivées par les esclaves, qui en étoient comme les fermiers. Les possesseurs n'entroient pour rien dans l'exploitation de leurs propriétés ; les colons étoient seulement tenus de payer chaque année, à leurs maîtres, une certaine somme, sur laquelle on en prélevoit une destinée aux besoins de l'Etat.

Nous avons insisté bien des fois sur les rapports que la Grèce eut dans les premiers temps de sa civilisation avec l'Egypte, ce royaume si sagement gouverné. Il étoit impossible que les Loix d'une nation ne servissent pas de modèle à celles de l'autre. Loix civiles.

C'est à Cécrops qu'on attribue l'établissement des Loix positives chez les Grecs : non qu'avant lui, il n'y ait eu d'autres législateurs ; mais les institutions de Cécrops devoient avoir plus de succès que celles des Princes qui l'avoient précédé. La Grèce étoit moins barbare sous le règne du premier Roi d'Athènes, qu'au siècle d'Inachus ; les Pélasges, plus civilisés, opposoient moins de résistance aux vues bienfaisantes de leurs Souverains. D'ailleurs Athènes se distingua tellement, dans la suite, par ses Loix, si

réputation devint si éclatante, qu'on lui fit honneur de tout ce que les hommes avoient trouvé d'avantageux à la société.
Pro Flac. n° 26. C'est d'Athènes, disoit Cicéron, que, selon le sentiment général, sont sortis l'humanité, la science, la religion, l'agriculture, le droit & les loix. Athènes est le foyer d'où partoient les rayons qui éclairèrent le reste de la terre.

Cette Ville ayant connu l'agriculture avant aucune autre ville de la Grèce, les Loix civiles dûrent être plutôt nécessaires au peuple qui l'habitoit. Tous les règlements établis jusqu'à l'époque d'Erecthée, sont plutôt des constitutions politiques, que des Loix civiles; tels le mariage, le culte religieux, l'introduction des funérailles, l'établissement d'une Jurisdiction criminelle, &c. Mais, quand Erecthée eut établi l'agriculture chez ses sujets, tout alors dût nécessairement changer de face; les Loix civiles prirent naissance; de ce moment Athènes fut vraiment policée.

Comme les hommes, les sociétés ont leur enfance; les progrès des uns & des autres dépendent de ceux qui les conduisent, & l'Egypte servit d'ins-

titutrice à la Grèce, dans l'art de gouverner.

Cécrops posa les fondements de la grande société, en jetant ceux de la petite, sur lesquels la première est élevée. L'institution du mariage avoit été la source du bonheur commun : que de sentiments inconnus au sauvage errant & vagabond, ne fait point naître, dans le cœur de l'homme social, cette union si douce & si forte ! L'amour conjugal, la tendresse paternelle, la piété filiale sont autant de liens qui resserrent délicieusement les membres d'une même famille ; ils sont la source de toutes les passions douces & affectueuses qui nous attachent à nos semblables.

L'homme est tellement destiné à cette union intime, qu'une fois décidé par le penchant, il ne peut reprendre d'autres liens ; mais, lorsque les sentiments de la nature ont été affoiblis, que d'autres intérêts que ceux du cœur, ont présidé à l'hymen de deux époux, si la mort ravit l'un à l'autre, on voit celui qui survit, se déterminer à un nouveau choix. Des peuples simples & amis de la nature, conservent la fidélité conjugale, au-delà même du

tombeau. Pendant plus de deux cens ans, les veuves n'osèrent se remarier en Grèce ; les secondes noces étoient si opposées à la façon de penser commune, on les regardoit comme si contraires aux bonnes mœurs, que l'histoire nous a conservé le nom de Gorgophone, qui, la première, osa, après la mort de son mari, former d'autres nœuds.

Quelle influence l'exemple n'a-t-il pas sur le cœur de l'homme ! Tel eût été sage toute sa vie, que l'exemple seul du vice entraîna dans le crime. Les femmes, condamnées par la mort de leurs époux, à passer le reste de leur vie dans un triste veuvage, trouvèrent plus commode, à l'imitation de la fille de Persée, de substituer de nouvelles noces à une privation perpétuelle. La mode change les idées ; &, vers les temps de *Troie*, il ne paroît pas que les veuves se fissent un scrupule de se remarier, ni même qu'on attachât à cette action rien de déshonorant. Ulysse, en partant pour *Ilium*, conseille à Pénélope, s'il perd la vie dans les champs Troiens, de choisir pour époux le Prince le plus digne de sa main : cependant il laissoit un fils au berceau ;

Odyss. l. 18. *v.* 258.

il devoit être dur pour son cœur paternel, de prévoir que ce jeune enfant pût un jour avoir un beau-père. Il soupçonnoit, sans doute, les épreuves auxquelles son épouse seroit exposée; & la suite montra qu'il ne s'étoit point trompé dans ses conjectures.

Dans les siècles héroïques, l'usage étoit de ne marier les garçons qu'à l'âge de trente ans, & les filles à quinze. C'est sur cette coutume qu'est fondé le calcul d'Hérodote, que nous avons adopté avec plusieurs chronologistes modernes, pour évaluer les générations à trente-trois ans. *Hesiod. Op. & Dies, v. 696, &c. & 801.*

On ne sera point étonné que les Grecs, si attentifs en toutes circonstances aux présages, les examinassent soigneusement dans celle-ci. Hésiode avertit de consulter le vol des oiseaux, & d'attendre le 4 du mois pour prendre une épouse. Le cinquième étoit le jour le plus pernicieux: les Furies se promenoient alors, & vengeoient les droits du Dieu *Orcus*, enfanté par la Discorde, pour punir les parjures. Falloit-il empoisonner le plus beau des jours par des craintes imaginaires?

Quoique nous ne trouvions rien de *Iliad. & Odyss.*

Corn. Nep. in præf. Schol Ariftoph. in nub.

ftatué, dans les premiers temps, fur les dégrés de parenté, il eft à préfumer que les Grecs n'époufoient que des perfonnes auxquelles ils ne tenoient point de trop près par le fang: il eft certain du moins que le mariage étoit défendu entre les enfants de la même mère; mais il étoit permis entre ceux de même père.

Le refpect dans lequel étoient élevés les enfants envers ceux qui leur avoient donné la naiffance, nous eft un sûr garant qu'ils ne contractoient aucun engagement, fans leur confentement, & qu'ils confultoient toujours, fur un choix d'où dépend le bonheur ou le malheur de la vie, ceux qui avoient le plus grand intérêt à la leur rendre heureufe. En Grèce, les loix avoient ordonné ce dont ailleurs on abandonne le foin à la nature : une de celles de Triptolème enjoignoit expreffément d'*honorer fes parents*.

Plut. in Thef.

L'opinion qu'avoient les Grecs du bonheur de ceux qui laiffoient une nombreufe poftérité, peut fervir à apprécier la population de cette contrée. Quel cas ne devoient pas faire de la fécondité de leurs femmes, des peuples chez lefquels Pélops paffoit

pour le Prince le plus puissant & le plus heureux, non-seulement à cause de ses richesses, mais parce qu'il se voyoit le père d'un grand nombre d'enfants, qui effectivement le rendirent très-célèbre dans le Péloponnèse! Combien les anciens Poëtes n'ont-ils pas vanté le bonheur de Priam, père de cinquante fils! Que le sort d'un homme mourant sans enfants paroissoit déplorable! « mon père », dit Phœnix, dans l'Iliade, pour exprimer l'excès où s'étoit emporté contre lui l'auteur de ses jours » ; mon père me chargea » d'imprécations : il invoqua les noires » Euménides, & les conjura que jamais » un fils né de moi, ne s'assît sur mes » genoux ». L. 9. v. 451 &c.

Delà on regardoit comme malheureuses, les filles mortes avant d'avoir connu les loix de l'hyménée : delà les plaintes d'Electre dans la tragédie de Sophocle, sur ce qu'elle meurt sans avoir eu d'époux. Polycrate, tyran de Samos, veut aller trouver un Satrape de Lydie, malgré les remontrances de sa fille, qui cherche à le dissuader d'entreprendre ce voyage. Irrité des discours de la Princesse, il la menace, s'il revient, de ne la marier de long- Herod. l. 3. c. 124.

temps. Ce fut pour les Grecs un sujet d'admiration que la générosité de la fille, qui aima mieux être privée d'un mari que d'un père.

Les sentiments de la nature, auxquels l'opinion donnoit encore de nouvelles forces, avoient tant d'empire sur le cœur de ces hommes simples, qu'ils ne négligeoient aucun des moyens de se procurer le doux nom de père : ce desir leur fit imaginer l'adoption, dont l'usage étoit très-ancien chez les Grecs, qui le tenoient sans doute de l'Egypte. Dans ce pays, les loix favorisoient la population, & elle y fut immense.

Exod. c. 2. ℣. 10.

On ne peut se défendre d'un certain attendrissement, en retrouvant, dans les mœurs Grecques, cette simplicité charmante qui plaît à tous les états, quelques éloignés qu'ils en soient eux-mêmes. La richesse d'une jeune beauté ne la faisoit point rechercher alors par son amant : ces hommes grossiers étoient plus délicats que nous, qui vantons tant notre politesse. L'intérêt n'entroit pour rien dans leurs attachements ; l'amant tâchoit de mériter la main de sa maîtresse, par les services qu'il rendoit au père, par les dons qu'il lui présentoit,

par ceux qu'il faisoit à la personne aimée. Dans l'Iliade, Agamemnon fait offrir à Achille une de ses filles, sans en exiger le moindre présent. Danaüs, après le crime horrible qu'il avoit ordonné aux siennes, est obligé, pour leur trouver des maris, de publier qu'il ne demandera rien à ceux qui les desireront pour épouses.

L. 9. v. 145.

Pausf. l. 3. c. 12.

Si le premier de ces Princes accompagne de présents considérables la main de sa fille, ces présents ne sont point une dot, ce sont des dons expiatoires (a), en réparation de l'offense qu'il avoit faite au fils de Pélée. Mais lorsque les anciennes mœurs eurent changé, & que les amants, moins délicats, ne regardèrent plus le cœur d'une amante comme un don suffisant, l'usage des dots s'introduisit.

Plut. in Solon. Isaus. or. 2. de Hæred. Hesych. voc. Φερνὴ & Ἕδνα.

Une femme, quand elle passoit à de secondes noces, ne pouvoit disposer de la dot qu'elle avoit reçue lors de son premier mariage. De ce moment, son bien étoit dévolu aux enfants du premier lit, comme il

(a) Ἀπερείσια ἄποινα.

l'eût été à la mort de leur mère. En contractant de nouveaux engagements, ne mouroit-elle pas effectivement à sa première famille ? Il falloit donc que le père donnât une nouvelle dot à sa fille. Télémaque se plaint, dans l'Odyssée, de voir son royaume près de sa ruine. « Une foule de Princes », dit-il, « tous les plus puissants de mes » Etats, s'attachent à rechercher ma » mère, sans mon consentement ; ils » refusent de s'adresser à mon aïeul » Icarius, qui donneroit une grosse dot » à sa fille, & l'accorderoit à celui » d'entr'eux qui lui seroit le plus » agréable. »

L. 2. v. 48. &c.

Les mêmes loix, qui veilloient à ce qu'une mère n'abandonnât point la maison d'un premier époux, avoient aussi pourvû à ce qu'il ne se trouvât point de fils assez dénaturés pour renvoyer leur mère, dans la vue de posséder plutôt les biens qu'elle avoit apportés dans la communauté. La réponse que reçoit un des amants de Pénélope, qui veut engager Télémaque à la renvoyer de son palais, fera juger des mœurs de ce temps. « Quoi » ! dit-il, « vous voulez que je fasse sortir, » malgré elle, de ma Cour, celle qui

Ibid. v. 130. &c.

» me donna la naissance, & me nourrit
» de son lait ? J'ignore si mon père vit
» dans quelque terre étrangère, ou si
» la mort a terminé ses jours ; mais
» suis-je en état de rendre à Icarius
» toutes les richesses qu'il a données à
» Pénélope ? C'est cependant ce qu'il
» faut que je fasse, si je renvoie ma
» mère, sans autre raison que ma vo-
» lonté. Mon père m'en punira, si
» jamais il revient à Ithaque. Eh ! quand
» je n'aurois rien à craindre de sa part,
» comment me mettre à couvert de la
» vengeance des Dieux, après qu'une
» mère, chassée par son fils, aura in-
» voqué contre lui les Furies ? pour-
» rois-je éviter l'indignation qu'un ordre
» pareil exciteroit dans tous les cœurs ?
» Non, jamais il ne sortira de ma
» bouche. »

Avant que les Grecs connussent l'écriture, ou plutôt qu'elle fût devenue d'un usage assez général pour que les contrats pussent être rédigés par écrit, les actes n'en avoient pas moins de validité ; on contractoit à la face du Ciel, en la présence d'un peuple nombreux, dont la déposition, dans la suite, devoit faire foi de la réalité de l'acte passé devant lui. Les concitoyens,

la place publique, tels en étoient les témoins & les dépositaires. Les cautions & les garants de la dot & des conditions stipulées dans les contrats de mariage, consistoient dans des assurances & des gages.

Pollux, l. 3. c. 3. Serv. in Æneid. l. 10. v. 79.

L'union des deux sexes ne semble avoir eu quelqu'authenticité civile chez les Grecs, que depuis l'arrivée des colonies; & le décret par lequel Cécrops la rendit légale, fut l'époque où cette institution devint sacrée parmi les Athéniens. On eut en horreur ceux dont l'incontinence alloit porter le trouble dans l'intérieur des familles. Les adultères devoient payer une amende à l'époux offensé; & le pere de la femme qui manquoit au plus saint des devoirs, étoit obligé de restituer à son gendre, tous les présents qu'il en avoit reçus.

Odyss. l. 8. v. 318, &c. & passim. Diod. l. 12.

C'est un problême de voir, dans un temps où une femme vertueuse étoit si respectée, les unions illégitimes n'entraîner rien de déshonorant, & la naissance des enfants qui en provenoient n'avoir rien de honteux. La solution s'en trouve dans la grossièreté même des mœurs; & ce n'est pas seulement chez les Grecs que la batardise n'avoit

rien d'infamant ; plusieurs peuples, dans les temps voisins de la barbarie, avoient la même façon de penser, & l'on rougissoit alors aussi peu de ces sortes de naissances, qu'on eût de peine à les avouer dans des siècles plus policés. Ce furent les loix qui changèrent à cet égard : on n'a point honte de ce que le préjugé ou la loi ne défend pas.

Les enfants des concubines n'avoient aucun droit à l'héritage de leurs pères. Comment eussent-ils été admis au partage des biens que l'homme ne pouvoit plus engager, puisqu'ils ne lui appartenoient plus ? En contractant une union légitime, les biens des deux époux ne sont ni à l'un ni à l'autre, mais à tous deux, & à ceux auxquels ils doivent donner le jour. C'est à cette condition que les loix en garantissent la propriété aux pères. Les enfants illégitimes n'avoient que ce que leurs frères vouloient bien leur céder, & , au défaut d'héritiers en ligne directe, la succession étoit dévolue aux collatéraux.

Odyss. l. 14 v. 210. Iliad. l. 5. v. 158.

Dans les cas ordinaires, les biens du père & de la mère passoient, lors de leurs décès, à leurs enfants, qui les partageoient par la voie du sort, avec le plus d'égalité possible. La condition

Odyss. l. 7. v. 149, & l. 14. v. 208.

de l'aîné n'étoit point autre que celle des puînés : on consultoit plus en Grèce les droits de la nature, que des convenances factices. Les enfants avoient un droit égal aux biens, comme à l'amour de leurs parents ; la seule différence qu'il y eut entre les rejetons d'une même souche, consistoit dans l'honneur & le respect que portoient les cadets à leurs aînés. « Les noires
L. 15. v. 204. Furies », dit Iris, dans l'Iliade, « accompagnent sans cesse les aînés, » pour venger les outrages qu'ils re» çoivent de leurs frères ». C'étoit l'aîné qui remplaçoit le père, & la substitution étoit d'autant plus facile, dans un temps où l'on suivoit les loix de la nature, qu'alors les aînés étoient des hommes faits, lorsque les derniers de leurs frères n'étoient encore que des enfants. C'est la nature qui donne à l'âge des droits auxquels on ne peut résister ; & les peuples livrés à son empire, n'ont jamais rejeté ce sentiment, qui nous entraîne à déférer aux avis de la vieillesse. Les mots consacrés chez les modernes à désigner les dignités, attestent cette vérité : ceux de *Prêtre*, de *Seigneur*, de *Sénateur*, sont les mêmes que celui de *vieillard*. Quand

les mots ne sont plus que des mots, est-il étonnant que les idées, les sentiments qu'ils exprimoient s'affoiblissent? que des frères ne respectent point un aîné, qui n'est pas moins enfant qu'eux, & que les citoyens n'aient qu'une foible vénération pour un Sénateur de vingt ans?

La nature ne distribue ses biens d'une main libérale, que dans les pays où ses loix éternelles ne sont point contrariées par les institutions humaines. Certainement il s'en falloit beaucoup que la Grèce, au temps où nous l'envisageons, fût un pays admirablement policé; cependant ses habitants jouissoient, je ne dis pas d'une grande richesse, mais de beaucoup d'aisance: ils en étoient redevables à la faveur qu'ils accordoient à l'agriculture. On peut juger combien étoient faciles alors les moyens de se procurer une honnête subsistance, par l'opinion qu'on avoit de ceux que la paresse ou la lâcheté portoit à ne vivre que des libéralités des personnes riches. Quand les loix engendrent elles-mêmes la mendicité, les citoyens plaignent & soulagent le malheureux qui s'y voit condamné malgré lui. Personne n'est plus sensible

que les habitants des Etats despotiques, où celui qui donne, sera peut-être bientôt obligé de recevoir. Le mépris qu'une nation témoigne à ces pauvres de profession, accoutumés de préférer l'oisiveté au travail, montre que les subsistances sont chez elle au-delà des besoins, & qu'il n'est question que de bonne volonté pour s'en rendre copar-
L. 18. v. 356, &c. tageant. Ulysse, dans l'Odyssée, se présente à Eurymaque, sous l'habit d'un mendiant. Le Prince qui le voit fort & robuste, lui offre du travail & un salaire. Son discours fait assez comprendre le peu de cas qu'on faisoit alors, de ceux qui refusoient de se procurer ainsi leur subsistance.

Du même principe, dérivoit le peu d'égards qu'on avoit pour cette espèce de gens qui, n'ayant aucune demeure fixe, passoient leur vie à errer de ville en ville. Un vagabond étoit regardé
Iliad. l. 9. v. 644, & l. 16. v. 423. comme un exilé, comme un malheureux, abandonné de sa patrie, & qui devoit être rejeté de la société.

On se formeroit une idée fausse de l'amour des Grecs pour leurs semblables, si l'on s'imaginoit, d'après ce que nous venons de dire, qu'ils fussent durs, inhumains, & qu'ils missent

les malheureux, sans être touchés de leur sort. Dans quel pays pratiqua-t-on l'hospitalité d'une manière plus noble? Où les hommes vraiment infortunés pouvoient-ils être mieux acueillis, que parmi des peuples où c'étoit une espèce de dogme, de regarder les pauvres & les étrangers, comme envoyés par Jupiter? On verra, lorsque nous traiterons des mœurs Grecques, combien elles étoient saines à cet égard. L'humanité consiste à ne point laisser son semblable en proie aux horreurs de la pauvreté; mais c'est en lui procurant le moyen de vivre par le travail, & non en fomentant l'oisiveté par des aumônes qui le corrompent & le rendent à charge à la patrie.

La sagesse des premiers législateurs de la Grèce, avoit mis ses habitants dans cette heureuse aisance, aussi éloignée de la corruption qu'engendre un partage trop inégal des biens, que de l'avilissement où jettent les besoins qu'on ne peut satisfaire. Ils n'avoient rien négligé pour porter les peuples à la culture des terres, & les détourner de la piraterie, à laquelle le voisinage de la mer les rendoit très-enclins. Telle est l'origine de la fable qui nous montre

Neptune ſuccombant dans ſes débats avec Minerve, Apollon & d'autres Dieux, touchant la poſſeſſion de certaines villes. Plutarque prétend que la diſpute de Minerve avec Neptune, & la victoire de la Déeſſe, n'étoient qu'une fable inventée par les anciens Rois d'Athènes, pour déraciner, dans les peuples, cette envie de courir les mers, & les porter à cultiver la terre.

La Themiſt.

Malheureuſement il fut néceſſaire, à ces premiers légiſlateurs, d'interdire à leurs concitoyens, une profeſſion dont ils euſſent pu tirer de grands avantages. Quelle eût été la population de la Grèce, ſi, en même-temps qu'elle donnoit ſon attention à l'agriculture, elle eût cherché à jouir des richeſſes de la mer? La pêche, autre eſpèce de culture ſecondaire, mais importante, augmente, en même dégré, les ſubſiſtances & les hommes.

Au défaut du mieux, les Grecs s'attachèrent au bon: encore pourroit-on les accuſer de trop de prévoyance dans cette partie. La défenſe de poſſéder au-delà d'une certaine quantité de terres labourables, celle de vendre & d'aliéner l'héritage de ſes pères, entraînoient des

Ariſtot. Polit. l. 2. c. 7. l. 6. c. 4.

des inconvénients auxquels une liberté pleine & entière eût paré : peut-être aussi ces loix étoient-elles nécessaires, dans de petits Etats, pour obvier à ce que quelques familles n'envahissent les domaines de toute la nation ; en ce cas, elles eussent déjà procédé du vice même de la chose.

La loi qui défendoit d'hypothéquer une dette sur des terres labourables, & qui, comme les deux dont nous venons de parler, remontoit à la plus haute antiquité, prouve des vues conséquentes dans celui qui en fut l'auteur ; car cette hypothèque, continuellement existante, eût pu devenir considérable, produire l'effet d'un impôt sans bornes, absorber le revenu du fonds, & enfin le rendre de nulle valeur.

Les Loix qu'on attribue à Triptolème, sont plutôt des règlements politiques, que des Loix civiles. La première ordonnoit d'honorer ses parents ; la seconde de n'offrir aux Dieux, rien autre chose que les fruits de la terre ; la troisième de ne faire aucun mal aux animaux.

Porph. de Abst. l. 4. p. 431.

En parlant des Loix pénales, nous en avons omis une trop honorable au peuple qui l'avoit adoptée, pour ne pas la rap-

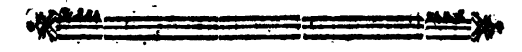
Diod. l. 1. Ælian. var. hist. l. 5. c. 18. Plut.

peller. Les Grecs, à l'exemple des Egyptiens, attendoient, pour conduire au supplice une femme enceinte condamnée à la mort, qu'elle eût mis au jour l'être qui n'avoit point participé à son crime. Nous avons été bien plus long-temps qu'eux, barbares sur cette matière.

Il n'est pas étonnant qu'il nous reste peu de détails sur les anciennes Loix de la Grèce. Avant l'invention, ou le fréquent usage de l'écriture, elles devoient être en très-petit nombre : la simplicité du genre de vie n'exigeoit pas qu'on les multipliât au point où elles le furent dans la suite. La poësie servoit à transmettre à la postérité tout ce dont on avoit intérêt de conserver la mémoire. Les premières Loix furent chantées : delà le nom de Νόμοι, qui leur fût donné, ainsi qu'aux *chansons*. Cet usage subsista long-temps après l'introduction de l'écriture. Aux plus beaux temps de la Grèce, le crieur chargé de publier les Loix dans la plupart des villes, étoit assujetti à des tons réglés, à une déclamation mesurée, & accompagnée du son de la lyre.

Aristot. probl. 28. *sect.* 19.

Mart. Cap. Ælian. l. 2. *c.* 19. *Stob. Serm.* 42.



LIVRE QUATORZIÈME.

DES ARTS.

QUE la marche de l'esprit humain est lente ! Quel immense intervalle entre l'âge d'Inachus où les arts étoient à naître, la société dans l'enfance, & celui de Périclès où la Grèce s'illustra par tant d'artistes ingénieux, dont les productions furent des modèles pour les nations les plus éclairées ! Quatorze siècles avoient à peine suffi, pour amener les arts au point où ils arrivèrent chez un peuple doué de toutes les qualités de l'esprit, de l'ame la plus sensible & la plus élevée, du tact enfin le plus délicat. Cependant les Grecs avoient tiré de l'Egypte & de la Phénicie, les arts & les sciences, qu'ils cultivèrent avec tant de gloire dans les siècles postérieurs. Ils n'en étoient pas les premiers inventeurs, comme leur vanité cherchoit à le persuader ; mais ils eurent

le mérite de la perfection, & même du sublime qu'on ne sauroit leur disputer en aucun genre; ce qui équivaut en effet à une création. Peut-être aussi la lumière qui de l'Orient éclaira le monde, laissa si peu de traces dans une suite de siècles éloignés & barbares, que les peuples se crurent véritablement auteurs des divers procédés qui servoient à leurs besoins, & leur créoient des jouissances.

Il est des connoissances primitives & simples, qu'on doit s'attendre à retrouver partout, parce qu'elles dérivent plutôt de l'instinct que de la raison; mais elles sont en petit nombre. Les choses communes ne frappent plus. Si l'on considère philosophiquement l'intervalle qui chez l'homme sépare l'ignorance de ces choses, de leur découverte, l'invention s'en présente sous un autre point de vue, & l'on n'imagine plus d'arts dans lesquels des hommes à qui il fallut apprendre l'usage du feu, n'aient pas eu besoin de maîtres.

Ce qui distingue vraiment les Grecs des autres peuples; ce qui rend chez eux si intéressante l'histoire des progrès de l'esprit humain, c'est ce goût épuré, cette noble élégance, ces beautés se-

duisantes qu'ils répandirent sur tout ce qu'ils touchèrent, sur tout ce qu'ils virent, sur tout ce qu'ils pensèrent. Tout, en Grèce, prit de la vie & du mouvement : les stupides statues des Egyptiens s'animèrent ; leurs édifices lourds & difformes devinrent élégants & magnifiques : il ne fut plus rien sur quoi les graces & la beauté ne se disputassent la palme.

Différentes causes retardèrent le progrès des arts dans la Grèce Européenne : ils redoutent le bruit & le tumulte des armes ; ce n'est qu'au sein de la paix qu'ils fleurissent. Si dans les Etats qui ont plus de stabilité, on les voit échapper à ces fléaux qui néanmoins les font toujours languir ; les troubles & les discordes écrasent & détruisent leurs germes encore foibles, dans ceux qui n'ont pas la même consistance.

Les colonies Egyptiennes & Phéniciennes s'affermissoient insensiblement ; & la Grèce alloit jouir du fruit de leurs connoissances, lorsqu'un déluge d'Hellènes venus des montagnes de la Thessalie, la replongea dans la barbarie d'où elle commençoit à sortir. Elle respiroit à peine, que l'incontinence

d'une femme y cause la plus étonnante des révolutions. Toute la nation est dans une espèce de crise ; les Etats se déplacent, & la Grèce se voit, pour ainsi dire, transplantée en Asie.

La plaie que cette surprenante entreprise avoit causée, n'étoit point encore fermée, que les Héraclides, avec leurs Doriens, autre horde barbare, renouvellent les troubles & sèment partout la discorde. Chassés de leurs anciennes demeures, les peuples du Péloponnèse refluent & se précipitent les uns sur les autres. Le mouvement se communique, le choc s'imprime d'un peuple à un autre peuple ; ceux qui habitent les rivages de la mer ne trouvant plus d'asyle, sont obligés de l'outrepasser ; ils abandonnent, en gémissant, une terre chérie. La fureur des brigands leur fait oublier celle des flots ; les femmes, les enfants partagent l'effroi, & tous fuyant vont chercher d'autres patries. Tout se réunissoit pour suspendre l'introduction des connoissances, dans un pays où les Destins voulurent ensuite fixer leur séjour. Qu'on ajoute à tant de causes, l'enthousiasme de la liberté né du sein de la tyrannie, & les révolutions

qu'essuyèrent la plupart des villes, pour substituer le gouvernement du peuple à celui d'un maître; la guerre des Perses, dans laquelle l'Asie engloutit toute la Grèce: & l'on sera porté à croire qu'elle étoit irrésistiblement destinée à faire éclorre la lumière, & à la distribuer par toute la terre.

Ces ames exaltées par les travaux, par les malheurs, par les victoires enfin, ne virent plus rien de trop élevé; & les Grecs ne connurent de bornes que la perfection: le défaut d'instruments put seul arrêter leurs progrès. Nous les verrons tout embellir; montrer dans l'épopée, la tragédie, la comédie, qu'ils n'étoient pas nés pour marcher servilement sur les pas des autres, & qu'ils savoient se frayer des routes inconnues aux peuples qui les avoient précédés.

Les objets que nous avons à parcourir ne sont point environnés de l'éclat des siècles postérieurs; ils n'en sont pas moins intéressants aux yeux du philosophe curieux de suivre la marche de l'esprit humain.

Du moment où les Grecs commencèrent à sortir de l'état de barbarie, jusqu'à celui où finit leur histoire, on dé-

mêle la trace de leurs connoissances : avantage qu'on ne retrouve dans aucune histoire des nations orientales, dont ils les avoient reçues. L'obscurité qui nous dérobe les siècles très-reculés, cause la difficulté d'appercevoir la progression lente & insensible, qu'a dû nécessairement éprouver tout ce qui rentre dans le genre des découvertes & des inventions. Chez les Grecs au contraire, les gradations, plus sensibles, indiquent, d'une manière beaucoup plus sûre, les différents dégrés par lesquels, des pratiques les plus grossières, ils s'élevèrent, avec le temps, aux découvertes les plus sublimes. Il est agréable, dans l'étude de l'homme, d'avoir l'homme même pour objet de comparaison, & non une imagination sujette à s'égarer, & à donner des rêveries pour des vérités.

Agriculture.

Jusques-ici, nous avons moins envisagé l'agriculture comme art, que comme source du bonheur des sociétés, & sous ses rapports avec la constitution politique. Nous n'avons point parlé des moyens qu'elle employoit dans ces siècles grossiers, pour tirer de la terre les productions nécessaires à la subsistance des hommes.

Cérès étoit, dans la Grèce, la Divinité protectrice du labourage : elle passoit pour en avoir donné les premières notions aux habitants, soit directement, soit par l'entremise de Triptolème.

Cette vanité, commune à toutes les nations de l'antiquité, de ne vouloir être redevables des inventions utiles qu'aux Dieux mêmes, enveloppe l'origine des arts dans la Grèce des plus épaisses ténèbres. Erecthée, à proprement parler, étoit pour les Athéniens, l'inventeur du labourage ; mais il avoit appris cet art en Egypte. Le culte d'Isis dont il fut le propagateur, ayant la même époque que l'agriculture, cette Divinité présida à toutes les opérations qui en résultent : on tâcha d'adapter les cérémonies de ce culte, avec l'idée d'une Déesse spécialement chargée des soins de la terre. Isis ou Cérès fut remerciée du présent qu'elle avoit fait à la Grèce, & le bienfaicteur oublié.

L'invention des instruments du labourage, n'a pas une date différente de celle de l'agriculture : Cérès & Triptolème passent pour avoir enseigné l'usage de la charrue, l'art de domter

Marm. Oxon. ep. 12.

les bœufs & de les soumettre au joug ; celui de semer le grain, & de le réduire en farine. On attribue à la première, l'invention des charrettes & autres voitures propres à transporter les fardeaux. Célée, père du second, avoit appris aux hommes à conserver les fruits de la terre, dans des paniers, dans des corbeilles. Sans doute il ne faut pas prendre le mot *moudre*, ou *réduire en farine*, dans l'acception que nous lui donnons à présent : les moulins ne remontent pas à une si haute antiquité.

Virg. Georg. l. 1. v. 147 & 163. Hyg. fab. 277. Plin. l. 7. c. 56. Just. l. 2. c. 6.

D'après ces traditions, l'origine de l'agriculture dans la Grèce, ne date que de l'introduction du culte de Cérès dans l'Attique, &, conséquemment, point au-delà du règne d'Erecthée, qui y transporta les mystères de cette Déesse. Mais peut-on penser que jusqu'à ce Prince, la Grèce ait été sans aucune connoissance de l'art devenu le plus nécessaire à la vie ; tandis que les fondateurs de ses principales Villes étoient nés dans des pays où il avoit fait les plus grands progrès ?

Cécrops, Cadmus & Danaüs, bien antérieurs aux temps d'Erecthée, sortoient l'un de Phénicie, les autres

d'Egypte, & ils n'auroient pas tenté d'établir dans leurs nouvelles possessions, l'art qui seul pouvoit leur donner de la consistance! Nous savons que le premier introduisit l'usage de répandre du grain sur les tombeaux, dans la cérémonie des funérailles. Ce fait suppose que l'on avoit les moyens de s'en procurer : il y a tout lieu de présumer que le Prince Athénien essaya d'en faire produire à l'Attique, & que, rebuté par l'ingratitude du sol, il entretint des correspondances avec la Sicile & la Libye, pour lui procurer des bleds ; si cependant on peut admettre cette opinion, relativement à la Sicile, qui ne paroît pas peuplée aussi anciennement qu'il le faudroit, pour avoir eu du superflu au temps de Cécrops.

Cic. de Leg. l. 2.

Tzetz. ex Philocor. ad Hesiod.

La circonstance qui, en plaçant Erechthée sur le trône d'Athènes, fit admettre le culte de Cérès, fut très-avantageuse à l'agriculture. Les mystères d'Eleusis, particuliers d'abord aux peuples de l'Attique, se répandirent dans toute la Grèce : c'étoit une prétention des Athéniens d'avoir communiqué les loix, les arts & les sciences à tous les peuples. L'empire qu'ils se

formèrent dans les lettres, leur procura les moyens de perpétuer cette opinion qui leur étoit si glorieuse. Les peuples plus modernes, nourris de la lecture des bons auteurs d'Athènes, y puisèrent les idées de prééminence, que ceux-ci ne faisoient aucune difficulté de s'arroger. Ce fut ainsi qu'un préjugé sans fondement, prit la place de la réalité; & la connoissance du labourage étant unie, dans l'origine, à l'établissement des mystères d'Eleusis, la Grèce même, & les nations étrangères, crûrent que les hommes dévoient l'une & l'autre aux Athéniens.

Ce n'est pas qu'Athènes n'eût essuyé des contradictions, des réclamations même. Les monuments historiques, les traditions de tout un peuple, lui disputoient un honneur qu'elle vouloit s'attribuer exclusivement. Les Argiens se vantoient d'avoir reçu le culte de Cérès avant les Athéniens. Danaüs apporta sans doute le culte de cette divinité Egyptienne; mais soit qu'il n'en eût pas fait connoître exactement toutes les cérémonies à ses sujets, soit que le préjugé, en faveur d'Athènes, couvrît toutes les prétentions contraires, elle de-

Her. l. 2 c. 171. Pauf. l. 1. c. 14.

meura en possession de la gloire de l'invention.

Les Phénéates la revendiquoient encore. D'anciens mémoires la rapportoient à Bacchus ; d'autres écrivains en faisoient honneur à un Buzygès Athénien. Philomélus, selon un auteur de Crète, étoit le premier inventeur de l'agriculture. La tradition, suivant laquelle Ino fille de Cadmus, pour occasioner une disette dans la Béotie, avoit engagé ceux qui devoient fournir les grains destinés aux semailles, d'en détruire le germe, en les faisant passer par le feu, est une preuve du peu de fondement de la prétention d'Athènes : mais le préjugé, plus fort que toutes les raisons, & l'ascendant que l'esprit des habitants de cette ville lui donnoit sur toutes celles de la Grèce, faisoient disparoître l'absurdité de cette opinion.

Id. l. 8. c. 15. Diod. l. 3. p. 197. Plin. l. 7. c. 56. Hyg. cæl. Astr. l. 2. c. 4. Pausf. l. 1. c. 44.

L'origine de l'agriculture remonte à une plus haute antiquité, & le nombre de ceux qui se glorifioient d'en avoir enseigné les premiers principes à leurs concitoyens, démontre que cet art avoit été porté, en divers temps, dans différentes contrées de la Grèce. Il avoit sans doute subi des

interruptions, par des accidents passagers; les inondations, les tremblements de terre, les irruptions des peuples voisins, &c. Ses premiers progrès dûrent être lents. Ce n'est pas une foible entreprise d'arracher à la vie vagabonde & oisive des sauvages errants, pour les assujettir à un genre de travaux, dont ils ne peuvent recueillir les avantages qu'après quelques mois. Ceux de la campagne exigent un grand nombre de bras; & les premières colonies qui abordèrent en Grèce, ne furent pas d'abord assez considérables pour s'y livrer par elles-mêmes, & sans le concours des indigènes. Telles auront été les causes du peu de progrès de l'agriculture, dans les commencements: mais, lorsque les habitants eurent cessé d'être sauvages, la propriété, suite heureuse de cet art, attacha les hommes à leur terre natale, & favorisa le labourage. La nombreuse population de la Grèce, au temps de la guerre de Troie, ne permet pas de douter de ses progrès. Instruits par leur propre expérience, les Grecs s'y livrèrent enfin avec ardeur.

On ne trouvera point dans ces siècles reculés, les savantes méthodes tant van-

tées par les modernes, si méprisées par les cultivateurs. Peu capables alors de profondes recherches, les Grecs nous montrent l'agriculture comme dans son premier âge : ils la tenoient de l'Egypte, dont on connoît la prodigieuse fertilité ; mais c'est précisément cette extrême fécondité, qui, rendant la culture aisée aux Egyptiens, les dispensoit de recourir aux moyens employés pour attaquer & vaincre l'aridité du sol.

Le froment ne fut pas le premier grain à la culture duquel les Grecs s'adonnèrent. Dans les pays maigres, les denrées secondaires font tout l'espoir du cultivateur. D'abord les habitants de l'Attique cultivèrent l'orge ; les champs de *Rharia* furent témoins de ces premiers essais, en mémoire desquels l'espèce de gâteaux dont les Athéniens se servoient dans leurs sacrifices, se faisoit encore, du temps de Pausanias, avec de l'orge récolté dans ces campagnes. Ce grain est encore aujourd'hui, en Grèce, la nourriture ordinaire des chevaux ; on ne cultivoit point alors l'avoine, qu'ils paroissent aimer de préférence. Il n'est pas question des autres menus grains qui font une

Dion-Hal. l. 2. p. 95. Plut. t. 2. Plin. l. 18. c. 14. Pauf. l. 1. c. 38. Schol. Pind. ad Olymp. 9. Marm. Ep. 13.

de nos principales richesses.

Orig. des Dieux, t. 4. p. 231, &c.

Les charrues étoient fort simples : on ne voit point que le fer entrât dans leur composition. Cependant cet instrument, au siècle d'Hésiode, consistoit, comme aujourd'hui, en trois pièces principales. Quoique cet auteur & celui de l'Iliade, soient postérieurs aux temps que nous parcourons, on peut juger des pratiques anciennes, par celles dont ils font mention. On faisoit usage de deux espèces de charrues, l'une d'une seule pièce, l'autre de plusieurs. Dans celle-ci l'orme & le laurier formoient le *timon* : le *dental* étoit de chêne, le *manche* de chêne verd.

Le manche étoit alors d'une seule pièce de bois courbe, que le laboureur tenoit de la main droite, tandis que de la gauche, il piquoit les bœufs avec un aiguillon : aujourd'hui il est de deux pièces plantées en façon de fourche, dont on tient une branche de chaque main ; la charrue plus ferme, trace ainsi des sillons plus profonds. La moitié de la France, les pays de côteaux en Italie, une partie de la Sicile & Malthe, se servent de la charrue à une seule queue : on la

tient de la main gauche, & l'aiguillon de la main droite.

L'habitude où étoient les Grecs de ne point ferrer le soc, prouve la légèreté de leurs terres. Hésiode ne parle point de l'oreille qui sert à renverser la glèbe coupée par le soc. Dans les pays où la terre n'a point trop de ténacité, c'est une simple planche mobile que le laboureur attache d'un & d'autre côté, selon qu'il est nécessaire de la retourner : il est même des terres où l'on n'en fait point d'usage. Celles qui sont compactes & pesantes, exigent une oreille immobile, fortement attachée à la sole : le couteau dont la pointe répond à celle du soc, en facilite l'action. Toutes les différentes pièces qui entrent dans la composition de nos charrues, n'ont été inventées qu'à la longue, & relativement à la difficulté du terrein à exploiter.

Les contemporains d'Hésiode n'avoient pas trouvé le moyen de diminuer considérablement la fatigue des bœufs qui traînent la charrue, & du laboureur qui la tient, en la suspendant sur deux roues : ce n'est que dans les temps postérieurs, qu'on représente Cérès sur un char. Croira-t-on

qu'il est encore plus de pays où l'on ne connoisse pas les charrues portées sur des roues, qu'il n'y en a où l'on s'en serve? Le fait est cependant vrai.

Hesiod. Op. & Dies, v. 46. & 816. On donnoit trois façons aux terres. Les bœufs n'étoient pas les seuls animaux qui travaillassent au labourage; on leur préféroit les mulets, lorsqu'il ne falloit qu'ouvrir légèrement la terre: par exemple, lorsqu'il s'agissoit de donner un second labour. Les chevaux paroissent aussi avoir été employés aux travaux de la campagne. *Iliad. l. 10. v. 351. &c. Odyss. l. 8. v. 124.*

Hesiod. Op. v. 469. &c. L'usage de la herse demeura long-temps inconnu aux Grecs. Peut-être se servit-on d'abord, pour recouvrir le grain, de branches d'arbres garnies de leurs rameaux. Hésiode, qui écrivoit dans le neuvième siècle avant l'ère vulgaire, fait recouvrir, par un esclave armé d'une bèche, la semence répandue sur la terre. « Lorsque tu commences » ton labour », dit le Poëte, « que d'une » main tu prends le manche de la charrue; » qu'un esclave armé d'une bèche, re- » couvre la semence, & écarte les oi- » seaux. »

En Grèce, un peuple nombreux façonnoit la terre, dans laquelle d'immenses troupeaux entretenoient une

perpétuelle fécondité : on ne voit point qu'ils la laissassent reposer. L'art de l'améliorer, & de la fertiliser par les engrais, étoit connu des temps les plus reculés. On en attribue l'invention à Augias, célèbre par ses troupeaux : les Grecs purent ne devoir qu'à eux-mêmes cette découverte. Les bienfaits du Nil dispensèrent les Egyptiens, leurs maîtres à tant d'autres égards, de recourir à des procédés étrangers, pour féconder leur sol.

On peut se représenter chaque Etat de la Grèce, comme ces heureux & rares petits coins du monde, où la terre, très-divisée, est cultivée par chaque père de famille à qui elle appartient. Ce qui fait présumer qu'il n'y avoit point alors, dans ce pays, de riches propriétaires, ni de fermiers qui fissent valoir une grande étendue de terrein, c'est la manière dont les Grecs serroient leurs grains après la récolte : ils ne se servoient point de granges, mais de vases de terre, ou de corbeilles, qu'ils plaçoient dans leurs greniers.

Nous ne connoissons point l'espèce de fauçille qu'employoient alors les moissonneurs : tout ce qu'on sait, c'est qu'au lieu de se ranger à la file, comme

Iliad. l. 11. *v.* 67, *&c.* sont les nôtres, ils se partageoient en deux bandes qui entamoient le champ, chacune par l'extrémité opposée, & se rejoignoient au milieu; ce qui devoit exciter une espèce d'émulation à qui arriveroit la première au terme.

Ibid. l. 20. *v.* 495, *&c.* Des bœufs fouloient le bled. Le van étoit une espèce de pelle, avec laquelle on jetoit en l'air le grain, que sa pesanteur faisoit retomber perpendiculairement, tandis que les pailles, plus légères, étoient emportées obliquement par le vent. Tel encore l'usage de nos provinces les plus méridionales, de l'Italie, de la Sicile, & vraisemblablement de la Grèce même.

Theophr. ap. Schol. ad Iliad. l. 1. *v.* 449. On est surpris que les anciens Grecs, faute de connoissances sur l'art de réduire les grains en farine, aient été obligés de les manger verds & à demi-rôtis. Qu'il se soit écoulé un certain intervalle entre l'usage de l'agriculture & l'invention de la meule, chez les peuples de l'antiquité qui, les premiers, trouvèrent les moyens de faire servir de base à leur nourriture l'espèce de *gramen*, que nous cultivons sous le nom de bled; il n'y a rien d'étonnant: mais que les Grecs qui avoient reçu de ces nations l'agri-

culture, n'aient pas reçu d'elles en même-temps les procédés propres à en tirer un meilleur parti ; cela ne paroît pas vraisemblable. Cependant Théophraste nous l'assure : peut-être veut-il seulement parler des Pélasges qui, ne connoissant point les instruments en usage chez leurs voisins policés par les colonies étrangères, auront été obligés de manger les grains de la manière que nous avons indiquée.

On aura d'abord écrasé le bled sur la pierre ; ensuite on aura imaginé quelque moyen de passer la farine ; enfin le moulin à bras aura été inventé. Mylès, fils de Lélex, premier Roi de la Laconie, passoit pour l'auteur de cette découverte : ainsi l'époque de cette invention remonte très-haut, & même au-delà du règne d'Erecthée ; ce qui confirme ce que nous avons dit sur l'origine & les progrès de l'agriculture dans la Grèce. *Pauf. l. 3. c. 20.*

Ces machines demeurèrent longtemps imparfaites : les anciens n'ont eu, qu'après bien des siècles, l'usage des moulins à bras. Sur ce point les Egyptiens n'étoient pas plus avancés que leurs élèves : chez les uns & les

autres, des femmes s'acquittoient du pénible emploi de tourner la meule; & ce ne fut que long-temps après, que l'on imagina d'y appliquer les éléments.

Odyss. l. 7. v. 105, &c.

Dans un lieu vaste & voisin de la salle où étoit Ulysse, douze femmes faisoient tourner autant de meules, à force de bras, pour moudre l'orge & le froment. Il paroît qu'on leur distribuoit une tâche, puisque le Poëte nous les représente dormant toutes, après avoir achevé leur travail, à l'exception d'une seule, qui, plus foible que les autres, n'avoit point encore fini.

La quantité de préparations, que les Grecs étoient obligés de donner à leurs grains, avant de les moudre, prouve combien étoit imparfaite la machine qui suppléoit chez eux à nos moulins. Les usages observés encore par les Romains, dans un temps où les arts avoient fait les plus grands progrès, montrent quelle devoit être à ce sujet l'ignorance des premiers. Voici ce que prescrivoit Magon sur l'émondement des grains. On mouillòit d'abord le froment avec beaucoup d'eau, on en ôtoit ensuite l'écorce avec le pilon, & on le piloit de nouveau, après l'avoir

Plin. l. 18. c. 10.

fait sécher au soleil. La préparation des lentilles & des petits pois étoit bien autrement compliquée ; celle du *sésame* demandoit encore de grands soins. Après l'avoir fait tremper dans l'eau chaude, on l'étendoit au soleil, on le frottoit, puis on le jetoit dans l'eau froide : opération qui servoit à le dépouiller de ses pailles qui surnageoient, & qu'il étoit alors facile d'enlever. On l'étendoit de nouveau au soleil, sur des linges, avec la précaution d'employer beaucoup de diligence, pour éviter la fermentation.

L'usage de torréfier les grains, & de les manger ainsi en nature, disparut avec la barbarie, & celui du pain devint général en Grèce. La tradition faisoit honneur de cette découverte au Dieu Pan : on voit, dans Homère, qu'elle étoit ancienne aux siècles héroïques. Les femmes paroissent avoir été chargées seules du soin de préparer cet aliment : tout ce qui concernoit l'intérieur du ménage les regardoit ; comme chez tous les peuples vivants dans la simplicité de la nature. Ce n'est que chez les grandes nations, & parmi les peuples ou très-barbares, ou très-corrompus ; ici par l'effet même

Varro, l. 6.

de la corruption ; là forcément par une nature marâtre, ou des circonstances également rigoureuses, que les femmes sortent de cette sphère, & qu'on voit des hommes s'assimiler à elles, & les remplacer dans des fonctions qui leur sont naturelles.

On peut douter s'il y eut, pour les Grecs, un intervalle entre l'époque où ils commencèrent à réduire la farine en pâte, & celle où ils rendirent cette pâte plus légère par la fermentation. Peut-être même n'ont-ils pas été obligés d'attendre cette découverte du temps: ils purent la devoir aux Egyptiens. L'ordre donné aux Juifs par Moyse, de célébrer la Pâque avec du pain sans levain, est la preuve que le pain fermenté étoit très-anciennement connu.

Des Boissons.

Quoiqu'il y ait variété entre les traditions qui fixent l'époque où la vigne commença d'être cultivée dans la Grèce, il paroît vraisemblable qu'elle date du temps de l'invention de l'agriculture. Cadmus avoit appris, dans ses voyages, l'art de planter la vigne; il l'introduisit dans sa nouvelle patrie, avec le culte de Bacchus. L'identité d'époque, fit regarder ce Dieu comme protecteur

protecteur des vendanges, par la même raison qui, dans l'Attique, faisoit honorer Cérès, comme protectrice des moissons.

Tout, dans les siècles héroïques, décèle un peuple simple, & asservi seulement aux premiers besoins de la nature. Nous avons déjà remarqué, par la manière dont on cultivoit alors les terres, que chaque particulier travailloit seulement pour sa subsistance & celle de sa famille. La même réflexion se présente à l'égard de la méthode des anciens Grecs pour faire le vin. Après avoir coupé le raisin, ils l'exposoient pendant dix jours au soleil & à la fraîcheur de la nuit; ils le laissoient ensuite à l'ombre, durant cinq jours; après quoi ils le fouloient & en mettoient le produit dans des vaisseaux. Ces procédés, bons pour approvisionner une famille, exigeoient un temps & un terrein considérables; & jamais on n'eût pu les pratiquer en grand. Chacun travailloit & cultivoit pour soi. Il n'existoit pas de commerce proprement dit, il n'y avoit pas de marchands; il falloit faire ses provisions, ou courir les risques d'en manquer. Tant de travaux, & si peu de moyens, pour se

Odyss. l. 7. v. 122, &c.
Hes. op. & dies, v. 611, &c.

procurer cette liqueur, dûrent la porter à un très-haut prix.

Her. l. 3. c. 6. Diod. l. 5. Plin. l. 35. c. 46. Odyss. l. 9. v. 196. Iliad. l. 9. v. 465.

Les vaisseaux dans lesquels on la conservoit n'étoient rien moins que propres à en faire un objet de commerce : les Grecs la mettoient quelquefois dans des outres, mais plus communément dans des vases de terre cuite. Nos tonneaux parent aux inconvénients des uns & des autres. Sans doute ils ignoroient le secret d'améliorer cette denrée, en la gardant : peut-être étoit-ce la faute de leurs vaisseaux ; & apparemment c'étoit pour y suppléer qu'ils employoient les procédés que nous avons décrits. L'action répétée du soleil sur le raisin, après la vendange, achevoit de le mûrir, en combinoit mieux toutes les parties constituantes, & rendoit, en même-temps, le vin plus doux & plus spiritueux.

Quoiqu'on en recueillit beaucoup dans la Grèce, ainsi qu'on en peut juger par les épithètes qu'Homère donne à quelques-unes des contrées qu'elle renferme, & par la multitude de montagnes & de côteaux dont ce pays est parsemé, il est probable que tous les habitants n'avoient pas les moyens de s'en procurer. Le nombre

des propriétaires étoit très-considérable, mais ceux qui ne l'étoient pas, le surpassoient encore. Si chaque particulier ne faisoit de vin que pour son usage, il s'ensuit que ceux qui n'avoient pas de vignes, étoient obligés de recourir à une boisson factice.

Les Egyptiens regardoient Osiris comme l'inventeur de la bière. Ce Dieu avoit fait présent aux peuples dont le terrein n'étoit pas propre à la culture de la vigne, d'une liqueur fermentée qui ne différoit guère du vin, par l'odeur & par la force. *Diod. l. 1. p. 17.*

On ne doit donc pas être surpris de la trouver chez les Grecs : ils en faisoient honneur à leur Bacchus. On n'a pas oublié que ce Dieu est le même que l'Osiris des Egyptiens.

Du silence d'Homère on pourroit inférer que ses compatriotes ne faisoient point usage de la bière. Cette preuve, quoique négative, ne laisse pas d'être d'un certain poids ; cependant les raisons détaillées plus haut, portent à croire que, si le Poëte n'en a point parlé, c'est que l'occasion ne s'en est pas présentée, & qu'on la connoissoit dans des temps bien antérieurs à celui où il vivoit.

L'huile. Les Grecs furent de bonne heure se procurer l'huile, liqueur de l'utilité la plus étendue. Tous les peuples ont cherché à en tirer des matières qu'ils y ont cru propres: aussi l'invention & l'usage en remontent-ils à la plus haute antiquité.

Her. l. 5. c. 82. l. 2. c. 59. 60. Ælian. var. hist. l. 3. c. 38. On ne peut refuser aux Athéniens la gloire de s'être, les premiers dans la Grèce, adonnés à la culture de l'olivier, & d'en avoir tiré le plus grand avantage. Le terrein aride & sec de l'Attique, avoit repoussé les soins que prit Cécrops d'y introduire celle du bled : il fut plus heureux à l'égard de l'olivier, qui dans ces climats demande beaucoup moins de soin. L'huile ne fit point dès-lors partie des aliments des Grecs; ils ne s'en servoient que pour s'oindre & se frotter: mais l'usage en comestible ne tarda pas à se répandre. Cette culture fut plus soignée, les méthodes se perfectionnèrent; & Athènes, qui anciennement étoit le seul endroit où l'on élevât des oliviers, devint aussi la ville la plus renommée pour l'excellence de son huile.

Manière de s'éclairer. Avant qu'on eût trouvé l'art de suppléer, au moyen de la graisse & de la cire, à la lumière du jour, l'huile

auroit été d'un prix inestimable, si Cécrops eût appris à ses nouveaux sujets à en tirer un parti avantageux. La fête de Minerve se célébroit à Saïs, comme elle se célébra depuis à Athènes, en allumant une quantité innombrable de lampes. Cependant l'ignorance des Grecs sur ce point, dans les temps voisins du siège de Troie, n'est que trop démontrée : leur industrie n'avoit encore imaginé aucun des moyens propres à s'éclairer facilement & commodément, pendant la nuit. L'Iliade & l'Odyssée ne nous montrent jamais l'huile employée à cet usage. Dans toutes les occasions où Homère auroit pu placer des lampes, il ne parle que de torches ardentes. Cet art, en le supposant apporté par Cécrops, se seroit-il perdu après la mort de ce Prince, comme la culture du bled qui ne redevint familière que sous Erecthée ? Mais cette culture exige des soins, de grands travaux, & les Athéniens connoissoient l'art de faire l'huile. D'un autre côté la préparation d'une lampe n'a rien de compliqué : peut-être le défaut de matières propres aux mèches, en fit-il oublier l'usage.

Puisque les Grecs des temps héroïques

étoient assez peu instruits pour ne savoir s'éclairer pendant la nuit, au moyen de l'huile qu'ils connoissoient, on n'aura pas de peine à se persuader que l'art de tirer de la cire & du suif, ou plutôt de la graisse des animaux, leur principale utilité, leur fut aussi inconnu. Passoient-ils donc les soirées de l'hiver dans une perpétuelle obscurité ? Une industrie grossière suppléa aux moyens plus recherchés qu'on ignoroit, ou qu'on avoit oubliés. Les longues nuits sont le partage de la saison des frimats, où le feu est d'autant plus nécessaire, que l'homme alors demeure dans l'inaction. Rassemblés autour de leurs foyers, éclairés en même-temps que chauffés, les Grecs firent d'abord usage de cette première propriété de la flamme ; ils s'éclairèrent avec des brasiers qu'on posoit sur des trépieds au milieu des appartements, & sur lesquels on brûloit un bois sec & peut-être résineux, dont la flamme claire & brillante répandoit au loin la lumière. A la Cour des Rois, ces bois étoient odoriférants.

Odyss. passim.

L. 18. v. 306, &c.

Ainsi en usent dans l'Odyssée les amants de Pénélope : ils placent au milieu de la salle où ils sont rassemblés,

trois brasiers ardents, qu'ils remplissent d'un bois odoriférant ; ils allument des torches d'espace en espace, & les femmes du palais éclairent chacune à leur tour. On avoit donc les moyens d'illuminer non-seulement un lieu particulier, mais de se faire accompagner partout de la lumière. Ces torches consistoient en des morceaux de bois fendus en long, qu'on portoit à la main, lorsqu'on vouloit passer d'un endroit dans un autre. Les brasiers n'étoient peut-être pas réservés pour la nuit seulement : on peut inférer d'un passage du même poëme, qu'ils faisoient partie de la magnificence des appartements, & les parfumoient. Mercure arrive dans l'île de Calypso, pendant le jour ; il trouve la Nymphe travaillant dans sa grotte, à l'entrée de laquelle on voyoit de magnifiques brasiers, d'où s'exhaloit une odeur de cèdre & d'autres bois de cette nature, qui embaumoit toute l'île. *L. 5. v. 59, &c.*

Nous ne dissimulerons pas qu'Homère s'est une fois servi d'un terme (a) qui pourroit donner à penser que les Grecs connoissoient les lampes dès les *Ibid. l. 19. v. 34.*

(a) Λύχνος.

temps héroïques : mais, quoique dans les siècles postérieurs, *Lychnos* ait désigné constamment une *lampe* ; ce terme, chez le poëte, ne paroît pas avoir la même signification. Quand il dit que Minerve prit, pour éclairer Ulysse, le vase qu'il indique par cette expression, il est probable qu'il n'a point voulu parler d'une lampe. Le Scholiaste croit que ce mot signifie une gaine d'or, dans laquelle on avoit inséré une torche. L'auteur de *l'origine des Loix, des Sciences & des Arts*, des savantes recherches duquel nous faisons usage, pense qu'il s'agit plutôt d'une espèce de réchaud, dans lequel on mettoit de petits morceaux de bois qui rendoient un feu vif & clair. Encore aujourd'hui les Turcs se servent de semblables machines. Ces opinions tendent à prouver que l'usage des lampes étoit inconnu aux siècles que nous parcourons.

T. 3. p. 912.

Les recherches sur la manière dont les Grecs s'éclairoient pendant la nuit, nous ont distraits des travaux champêtres : reprenons ce qui nous reste à dire à ce sujet.

Des Jardins.

Le jardinage fut une des premières

occupations des hommes réunis en société. Que dans ces temps reculés la chasse ait été la principale manière dont ils se soient procuré leur nourriture, ou que devenus pasteurs, ils l'aient tirée de la chair ou du lait de leurs troupeaux, il étoit naturel que près de leurs cabanes, ils cultivassent les légumes qui, pour la plupart, acquièrent en peu de temps leur maturité, & laissent moins appréhender d'avoir semé pour d'autres.

Les arbres ne promettent pas des fruits aussi prochains, & la greffe qui est une violence faite à la nature, n'a pu prendre naissance que dans une société bien établie. Hésiode disoit que jamais homme n'avoit vu le fruit d'un olivier qu'il eût planté : preuve certaine qu'alors les Grecs entendoient peu la culture des arbres fruitiers. Au temps de Pline, on semoit l'olivier dans des pépinières, & dès la seconde année qu'il étoit transplanté, il portoit du fruit.

Plin. l. 15. c. 1.

Si la culture d'un arbre, connu depuis Cécrops, avoit fait si peu de progrès au siècle d'Hésiode, que peut-on penser de ceux des autres arbres fruitiers ? Sans doute le Prince Athénien apporta dans la Grèce quelques

connoissances des Egyptiens, sur la culture des arbres; mais l'état de cette contrée n'étoit alors favorable au progrès d'aucune. La plus grande partie même des notions primitives de ce peuple, fut anéantie par la barbarie & les fréquentes révolutions; il fallut un nouvel apprentissage. Les liaisons que les Grecs entretinrent avec l'Egypte, leur en procurèrent les moyens; & vers les siècles de Troie, ils s'adonnoient à la culture de plusieurs arbres. Des figuiers, des poiriers, des pommiers embellissoient le verger cultivé par Laërte. On émondoit aussi les arbres. La description de la maison de campagne de ce respectable vieillard, donnera une idée de ce que pouvoit être alors une ferme & ses dépendances.

Odyss. l. 24.

La métairie du père d'Ulysse consistoit en quelques pièces de terre qu'il avoit augmentées par ses soins & par son travail. Une petite maison, bâtie par le maître, faisoit son logement. Auprès, étoit un autre bâtiment rond, où logeoit un domestique peu nombreux; car il n'avoit conservé que ceux qui lui étoient nécessaires pour cultiver ses terres & son jardin. Une femme de Sicile présidoit au ménage, & prenoit soin

du vieillard. Ulysse entre dans un grand verger ; il n'y trouve aucun des serviteurs, qui tous étoient allés couper des buissons & des épines, pour en raccommoder les haies. Seul dans le jardin, Laërte s'occupoit à débarrasser une jeune plante des herbes qui l'incommodoient : ce jardin avoit des quarrés bien entretenus ; des vignes, des oliviers, des poiriers, des pommiers ajoutoient aux charmes de cet enclos.

La connoissance du figuier étoit très-ancienne dans la Grèce : son fruit fut le premier aliment agréable, dont les Grecs firent usage. Cependant, il s'en falloit beaucoup que ces sortes de figues fussent de la bonté & de la délicatesse des nôtres. Plus fertiles que ceux de nos climats, leurs figuiers ne pouvoient amener les fruits à maturité, que par l'intervention de petits insectes qui s'engendrent dans celui d'une espèce sauvage, appellé par les Grecs *Erinos* ; & *Caprificus*, par les Latins : aussi avoit-on grand soin d'en planter à côté des figuiers domestiques. Tournefort, dans son *Voyage du Levant*, nous a transmis la méthode usitée aujourd'hui aux îles de l'Archipel.

Athen. l. 3, c. 3.

Plin. l. 15, 27. Theoph. de Caus. Plant. l. 2. c. 12. T. 1. p. 130.

Pendant les mois de Juin & de

» Juillet », dit ce savant naturaliste, « les paysans prennent les *Orni*, (une » des trois espèces de fruits du figuier » sauvage) dans le temps que leurs » moucherons sont prêts à sortir, & » les vont porter tout enfilés dans des » fétus, sur les figuiers domestiques. » Si l'on manque ce temps favorable, les » *Orni* tombent; & les fruits du figuier » domestique ne mûrissant pas, tombent » aussi dans peu de temps. Les paysans » connoissent si bien ces précieux mo» ments, que tous les matins, en faisant » leur revue, ils ne transportent sur les » figuiers domestiques, que les *Orni* » bien-conditionnés : autrement ils per» droient leur récolte. Il est vrai qu'ils » ont encore une ressource, quoique » légère ; c'est de répandre sur les » figuiers domestiques, l'*Ascolimbros*, » plante très-commune dans les îles, & » dans les fruits de laquelle il se trouve des » moucherons propres à piquer : peut» être que ce sont les moucherons des » *Orni*, qui vont picorer sur les fleurs » de cette plante. Enfin les paysans mé» nagent si bien les *Orni*, que leurs » moucherons font mûrir les fruits du » figuier domestique, dans l'espace de » quarante jours. »

« Voilà bien de la peine & du » temps », ajoute l'illustre voyageur, « pour n'avoir que de mauvaises figues. » Je ne pouvois », continue-t-il, « assez » admirer la patience des Grecs, oc» cupés pendant plus de deux mois à » porter ces piqueurs d'un figuier à » l'autre. J'en appris bientôt la raison : » un de leurs arbres rapporte ordinai» rement jusqu'à 280 livres de figues ; » au lieu que les nôtres n'en rendent » pas 25 livres. Ces piqueurs contribuent » peut-être à la maturité des fruits du » figuier domestique, en faisant extra» vaser le suc nourricier, dont ils » déchirent les tuyaux en déchargeant » leurs œufs : peut-être aussi qu'outre » leurs œufs, ils laissent échapper » quelque liqueur propre à fermenter » doucement avec le lait de la figue, » & en attendrir la chair. »

Nous n'avons pu nous refuser au plaisir de transcrire cette singulière fécondation du figuier domestique. Les anciens Grecs devoient recueillir beaucoup moins de figues, que les Grecs des âges suivants. Long-temps ils dûrent ignorer la propriété des animaux contenus dans les fruits du figuier sauvage ; & le hazard seul pouvoit leur pro-

curer une abondante récolte.

Terminons ce qui nous reste à dire des jardins, par la description de ceux d'Alcinoüs, si critiqués par les beaux esprits du jour, si admirés des hommes encore assez heureux pour conserver le goût de la belle & simple nature, dans un siècle où elle est si fort oubliée. On n'y trouve point ces magnifiques & stériles ornements ; on n'y est point affaissé sous les merveilles d'un art compliqué ; mais le cœur y trouve à nourrir le sentiment, & l'ame en est délicieusement émue.

Odyss. l. 7. v. 112, &c. Près de la cour du palais, est un vaste jardin, enfermé de haies vives. Un verger planté d'arbres fruitiers, & à plein vent, frappe agréablement la vue. Des poiriers, des grenadiers, des orangers, des figuiers d'une rare espèce, des oliviers toujours verds, embellissent ce séjour. Ces arbres portent des fruits en toute saison. Un doux zéphyr entretient sans cesse leur sève & leur vigueur, & fait succéder de nouvelles productions à celles qui mûrissent. A côté de la poire prête à cueillir, on en apperçoit une qui ne fait que de naître. La grenade & l'orange déjà mûres, en montrent de nouvelles,

qui vont mûrir. L'olive est poussée par une autre olive, & la figue ridée fait place à celle qui la suit.

D'un autre côté est une vigne en tout temps couverte de raisins. Tandis que les uns sèchent au soleil, dans un lieu découvert, on coupe les autres: on foule les premiers dans le pressoir; les seps chargés de grappes noires, en laissent entrevoir d'autres encore vertes, & prêtes à tourner.

Au bas, un potager bien entretenu produit toutes sortes d'herbes: toujours fertile, toujours verd, il réjouit toute l'année, le maître de ce lieu. Une fontaine qui se divise en différents canaux arrose le jardin; une autre coule le long des murs de la cour, & va former, devant le palais, un bassin où vient puiser le peuple.

Tel est, dit un philosophe, ce jardin, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homère, on ne voit ni boulingrins, ni statues, ni treillages.

Nous avons peu de choses à dire sur l'éducation des troupeaux dans ces siècles. Les anciens Grecs, dont ils faisoient la principale richesse, tiroient une nourriture abondante de Troupeaux.

Just. l. 13. c. 7. Diod. l. 4. p. 281. leur chair & de leur lait, qu'ils savoient convertir en fromage. Ils se croyoient redevables de cette connoissance à Aristée, Roi d'Arcadie, & mari d'Autonoé, fille de Cadmus; ainsi cette invention est d'une haute antiquité : il est douteux néanmoins qu'on doive l'attribuer à un homme en particulier. Ce procédé dût s'offrir de lui-même à des peuples pasteurs; sur-tout dans des climats chauds, où peu de temps suffit pour cailler le lait. Il n'y a pas loin de cette découverte, à l'art de priver le caillé du *serum* qui l'accompagne.

Il n'en est pas de même de celles dons nous allons parler, & dont on fait honneur au même Prince. L'art d'apprivoiser les abeilles & de les rendre domestiques, exige plus de soins, & suppose d'autres vues. Quoique les anciens Grecs connussent le miel, avoient-ils des ruches? ou qu'y substituoient-ils? C'est encore un problême. La ruche d'or faite par Dédale, pourroit bien n'être qu'une fable. Avant Aristée, on se bornoit à recueillir le miel dans les rochers & dans le creux des arbres, où les abeilles le déposoient.

Nous l'avons dit, les Princes

n'avoient pas honte alors d'être leurs propres fermiers : cette simplicité des premiers temps se montre partout, dans ces siècles que dédaigne une fausse délicatesse. Cependant on se plaît, comme en dépit de soi-même, au tableau de ces mœurs patriarchales & champêtres ; on aime à voir ces anciens Monarques se servant eux-mêmes à table, des Princes gardant leurs troupeaux, des Princesses puisant l'eau des fontaines. La vie champêtre à laquelle nous fûmes destinés, aura toujours des droits sur nos cœurs.

Des vêtements.

Après la nourriture, les vêtements sont le premier besoin : peut-être, dans l'état de pure nature, celui de se chercher un abri fut-il le second : mais exista-t-il en effet cet état ? Ce n'est pas de quoi nous avons à nous occuper.

Dans des sociétés policées, telles que les nôtres, chaque particulier a son emploi, dont il tire sa subsistance & celle de sa famille. Les travaux sont tellement partagés, qu'un individu s'adonne exclusivement à un genre ; il trouve chez d'autres, les objets de jouissances qui lui sont utiles ou nécessaires.

Ce tableau n'est point celui de la

Grèce dans l'enfance de ses sociétés; on ne voyoit point alors de classes d'artisans destinés uniquement à un art: chacun se rendoit les services dont il avoit besoin. L'art de bâtir, dans ces temps simples, étoit trop grossier pour exiger la science de l'architecte. Le père de famille construisoit sa cabane; ses esclaves & ses enfants lui servoient d'aides & de manœuvres.

L'art de se vêtir n'avoit pas fait beaucoup plus de progrès. Avant que les Grecs sussent dépouiller la brebis de sa toison, leurs habillements, ainsi que celui de la plupart des autres peuples, n'étoient que des peaux brutes & non travaillées, & le luxe consistoit à porter la fourrure en dehors. Celles de lion, dont se revêtoient Hercule & Thésée, étoient des restes de l'ancien usage.

Pauſ. l. 8. c. 1.

Mais outre la roideur que contracte la peau non passée, elle est susceptible d'un autre inconvénient. Le cuir touchant immédiatement le corps, lui communique une odeur insupportable. Delà le nom d'*Ozoles* (a) conservé aux

Id. l. 10. c. 38.

(a) Ὄζειν, sentir mauvais.

Locriens qui habitoient à l'Occident de la Phocide. Ces incommodités firent adopter aux Grecs, avec avidité, la mégisserie, la tannerie & la corroyerie.

L'art de filer le lin, le chanvre, la laine, & celui de les tisser, introduits dans la Grèce, changèrent effectivement la matière & la forme des habillements, qui se faisoient, dans l'intérieur des maisons, par les femmes & les esclaves de même sexe. Cet usage louable subsista d'autant plus aisément, que l'inconstance des modes ne se fit guère sentir chez les Grecs. Imitateurs de la nature, ces peuples cherchèrent moins ce qui étoit singulier & nouveau, que ce qui étoit vrai & beau : ils eurent le bonheur d'y atteindre, & la sagesse de s'y fixer.

Pour unir plusieurs peaux ensemble, les nerfs des animaux servirent d'abord de fil, & des épines tinrent lieu d'aiguilles. L'habillement que prescrit Hésiode contre la saison des neiges & des frimats, indique cet ancien usage. « Aie soin », dit le Poëte, « de te » vêtir alors d'étoffe de laine & d'une » longue robe ; enveloppe-toi d'un drap » épais & bien fourni, si tu ne veux » sans cesse trembler & frissonner ;

Op. & Dies, v. 536, &c.

» couvre tes pieds de bons souliers de
» cuir de bœuf, garnis de fourrure en
» dedans. Quand le froid vient à aug-
» menter, fais-toi un manteau de peau
» de chevreau, cousue avec des nerfs de
» bœuf, pour te défendre de la pluie,
» & mets sur ta tête un chapeau ca-
» pable de garantir tes oreilles de l'hu-
» midité. »

Iliad. l. 7. v. 220, &c. Bien avant la guerre de Troie, l'art de travailler les peaux étoit connu dans la Grèce; mais on ne peut en déterminer précisément l'époque. Celui de la tisseranderie est très-ancien. Cécrops, vraisemblablement, apporta de l'Egypte l'art de filer la laine, & d'en préparer les étoffes. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Athéniens passoient pour avoir communiqué ces précieuses découvertes au reste de la Grèce. *Just. l. 2. c. 6.* Supposé qu'elle dût à Cécrops l'art de la tisseranderie & celui de la tannerie, le premier put faire d'abord plus de progrès que le second. Les femmes, dans ces siècles reculés, s'occupoient des arts exercés maintenant par les hommes : celui de tisser la laine, s'étendit & se perfectionna dans l'intérieur des maisons où elles vivoient tranquilles; tandis que la

tannerie dont les travaux exigent un bras plus vigoureux, rentra dans l'oubli. Les peuples pensoient plutôt alors à se défendre, qu'à se procurer les commodités de la vie.

Un art n'existe pas seul; il tient à une infinité d'autres, sans lesquels il ne peut sortir de l'état de grossièreté. Dépourvus d'instruments pour dépouiller les brebis de leurs toisons, les anciens Grecs étoient obligés d'attendre la saison, où leur laine tombe d'elle-même. L'art de travailler le fer s'étant perfectionné, on se servit enfin de ciseaux, ou d'instruments semblables. Au temps d'Hésiode, on savoit tondre les moutons.

Var. de re rust. l. 2. c. 11. Plin. l. 8. c. 73.

Op. & Dies, v. 775.

Quelle distance entre ces pratiques grossières, & celles qui, dans les siècles postérieurs, avoient donné aux laines de l'Attique, la réputation d'être les meilleures de l'univers! Certains peuples de la Grèce portèrent à l'extrême les soins pour en avoir de fines & de la dernière qualité. Dans la crainte que les injures de l'air ne gâtassent les toisons de leurs brebis, & n'en altérassent la blancheur, ils les couvroient de peaux: aucun moderne n'a poussé jusques-là l'exactitude. Le

Ælian. var. hist. l. 12. c. 56. Diog. Laërt. l. 6. Sect. 41.

parcage en toute saison, suffit pour obvier aux inconvénients qu'entraîne le séjour des bergeries.

T. 1. p. 268. & t. 4. p. 5. Iliad. l. 1. v. 31.

L'auteur de l'*Origine des Loix, des Sciences & des Arts*, conjecture qu'aux temps héroïques, on travailloit debout les étoffes : cela provenoit de la position verticale du métier, qui, chez nous, est placé horizontalement. Les fils de la chaîne étoient tendus de haut en bas, comme ils le sont encore aujourd'hui, dans la haute-lice; avec cette différence, que les lices n'étoient point arrêtés par le bas sur un cylindre, comme on le pratique dans nos manufactures : on les assujettissoit par le moyen d'une pièce de bois, à laquelle on attachoit des poids très-pesants. Les Egyptiens, dit-on, abandonnèrent les premiers cet ancien & incommode usage, & introduisirent celui de travailler assis.

Plin. l. 7. c. 57.

L'art de fouler les étoffes ne fut connu, dans la Grèce, que postérieurement aux siècles qui nous occupent. Ce n'étoient point encore des étoffes drapées, mais de simples toiles en laine. On faisoit honneur de cette découverte à un certain Nicias de Mégare. Les Grecs employoient l'huile

dans la préparation de leurs étoffes.

L'habillement des hommes étoit simple & majestueux. Dans le deuxième livre de l'Iliade, Agamemnon, éveillé par un songe, se lève & s'assied sur son lit; il revêt une superbe tunique, se couvre d'un manteau de pourpre, met ses brodequins, & prend son baudrier, d'où pend une riche épée : armé du sceptre antique de ses aïeux, il s'avance vers les vaisseaux des Grecs. A l'exception du sceptre & de l'épée, tel étoit, en général, l'habillement Grec. V. 42, &c.

Tant de magnificence peut étonner : cependant les héros de la Grèce n'avoient pas pris ce goût dans le long séjour qu'ils firent en Asie. Ulysse, avant de partir pour Troie, est revêtu d'un manteau de pourpre très-fin, très-ample, brodé pardevant, & qui s'attachoit avec une double agraffe d'or. On y voyoit un chien prêt à dévorer un faon qui faisoit tous ses efforts pour s'arracher de la gueule de son ennemi. Ces figures étoient en or, & d'une expression vive & naturelle. Le manteau couvroit la tunique d'une étoffe très-fine, d'un éclat éblouissant, & ornée d'une broderie admirable. Odyss. l. 19. v. 225, &c.

Sous de semblables vêtements se

formoient & se développoient sans obstacles, ces beaux corps dont il ne nous reste plus d'idée que dans les statues de l'antiquité. Un manteau, une tunique très-longue, qui se retroussoit au moyen d'une ceinture, lorsqu'on vouloit agir ou marcher au combat; des souliers ou des espèces de brodequins de cuir de bœuf, lorsqu'on sortoit; de beaux & de longs cheveux, dont les boucles étoient attachées par des crochets d'or, qui chez les Athéniens avoient la forme de cigales; une barbe vénérable: tel est le portrait d'un Grec de distinction, dans les siècles héroïques.

On ne voit pas que les Grecs portassent de doublures à leurs habits. Le froid venoit-il à augmenter? ils avoient recours à leurs manteaux. Il ne falloit cependant pas un grand effort de génie pour inventer les doublures; mais cet usage étoit fondé en raison. Un pays couvert d'eaux stagnantes, dont les exhalaisons sont concentrées par d'immenses forêts qui les environnent, doit avoir une température très-variable. Sous un pareil climat, les matinées & les soirées sont d'une froidure piquante, & le midi d'une ardeur insupportable.

Décad. de l'Emp. Rom. par Gibbon.

insupportable. L'action de certains vents, la présence ou l'absence du soleil augmentent encore ces variations dans le cours de la journée. L'action répétée des travaux de l'homme, détruisit insensiblement les causes & les effets. A mesure qu'on cultiva les terres, qu'on dessécha les marais, qu'on abattit les forêts, l'air devint plus doux & plus sain ; & les moyens employés pour se garantir de ses intempéries, changèrent en même raison. Les Grecs devoient, dans les premiers temps, porter des habits assez légers, pour supporter les ardeurs d'un astre brûlant. Le manteau paroit au froid du soir & du matin, & aux changements subits de l'atmosphère. Des habits décidément chauds ou légers, ne dûrent être mis en usage qu'après que les travaux de l'homme eurent amené le climat à une uniformité plus constante. Dans les anciennes peintures, il est vrai, la couleur différente du revers dans le vêtement, indique l'usage des doublures ; mais il faut remarquer que les plus antiques monuments de la peinture sont bien modernes, eu égard aux siècles qui nous occupent.

Quoique les premiers Grecs connussent l'art de préparer le lin, ils

ignorèrent celui de l'employer à son plus important usage. Le défaut de linge les obligeoit d'avoir continuellement recours aux bains, auxquels ils devoient en partie cette souplesse, cette agilité & cette adresse qui les distinguent si particulièrement des peuples modernes. La coutume qu'on avoit alors de laver fréquemment les habits, obvioit à la mal-propreté qu'entraîne le défaut de linge. On nettoyoit souvent les étoffes, en les foulant avec les pieds, dans de grandes fosses préparées à cet effet. Les femmes étoient chargées de de ce soin ; celles même de la plus haute qualité ne dédaignoient pas de le prendre. Présenter ces tableaux aux lecteurs, c'est du moins leur offrir des choses aussi piquantes par leur singularité, que par leur contraste avec celles que nous avons sous les yeux.

Odyss. l. 6. v. 57, &c. La fille du Roi des Phéaciens demande à son père un char pour porter au fleuve les vêtements qui ont besoin d'être lavés. On le tire de la remise, on y attèle les mulets, on le charge d'une grande quantité d'habits précieux. La Reine, sa mère, a soin d'y faire mettre un outre d'excellent vin, & tout ce qui est nécessaire pour le repas : elle

donne à sa fille une phiole d'or, remplie d'essence destinée à parfumer la Princesse & ses femmes, après le bain. Nausicaa monte sur le char, prend les rênes, & pousse les mulets qui font retentir l'air de leurs hennissements.

Arrivées au fleuve, les femmes les dételent & les lâchent dans les pâturages qui bordent ses rives : elles portent les habits dans des lavoirs toujours pleins d'une eau plus pure que le crystal. Après qu'ils sont lavés, elles les étendent sur les cailloux dont le rivage est parsemé.

Le bain succède au travail : on se parfume d'essences ; la troupe fait un joyeux repas. Toutes mettent bas leurs voiles ; la paume (a) & des chants suivent ce festin champêtre. On plie les robes, on les remet dans le char ; les mulets sont attelés. A peine Nausicaa est-elle de retour au palais, que ses frères accourent : ils dételent le char, & portent les habits dans les appartements. La Princesse se rend dans le

Ibid. l. 7. v. 4, &c.

(a) Espèce de jeu où, en faisant semblant de jetter la balle à un des joueurs, on la jettoit à un autre qui ne s'y attendoit pas.

sien ; on lui allume du feu, on lui prépare à souper.

Ce tableau des mœurs héroïques ne plaira pas à tous les lecteurs : mais sont-elles donc tant incompatibles avec le vrai bonheur ? peut-il même exister sans elles ? En étoient-elles moins charmantes, ces jeunes filles, pour s'adonner aux soins qu'exige le détail d'une maison ? En avoient-elles moins soin de leur parure ? Elles en avoient moins besoin que les femmes de nos jours : mais elles ne la négligeoient pas. Elles portoient des colliers d'or, des bracelets de même métal, garnis d'ambre, des pendants d'oreilles ; elles avoient même le secret d'embellir leur teint. La pudeur prêtoit encore à leur beauté : jamais elles ne paroissoient en public que couvertes d'un voile, ou espèce de mante, qu'on attachoit pardessus la robe, au moyen d'une agraffe. Elles jouissoient ainsi non-seulement de leurs charmes, mais de ceux encore qu'y ajoutoit l'imagination. Croira-t-on que de telles femmes n'eussent pas soutenu le parallèle avec celles qui se targuent tant de leurs attraits empruntés ?

Odyss. l. 11. v. 325. 326. l. 18. passim. l. 1. v. 334. Iliad. l. 5. v. 424. 425. Ælian. var. hist. l. 1. c. 18. Pausf. l. 9 c. 41.

La toilette de Junon, décrite dans le 14ème Livre de l'Iliade, nous pré-

V. 166 &c.

ſente l'idée de l'ajuſtement des femmes Grecques. Peut-être faut-il réſerver à celles de l'Aſie mineure, le luxe & la molleſſe qu'elle renferme ; la Grèce Européenne avoit des mœurs plus ſimples.

Homère n'introduit perſonne à la toilette de Junon ; point de ſuivantes qui l'entourent. Les femmes alors ſe repoſoient, ſur elles-mêmes, du ſoin de préſenter leurs attraits ſous le point de vue le plus favorable ; & la beauté n'eut rien à perdre à cet uſage. Les charmes d'une jeune fille qui préſide ſeule à ſa toilette, ſont bien auſſi ſéduiſants que ceux d'une femme qui emploie tant de mains.

Junon veut paroître devant ſon époux avec tous ſes appas : elle vole dans ſon appartement ; une liqueur divine donne à ſa peau une fraîcheur délicieuſe. La vapeur de l'Ambroſie, dont elle ſe parfume, embaume le palais de Jupiter, les cieux & la terre. Sa beauté brille d'un nouvel éclat : ſa main arrange ſes cheveux ; leurs boucles s'arrondiſſent & retombent négligemment ſur ſes épaules. Une robe diaphane que Minerve a tiſſue, & que ſon art embellit des plus rares merveilles, s'attache, au

moyen d'une agraffe d'or, au-dessous de son sein. Une ceinture enrichie de franges d'or, en ajuste les plis sur sa taille majestueuse. A ses oreilles, pend un triple diamant, dont l'éclat l'embellit encore. Un voile aussi brillant que le soleil, flotte autour d'elle. Ses pieds sont ornés d'une chaussure galante & magnifique.

Cette parure qui laissoit au corps la liberté des mouvements, & dont la draperie rehaussoit la beauté, valoit bien ces espèces de prisons où les femmes, chez nous, se plaisent à se renfermer, & la multitude de chiffons dont est composé leur ajustement.

Une partie de la coquetterie des jeunes Grecques, consistoit sans doute dans la manière de placer la ceinture. Tout le monde connoît l'agréable description qu'Homère fait de celle de Vénus. Junon, malgré les soins qu'elle s'est donné pour relever ses charmes, a besoin de ce qui seul peut animer la beauté, de ce *je ne sais quoi* que peuvent seules donner les Graces. Elle va prier Vénus de lui prêter sa ceinture. La mère des Amours détache de son sein ce tissu admirable, où se trouvent réunis tous les charmes. Là sont les doux

attraits, l'amour, les brûlants desirs, ces propos séducteurs qui endorment la sagesse & l'égarent. Heureux les hommes dont les femmes n'emploient, pour se rendre maîtresses des cœurs, que les dons qu'elles reçoivent de la nature!

Des Bâtiments.

Ce n'est pas seulement la profonde antiquité, ni le défaut de moyens propres à transmettre les faits à la postérité, qui couvrent de ténèbres l'époque de l'invention de la plupart des arts dans la Grèce; les fables dont les Grecs avoient enveloppé leurs inventeurs, jettent sur cette matière une confusion augmentée encore par toutes les idées que se sont formé les Mythologues. Rien de plus connu, ni de plus célèbre dans la haute antiquité Grecque, que les noms de Cyclopes, de Dactyles, de Telchines, de Curètes, de Corybantes, de Cabires; rien en même-temps de plus obscur.

Ces différents noms désignent en général, ceux qu'on regardoit comme les inventeurs des arts les plus nécessaires. A ces titres, ils joignoient ceux de pères de la médecine, de fondateurs du culte religieux, d'instituteurs & de

ministres des cérémonies pratiquées dans la célébration des fêtes mystiques. Ils furent aussi honorés comme des espèces de Divinités subalternes, ou de génies attachés au service des Divinités supérieures. On les supposoit présents d'une manière invisible à ces fêtes, & s'annonçant aux initiés, par leurs chants, par leurs cris, par le cliquetis des armes qu'ils agitoient dans leurs danses.

Nous avons déjà eu occasion de parler de quelques-uns de ces anciens personnages, & on a dû s'appercevoir que chacun des mots, par lesquels on a coutume de les désigner, renferme plusieurs idées. Nous ferons connoître les autres à mesure que l'occasion s'en présentera.

Il n'en est pas de l'architecture comme des autres arts, dont il a été jusqu'ici question. Les Grecs n'en dûrent la connoissance ni à l'Egypte, ni à la Phénicie, mais à eux-mêmes; ils en trouvèrent les règles & en fixèrent les principes: les beaux arts sont enfants de la Grèce. On ne s'attend pas, dans les siècles que nous parcourons, à ces productions ingénieuses & savantes, qui rendront à jamais le nom

des Grecs cher à tous ceux qui sont doués d'une ame sensible. Les arts sont encore au berceau ; les progrès en seront d'autant plus lents, qu'ils se soutiennent & s'élèvent de leurs propres forces. Ils commenceront par le nécessaire, ils tendront au beau & y parviendront. Enfin la manie de se distinguer & de se frayer des routes nouvelles, engendrera l'extrême & le superflu.

Les siècles éclairés ont peine à se défendre, à l'égard des siècles d'ignorance, d'une espèce d'orgueil d'autant plus ridicule, qu'il est souverainement injuste. L'enfance n'est pas le temps le plu brillant de la vie, il est cependant celui où nous acquérons davantage.

Les temps héroïques furent l'enfance de la Grèce, &, malgré les progrès que firent les connoissances dans les temps postérieurs, on a peine à croire que la somme des lumières acquises dans les époques suivantes, l'emporte sur celles de la première. Quelle distance, du Pélasge grossier, réduit à errer dans les forêts, à y chercher, à y disputer sa nourriture aux brutes, aux héros qui combattent sous les murs de Troie ! Quel espace l'esprit humain

avoit déjà franchi ! quelle fécondité dans les découvertes ! quelle multitude d'inventions, dont on ne sent plus le prix dans la suite, parce qu'elles paroissent inhérentes à notre nature !

L'art de bâtir ne consiste pas uniquement dans la main-d'œuvre ; le maçon n'est pas plus architecte, que le versificateur n'est poëte. Ainsi que les autres arts, l'architecture commença dans la Grèce par les plus simples éléments. Des cabanes construites de terre & d'argille, furent les premiers palais, & prirent la place des antres & des cavernes. Cependant, dès le temps d'Homère, malgré le peu de progrès de l'architecture, cet art avoit un langage formé, des termes propres à en exprimer les idées. Quelques-uns de ces termes désignent les instruments de l'art, d'autres le nom des matières qu'il employoit ; la troisième espèce distinguoit les différentes parties d'un bâtiment.

Plin. l. 7. c. 57.

Considérée dans son origine, l'architecture Grecque nous laisse de la nation, l'idée la moins avantageuse. Les Dieux alors n'étoient pas logés plus magnifiquement que les hommes : une cabane couverte de branches de lau-

rier, fut le plus ancien temple du plus riche Dieu de l'univers ; une chaumière enduite d'argille fut la première salle des Aréopagites.

L'architecture dépend d'une infinité d'autres arts, dont l'ignorance la laissa long-temps dans sa grossièreté primitive. Celui d'arracher à la terre les pierres qu'elle recèle, suppose la découverte des métaux. Elles demandent à être taillées, il faut leur donner une coupe qui les rende propres à faire partie d'un édifice ; &, avant Cadmus, les Grecs n'avoient pas la moindre idée de ces diverses pratiques. On ne sait en quel temps Euryalus & Hyperbius, tous deux frères & habitants de l'Attique, trouvèrent l'art de faire cuire la brique, & de l'employer à la construction des bâtiments.

Plin. ubi sup.

Clem. Strom. l. 1, p. 363.

On a parlé, dans le cours de cette histoire, des plus anciens monuments de l'architecture en Grèce. Les murs de Tirynthe n'ont rien qui passe la portée de ses premiers habitants. Il n'en est pas ainsi du trésor de Mynias, qui exigeoit une connoissance plus profonde de l'art : il étoit voûté ; ce qui a lieu de surprendre dans ces temps reculés, & d'autant plus, que les Egyp-

tiens ignoroient eux-mêmes l'art des voûtes. Pausanias nous apprend qu'il étoit de marbre : ce fait paroît encore plus difficile à croire. On ignore si, même du temps d'Homère, les Grecs savoient travailler cette pierre : cependant le voyageur Grec assure avoir vu ce monument. Seroit-il postérieur au siècle où il en place la construction ?

L. 9. c. 36 & 38.

Une difficulté plus considérable, est la date qu'on assigne à l'invention de presque tous les instruments nécessaires à la construction des bâtiments. Si les Grecs furent redevables à Dédale ou à son neveu, de la doloire, de la tarrière, de l'équerre, de la manière de prendre & de trouver les aplombs, par le moyen d'un poids suspendu au bout d'une ficelle ; comment, sans ces secours, les édifices, dont nous venons de parler, auront-ils été élevés ?

Plin. l. 36. c. 5. Pausf. l. 8. c. 53.

On ne peut rejetter l'existence de Dédale. Cet artiste avoit fondé dans l'île de Crète, une école de sculpture, dont on connoissoit des élèves. On conservoit beaucoup de monuments de sa main ; mais s'ensuit-il qu'il ait été l'inventeur de tous les instruments dont l'antiquité a voulu lui faire honneur ? Plusieurs personnages portèrent le nom

de *Dédale* ; chacun d'eux put se distinguer par quelqu'invention qu'on aura dans la suite attribuée, selon la coutume des Grecs, au plus renommé de tous. Le nom de *Dédale*, d'ailleurs, n'étoit point un nom propre ; ce fut une épithète employée par les anciens, pour désigner un ouvrage fait avec art. Le fils d'Eupalamus ne dût cette qualification qu'à son extrême habileté, relativement au temps où il vivoit. Les anciennes statues de bois, quelques-unes même de celles qui existoient avant cet artiste, eurent le nom de *Dédale* : dans la suite, on donna celui de *Disciples*, ou *fils de Dédale*, aux élèves qui sortirent de son école, ou à ceux qui se distinguèrent dans la carrière qu'il avoit parcourue. Ce n'est pas la seule fois qu'on trouve cette expression employée pour l'autre. Le silence d'Homère pourroit s'opposer à la date que nous voudrions assigner aux instruments propres à l'architecture. Jamais, dans ses poëmes, il n'est question de scie, de compas, ni d'équerre. Fait-il construire un vaisseau à Ulysse ? les instruments dont se sert le héros, sont une hache à deux tranchants, une doloire, des tarrières, une règle. Ce

Id. l. 9. c. 3.

sera donc toujours un problême de savoir, si ces outils ont une date aussi reculée que celle qu'on leur donne communément. Sera-t-on fondé, pour cela, à rejetter l'existence des murs de Tirynthe, & celle du trésor de Mynias? L'idée exacte de ces monuments n'emporte point avec elle l'usage de la scie. Des murs bâtis de pierres énormes & brutes, exigeoient plutôt de la force que de l'adresse. Le compas & l'équerre, il est vrai, paroissent indispensables pour la construction de l'édifice de Mynias; mais du silence d'Homère, doit-on nécessairement en conclure qu'ils n'existoient pas?

La renommée dont jouit Dédale dans les siècles postérieurs, est suspecte, & à bon droit: il n'en coûtoit rien aux Grecs, pour relever le mérite de ceux qu'ils croyoient propres à leur faire honneur. Dédale, selon eux, avoit été s'instruire & se perfectionner chez les Egyptiens: il avoit même donné des leçons à ses maîtres. L'Egypte devoit à cet artiste, un édifice superbe, & ses habitants avoient porté la reconnoissance jusqu'à lui rendre les honneurs divins. Voilà la vanité Grecque.

Diod. l. 1. p. 87.

Quant au labyrinthe de Crète ; ce fameux édifice qu'on prétend avoir été construit d'après le modèle de celui d'Egypte, qui cependant ne fut bâti que plus de 600 ans après ; c'est encore une invention des siècles postérieurs. Ce lieu n'étoit qu'une prison destinée à renfermer les criminels : non une prison ordinaire ; la nature en avoit fait presque toute la dépense, l'art y entra pour peu de chose. Le témoignage de Tournefort, qui en 1700, visita ces lieux avec beaucoup d'exactitude, confirme celui de deux anciens écrivains qui nous représentent ce monument comme un antre coupé d'une infinité d'avenues. On ne sera pas fâché d'en trouver ici la description, telle que nous l'a laissée le savant naturaliste que nous venons de citer.

« Ce lieu si célèbre, est un conduit » souterrain en manière de rue, lequel, » par mille détours pris en tout sens, » comme par hazard & sans aucune » régularité, parcourt tout l'intérieur » d'une colline au pied du Mont Ida, » du côté du midi, à trois milles des » ruines de Gortyne.

Voyage du Lev., t. 1. p. 26.

» On entre dans ce labyrinthe, par » une ouverture naturelle, large de

» fept ou huit pas, fi baffe qu'à peine un
» homme de médiocre taille, pourroit
» y paffer fans fe courber. Le bas de l'en-
» trée eft fort inégal; le haut affez plat,
» terminé par plufieurs lits de pierres
» pofées horizontalement les uns fur
» les autres. Une efpèce de caverne fort
» ruftique, & dont la pente eft douce,
» fe préfente d'abord, & ne marque
» rien de fingulier; mais, à mefure que
» l'on avance, ce lieu paroît tout-à-fait
» furprenant. Ce ne font que détours,
» dont la principale allée, qui eft moins
» embarraffante que les autres, conduit
» par un chemin d'environ mille deux-
» cents pas, jufques au fond du laby-
» rinthe, à deux grandes & belles falles,
» où les étrangers fe repofent avec
» plaifir. Quoique cette allée fe fourche
» à fon extrémité, ce n'eft pourtant
» pas-là l'endroit dangereux du la-
» byrinthe; c'eft plutôt à fon entrée,
» à près de trente pas de la caverne, à
» main gauche. Si l'on s'engage dans
» quelqu'autre rue, après avoir fait bien
» du chemin, on s'égare dans une infinité
» de recoins & de culs-de-fac, d'où l'on
» ne fauroit fe tirer, fans rifquer de fe
» perdre. Nos guides fuivirent donc
» cette principale allée, fans nous dé-

» tourner à droite ni à gauche : nous
» y fîmes 1160 pas bien comptés. Elle
» est haute de sept ou huit pieds,
» lambrissée d'une couche de rochers,
» horizontale & toute plate comme
» le sont la plupart des lits de pierres
» de ces quartiers-là. Il s'y trouve
» pourtant quelques endroits où il faut
» un peu baisser la tête ; on rencontre
» même, vers le milieu de la route, un
» passage si étroit, qu'on est obligé de
» marcher à quatre pattes. La grande
» allée est ordinairement assez large
» pour laisser passer deux ou trois per-
» sonnes de front. Le pavé en est uni : il
» ne faut ni beaucoup monter, ni beau-
» coup descendre. Les murailles sont tail-
» lées aplomb, ou faites avec des pierres
» qui embarrassoient les chemins, & que
» l'on a rangées avec une propreté
» affectée : mais il se présente tant de
» rues de tous côtés, que l'on ne sauroit
» s'en tirer sans beaucoup de précau-
» tions. »

C'est de ce lieu, sans doute, que les plus anciens écrivains ont voulu parler. Il existoit dès la plus haute antiquité : car, selon la remarque de Tournefort, c'est une erreur de croire, comme ont fait quelques modernes, que cette

caverne ait été une ancienne carrière d'où l'on eût tiré les pierres pour bâtir les villes de Gortyne & de Cnosse. Quelle apparence qu'on ait été chercher des pierres au fond d'une allée de plus de mille pas de profondeur, & entrecoupée d'une infinité d'autres? Le labyrinthe, est un conduit naturel: il fut peut-être découvert par des bergers, & rendu pratiquable par quelques riches particuliers, qui le crurent propre à servir d'asyle à une multitude de familles, contre les incursions des Pirates, dans les premiers temps, & contre la fureur des tyrans, dans les siècles postérieurs.

On ne sera point surpris de ne pas trouver, dans les temples ou dans les palais des siècles héroïques, cette majesté, cette élégance, qui, dans la suite, distinguèrent l'architecture Grecque. Plus curieux alors d'enrichir l'intérieur des maisons, que d'en embellir l'extérieur, les Grecs, eu égard aux brigandages qui désoloient leur pays, regardoient la force des palais, comme un objet beaucoup plus essentiel que leur élégance, & l'on sait que c'est toujours le besoin qui conduit l'homme.

L. 4. c. 1. Quel que soit le sentiment de Vitruve

sur l'origine & l'époque des ordres d'architecture inventés par les Grecs, ce que dit Homère des temples & des palais de son temps, n'en présente aucune idée. Ses colonnes sont plutôt de simples poteaux, que de véritables colonnes. On y enfonçoit des chevilles, pour suspendre différents ustensiles ; on y pratiquoit même des cavités propres à renfermer des armes.

Odyss. passim.

Ce qu'on peut conclure de divers passages combinés de l'Iliade & de l'Odyssée, c'est qu'aux siècles qui sont l'objet de cette époque, les Grecs distinguoient cinq parties dans leurs édifices. La première étoit une espèce d'enclos ou enceinte, & comme une *avant-cour*; la *cour* se présentoit ensuite. Une galerie, dont le comble étoit soutenu par des colonnes ou des arcades, & qui laissoit un libre accès au soleil & aux vents, se voyoit dans l'enfoncement : c'est ce que nous connoissons sous le nom de *portique*. On y mettoit coucher les étrangers & les personnes de considération. Anciennement, on allumoit des feux sous le portique des grandes maisons. Avant qu'on eût trouvé l'art de donner une issue à la fumée, dans une appartement fermé, on ne

pouvoit faire de feu que dans les endroits ouverts : delà, sans doute, les portiques qui, dans la suite, auront servi d'ornement. Il est probable que les étrangers n'y couchoient que dans les chaleurs de l'été. Cette partie étoit suivie du *prodomos*, qu'on pourroit appeller *salle* ou *antichambre*. Enfin on arrivoit à la chambre, *Thalamos* ; c'étoit la partie la plus reculée de la maison, la chambre où étoit le lit du maître.

Le toît des maisons étoit en terrasse, ainsi qu'il se pratique encore à Naples, en Sicile, & dans tout le Levant. Les portes s'ouvroient en dehors & sur la rue. Cette méthode exposoit à blesser les passants ; mais on paroit à cet inconvénient, en faisant du bruit à la porte, chaque fois qu'on vouloit sortir.

Ter. Andr. act. 4. Scen. 1. v. 687.

Jamais la malice des hommes n'a permis de confier la garde de ses biens à la bonne foi publique. Les Grecs fermoient leurs portes ; mais l'ignorance de la serrurerie les faisoit recourir à des moyens grossiers. On conjecture, dit M. Goguet, qu'il y avoit, en dedans de la porte, une espèce de barre ou verrou, qu'on pouvoit lâcher ou lever, par le moyen d'une courroie. Un morceau de cuivre assez long, courbé en

T. 4. p. 32.

forme de faucille, & emmanché de bois ou d'ivoire, tenoit lieu de clef. On l'introduisoit par un trou pratiqué au-dessus du verrou ; on saisissoit la courroie, on la levoit, & la porte s'ouvroit.

Mais quelle fut la distribution des appartements ? Ils devoient être fort incommodes, puisqu'ils n'avoient ni cheminées, ni vitres : incommodes relativement à notre manière de voir & de sentir. Nous ne jugeons que par comparaison ; & ce qui deviendroit gênant, pour des peuples accoutumés à jouir de la lumière du soleil dans des appartements exactement fermés, devoit être un palais pour des hommes qui sortoient d'habiter les cavernes & le creux des arbres. Peut-être la fumée s'échappoit-elle par des ouvertures pratiquées au milieu des appartements, à-peu-près comme dans ces maisons de sapin qu'habitent les Montagnards de la Suisse. A l'égard des vitres, la plupart des maisons de nos paysans n'en ont point, sans que leurs habitants y fassent la moindre attention. Cependant les Grecs des temps héroïques, avoient un avantage sur ces derniers ; c'est que leurs maisons étoient au moins élevées

d'un étage. On a vu, dans l'histoire d'Hélène, que les appartements d'en haut étoient occupés par les femmes.

Odyss. l. 8. Iliad. passim. Chez les Grecs, l'ameublement répondoit à la rusticité des bâtiments. Point d'armoires : des coffres dans le goût à-peu-près de ceux dont se servoient nos paysans, il n'y a pas encore long-temps; des tables, autour desquelles on mangeoit assis. Chez les grands, les sièges étoient accompagnés de marche-pieds : on les couvroit de tapis, de peaux, d'étoffes de couleur pourpre : des plaques d'or & d'argent, des morceaux d'ivoire décoroient le bois de ces sièges, de même que celui des lits. Odyss. l. 23. v. 200.

L'homme n'étoit point encore accoutumé à demander à l'art un repos que la nature accorde d'une main libérale, à ceux qui ne méprisent point ses loix. Les travaux de la campagne, la chasse, les exercices répétés, provoquoient le sommeil beaucoup mieux que ne peuvent le faire la plume & l'édredon. A l'armée, des peaux étendues sur la terre & couvertes de tapis ou d'autres étoffes, pardessus lesquelles on mettoit les couvertures, composoient le lit des guerriers. Nos héros modernes dorment

plus mollement. Chez les premiers, la mollesse ne tuoit personne ; ceux qui avoient été moissonnés par le fer ennemi, étoient les seuls qui ne revîssent plus leurs foyers.

On étoit moins durement à la ville. Des matelas posés sur une couche sanglée, remplaçoient les étoffes & les peaux. Du reste, point de ces accessoires qui, changeant nos lits en tombeaux, forcent un homme de respirer, plusieurs heures de suite, un air mal-sain & dépourvu d'élasticité. Aucun raisonnement n'avoit, sans doute, démontré aux anciens Grecs le danger des rideaux; ils n'étoient pas physiciens : une heureuse constitution les leur eût rendu incommodes. Leur vaste poitrine demandoit un air généreux & souvent renouvellé : ils eussent étouffé dans les lits de nos délicats contemporains.

Les habitants de l'Asie mineure n'avoient pas fait encore de grands progrès dans l'architecture. La description qu'Homère nous a laissée du palais de Priam, suppose que la magnificence des édifices consistoit plus dans l'étendue, que dans la régularité. A l'entrée, cinquante appartements servoient de logement aux Priamides & à leurs

Iliad. l. 6. v. 242, &c.

épouses; au fond de la cour, douze autres étoient réservés aux gendres du Monarque Troien. Le palais étoit environné de portiques, dont les pierres avoient été travaillées avec soin. L'architecture commençoit donc à être cultivée dans l'Asie mineure, au temps de la guerre de Troie; mais on ne voit point en quoi elle pouvoit consister. Nous ne tirons guère plus d'instruction de la description du palais d'Alcinoüs. La richesse des matériaux, celle des ornements intérieurs, peuvent bien faire conclure l'opulence du maître, mais nullement son goût. S'il falloit prendre à la lettre tout ce que dit Homère, Alcinoüs eût été un Prince puissamment riche. Les murailles de son palais, le seuil des portes étoient d'airain massif; autour du bâtiment règnoit un entablement de bleu céleste. Des portes d'or, des chambranles d'argent, des planchers de même matière, une corniche d'or, des statues, & d'autres ornements, embellissoient cet asyle. Homère parloit en poëte; nous sommes historiens, & en disant que le tout étoit doré, nous laisserons encore une assez haute idée du Prince des Phéaciens, comparé sur-tout aux Rois

Odyss. l. 7. v. 82, &c.

du

du continent, ses voisins. Mais Corcyre étoit une île ; ses habitants pouvoient être étrangers : qui sait, d'ailleurs, si les Phéniciens n'y avoient pas établi quelque comptoir, & si le commerce, en apportant en ce lieu toutes les superfluités qu'il procure, n'étoit pas la source de ce luxe qui contraste si fort avec la simplicité des héros de Troie ?

Avant l'invention du fer, les arts firent peu de progrès. Ce métal, à proprement parler, civilisa l'homme : sans lui, il demeureroit privé des choses les plus nécessaires. Qu'est-ce, par exemple, que l'agriculture sans le fer ? Il étoit extrêmement rare dans la Grèce : une masse de ce métal est mise, par Homère, au nombre des prix qui devoient être la récompense des vainqueurs aux Jeux funèbres de Patrocle. L'usage du cuivre, connu aussi sous le nom d'airain, avoit précédé celui du fer dans cette contrée : on en faisoit les armes. La dureté que le dernier de ces deux métaux est capable d'acquérir par la trempe, l'avoit fait appeller *adamas*, ou *inflexible*, nom qu'on a donné depuis au diamant. Métallurgie.

Consacrés par la religion, les anciens usages s'observent toujours avec un soin qui les perpétue. D'abord les instruments des sacrifices, & les armes qu'on offroit aux Dieux, furent d'airain. On continua de se servir du même métal dans ces cérémonies, même après la découverte du fer. Il est assez vraisemblable, comme l'observe Fréret, que les épées & les instruments de cuivre qu'on déterre de temps en temps, eurent autrefois cette destination, exclusivement à toute autre. Dès que le fer fût devenu commun, on ne s'obstina pas, sans doute, à se servir, comme auparavant, du cuivre, métal aigre, cassant, & beaucoup plus pesant que le premier. Si l'on ne découvre aujourd'hui que peu d'armes de fer, c'est qu'il se détruit par la rouille; le cuivre, au contraire, se couvre d'une espèce de vernis qui en conserve la substance, & auquel les antiquaires ont donné le nom de *Patina verde*, dont la dureté résiste quelquefois au burin le mieux trempé.

Plin. l. 7. c. 56. Clem. Strom. 1. p. 363. Strab. l. 14. p. 680. La Grèce dût à Cadmus l'art de travailler les métaux. Il découvrit, au pied du mont Pangée, dans la Thrace où il aborda avant d'arriver en Grèce,

des mines d'or, qu'il apprit aux Grecs à exploiter. C'eſt lui qui leur fit connoître le cuivre, & la manière de le préparer. Le nom de *Cadmie*, que porte encore la *pierre calaminaire* qui entre dans la compoſition du *laiton*, ou cuivre jaune, ſemble confirmer au cuivre, l'origine que nous venons de lui donner. Le mont Pangée renfermoit auſſi des mines d'argent : peut-être furent-elles exploitées d'abord par le même Prince. Il ſeroit néanmoins étonnant que, durant l'eſpace de plus de trois ſiècles qui s'écoulèrent entre Inachus & Cadmus, les Grecs fuſſent demeurés dans l'ignorance abſolue de toute eſpèce de métaux, & que des colonies venues de pays où ils étoient communs, fuſſent reſtés ſur cet article, dans la plus grande inaction.

Pour les Grecs, la découverte du fer étoit d'une bien autre importance que celle de l'or & de l'argent. Des peuples, ſans aucune liaiſon les uns avec les autres, & réduits aux premiers beſoins de la nature, devoient faire beaucoup plus de cas d'un métal, à l'aide duquel ils pouvoient les ſatisfaire, que de ceux qui ne ſervent qu'à faciliter l'échange d'un ſuperflu qu'ils

ne connoissoient pas encore : aussi l'é-
Marm. Oxon. ep. 11. poque de cette précieuse découverte est-
elle beaucoup mieux déterminée que
toutes les autres. Les anciens s'accordent
assez à la placer sous le règne du pre-
mier Minos, au troisième siècle avant
la prise de Troie. Elle passa de l'Asie
Diod. l. 5. p. 333. en Europe avec les Dactyles, sortis
des environs du Mont Ida en Phrygie,
pour venir se fixer en Crète. Ces
Dactyles figurent avec distinction,
dans les antiquités Grecques. Souvent
pris pour les Corybantes, pour les
Curètes, & même pour les Cabires,
ils fournissent différents points de vue,
sous lesquels nous allons les examiner.
On peut les considérer ; 1°, comme
des espèces de médecins & d'enchan-
teurs qui joignoient, à l'application des
remèdes naturels, certaines formules
magiques, auxquelles on attribuoit la
vertu de charmer les douleurs, & même
de les dissiper : c'est sous cet aspect que
nous les envisagerons, en traitant de
la médecine ; 2°, comme ceux qui
établirent, dans la Grèce, le nouveau
culte de Jupiter ; 3°, comme les nour-
riciers & les gardiens de ce Dieu, des
génies attachés au service de Rhéa :
qualités qu'on leur donne en les con-

fondant avec les Curètes & les Corybantes; 4°, enfin, comme les inventeurs de l'art de forger le fer, & de travailler les métaux, par rapport à la Grèce, car cet art étoit beaucoup plus ancien dans l'Orient. Sous cet aspect, le temps des Dactyles remonte très-haut, comme nous l'avons vu il n'y a qu'un moment. Cette époque, quelque reculée qu'elle soit, est cependant postérieure à l'expédition de Sésostris dans l'Asie mineure & dans la Thrace. Nous ne nous lassons point de remettre sous les yeux du lecteur, l'influence qu'eut cet évènement sur la destinée des Nations Orientales. Les révolutions & les mouvements qu'il excita, mêlèrent les peuples, & contribuèrent, par ce mélange, à policer des nations jusques-là sauvages & barbares. Les armes furent alors un moyen de répandre les lumières. L'art de travailler les métaux, passa de la Phrygie dans la Grèce; car les Dactyles qui l'y portèrent, étoient Phrygiens. La réputation dont jouissoit Minos, les engagea, peut-être, à se transporter dans l'île de Crète: peut-être le nom d'*Ida*, que portoit une des principales montagnes de cette île, ne lui fut-il donné qu'en mémoire de celle

près de laquelle ils habitoient en Phrygie.

Arrivés en Crète, les Dactyles dûrent chercher à mettre en usage leurs connoissances : ils eurent le bonheur de découvrir du fer dans les vallées du Mont Ida ; ils y établirent des forges & formèrent des élèves qu'ils instruisirent à façonner ce métal, par le secours du feu. Les noms que leur donne l'auteur de la Phoronide, *Kelmis*, *Danaméus* & *Acmon*, ne sont (*a*) que des épithètes relatives aux différentes pratiques de leur art.

Schol. Apollon. 1. 1129.

Fréret.

On voit, par les écrits d'Homère, qu'au siècle de Troie, les Grecs ne laissoient pas d'avoir fait d'assez grands progrès dans l'art de travailler les métaux ; & il n'y a rien là qui doive étonner. Dès que la Grèce possédoit des mines, dès qu'elles y furent découvertes, l'art ne dût pas tarder à y être exercé : les procédés de la métallurgie étoient connus dans le pays que les Dactyles venoient de quitter ; leurs atteliers ne firent que changer de contrées.

(*a*) Traduits littéralement, ces mots désignent le *Fondeur*, le *Forgeur*, le *Coupeur*.

Les anciens Grecs s'appliquoient à plusieurs parties de l'orfévrerie. Les héros d'Homère se servent fréquemment de coupes, d'aiguières, de bassins d'or & d'argent. Quelques-uns des boucliers dont parle ce Poëte, supposent aussi l'existence de cet art; & les vases dans lesquels l'or se mêloit à l'argent, montrent que l'art de souder ces métaux n'étoit point inconnu alors. Mais il est à présumer que tous ces ouvrages étoient beaucoup plus recommandables par la matière que par la forme. On peut douter qu'on sût les embellir par la gravure. Le poëte garde un silence profond sur cet art; & ce que disent de certains cachets, quelques écrivains très-postérieurs, ne prouve nullement qu'ils fussent en usage dans ces temps reculés. Il n'est pas moins incertain que les anciens possédassent l'art de dorer; car on n'appellera pas *dorure*, une opération qui consistoit à revêtir de lames d'or extrêmement minces, les matières auxquelles on vouloit donner la couleur & l'éclat de ce métal. C'est cependant à cela seul que paroît se réduire l'art de la dorure, connu dans le siècle de Troie. La coutume vouloit qu'on enrichît d'or

les cornes des taureaux ou des genisses destinés aux sacrifices. Dans l'Odyssée, l'ouvrier qui doit appliquer ce métal sur les cornes de la victime, apporte une enclume, un marteau, des tenailles : il réduit sur le champ, en lames très-minces, l'or préparé à cet usage ; il en enveloppe les cornes de la genisse.

L. 3. v. 432. &c.

L'art de jetter les métaux en fonte, pour en faire des statues, étoit-il ignoré dans la Grèce, aux temps héroïques ? La question seroit décidée, si l'on s'en rapportoit au témoignage d'Homère. Deux chiens d'or & d'argent ornoient les deux côtés de la porte du palais d'Alcinoüs ; des statues d'or représentant de jeunes garçons, éclairoient la salle à manger, avec des torches qu'elles tenoient à la main. Ces ouvrages sont, à la vérité, d'un Dieu : Vulcain les avoit faits, ainsi que ces esclaves d'or qui l'aidoient dans son travail, & dont le Poëte fait une description si merveilleuse. Pour les peindre, il falloit en avoir, sinon le modèle, au moins l'idée. Mais quelles pouvoient être les statues de métal, dans un temps où celles de pierre n'étoient que des masses informes, & celles de bois que

Iliad. l. 18. v. 417, &c.

des poutres ? Ce n'eſt pas, d'ailleurs, une petite opération que de couler une ſtatue d'un ſeul jet. Aujourd'hui que l'art eſt perfectionné, & que les inſtruments ſont ſi multipliés, c'eſt encore une opération délicate. Concluons qu'il étoit inconnu dans les ſiècles qui nous occupent, ou que les ſtatues n'étoient que d'une médiocre grandeur. Cependant, ſi l'on en croit Pauſanias, les Grecs avoient trouvé la manière d'en exécuter d'une certaine importance. Selon cet auteur, une ſtatue ſe faiſoit ſucceſſivement, & par pièces. Les différentes parties qui la compoſoient, ſe couloient ſéparément : on les raſſembloit enſuite, & on les joignoit avec des clous.

L. 8. c. 14. & L. 3. c. 17.

Tout informe qu'eſt cette pratique, elle pouvoit ſuffire aux Grecs des ſiècles héroïques. La plus ancienne ſtatue de bronze que l'on voyoit en Grèce, avoit été faite de cette manière ; c'étoit un Jupiter placé dans une Chapelle de Vénus à Sparte, par Léarque de Rhegium, élève de Dipœne & de Scyllis, ou de Dédale lui-même.

On a trouvé, à Herculanum, ſix figures de femme, en bronze, de grandeur naturelle & au-deſſous, tra-

Hiſt. de l'ac. T. 2. p. 73.

vaillées dans le même goût. Les têtes, les bras & les pieds sont fondus séparément : les corps mêmes ne sont pas d'une seule pièce. Ces morceaux n'ont pas été soudés en les assemblant ; mais joints par des attaches qui s'emboîtoient, l'une dans l'autre, à queues d'aronde. Montfaucon & Goguet ont eu tort d'avancer que la statue équestre de Marc-Aurèle, au Capitole, n'étoit pas fondue, mais exécutée au marteau.

Diar. ital. p. 169. Orig. des Loix., t. 4. p. 61.

Du dessin, & des arts qui en dépendent.

Pour des sauvages, tels qu'on vit long-temps les habitants de la Grèce, les arts purement agréables, & qui n'ont aucun rapport direct avec les nécessités de la vie, furent comme non existants. Enfants du plaisir, qu'avoient à faire les beaux arts, chez une nation pour qui d'abord il n'y avoit presque aucuns plaisirs ? Sans la religion qui consacroit les représentations de la Divinité, il se fût écoulé plusieurs siècles avant que l'art eût été cultivé. Ces peuples, qui dans la suite rendirent leurs hommages à des Dieux dont la beauté eût excusé en quelque sorte leur idolâtrie, adorèrent d'abord des masses informes. On voyoit, chez eux, trente Idoles qui n'avoient encore

Pauf. l. 9. l. 7. c. 22 & passim.

aucune forme humaine; des colonnes leur tinrent lieu de Divinités; l'Amour même & les Graces furent représentés par des pierres brutes. Deux morceaux de bois parallèles, unis par deux traverses, étoient à Sparte, l'emblême de Castor & Pollux.

Mais, chez un peuple doué de la plus heureuse sensibilité, les arts ne devoient pas demeurer toujours dans un état d'enfance. Les Grecs imaginoient les Dieux corporels: il étoit naturel qu'ils les modelassent sur l'homme. D'abord, les pierres qui faisoient l'objet du culte public furent quarrées: on adoroit un Neptune sous cette figure à Tricolons, & un Jupiter à Tégée, Ville d'Arcadie, pays où les Grecs conservèrent le plus long-temps la forme ancienne de l'art. On peut donc en découvrir l'origine dans la Grèce. Ses premières statues décèlent une invention originale, & la première esquisse d'une forme humaine. Cette grossière ébauche se façonna, & reçut peu-à-peu de nouveaux traits: on marqua, vers le milieu du corps, l'indication du sexe, mais d'une manière assez équivoque, pour laisser dans le doute, un œil peu connoisseur. Enfin Dédale parut; il

Id. l. 8. c. 31 & 48.

ſépara l'extrémité inférieure de ces colonnes, & forma les jambes de la ſtatue. Les bras eurent du mouvement, les yeux de l'expreſſion : il fut le premier artiſte de la Grèce.

Id. l. 9. c. 3. Le marbre n'exerçoit pas encore le ciſeau du ſculpteur ; les ſtatues de Dédale étoient de bois. Les traits d'abord furent très-ſimples ; la ſcience de l'art en précède la beauté & la perfection (a) ; & comme cette ſcience, fondée ſur les règles les plus vraies, les plus exactes, & en même-temps les plus ſévères, ne s'apprend que par une détermination bien préciſe des moindres parties, les premiers deſſins faits ſelon les règles, offrirent des contours ſans ſoupleſſe ; ils furent énergiques, mais durs, & ſouvent outrés.

Les Grecs des temps héroïques eurent donc une connoiſſance primitive de l'art. Une multitude de faits rapportés par Homère, prouvent qu'ils étoient inſtruits de pluſieurs parties qui en dépendent : ils ſavoient travailler l'ivoire, & l'employoient à différents uſages ; plu-

(a) Voyez l'*Hiſtoire de l'Art*, par WINCKELMANN, C. I, Sect. I.

sieurs de leurs meubles en étoient ornés, & la Grèce possédoit alors des artistes distingués dans cette profession.

Mais, de ce que le dessin étoit connu dans les siècles qui sont l'objet de cette époque, s'ensuit-il que la peinture existât ? Au silence d'Homère sur cet article, on peut joindre le témoignage de Pline, qui atteste que l'art de peindre n'étoit pas encore inventé au temps de la guerre de Troie. C'est à l'amour qu'étoit réservé la gloire de donner les premières idées du dessin, & l'art de mouler en terre les objets. L. 35. c. 6.

Les beaux arts ont tous la même origine ; ils sont l'ouvrage du cœur. Voyez la tendre fille de Dibutadès, fixer sur le mur les traits de son amant. Sur le point d'en être séparée pour quelque temps, elle se plaint de ne pouvoir bientôt plus contempler les charmes de l'objet qui l'attache à la vie ; elle apperçoit sur la muraille, l'ombre de Palémon tracée par la lumière d'une lampe. Cette découverte ne devoit pas être infructueuse entre les mains de l'Amour ; le crayon de l'amante suit cette ombre chérie, en trace habilement le profil. Le père de la nouvelle artiste étoit un potier de Sicyone. Frappé de la ressem-

blance de l'image, il essaie d'appliquer de l'argille sur ces traits, en observant exactement les contours ; il forme une figure de terre, à laquelle le feu donne de la consistance. Une même famille fut ainsi l'inventrice des deux arts : on en ignore les progrès : on sait seulement que Dibutadès passoit pour être très-ancien.

En disant que les Grecs ne dûrent les beaux arts qu'à leur propre génie, nous n'avons pas prétendu qu'ils n'eussent pris aucune idée de la sculpture chez les Egyptiens. Ce peuple avoit ses Idoles, & les Colonies sorties de son sein en transportèrent le culte dans les contrées qu'elles policèrent. Ces statues, quoiqu'informes, servirent à l'avancement de l'art dans la Grèce. Cécrops a passé pour avoir introduit l'usage des simulacres dans les temples. Au temps de Pausanias, les Athéniens montroient encore une Minerve de bois, qu'ils regardoient comme un présent de ce Prince. Moins agitée de dissentions intestines que le reste des Etats de la Grèce, Athènes avoit pu, sinon étendre la sphère des arts, au moins conserver ce qu'elle reçut en différents temps, des Princes Egyptiens aux loix desquels elle fut

soumise. Dédale étoit Athénien : sans doute il avoit sous les yeux des modèles de son art. Si Athènes n'eût adoré, comme les peuples voisins, que des morceaux de pierres ou des pièces de bois, Dédale n'eût point opéré dans la sculpture, la révolution qu'on lui attribue. L'esprit humain ne s'élève pas tout-à-coup du néant à l'existence. Athènes eut des statues avant Dédale : elles avoient des yeux, des mains, des pieds; mais les yeux étoient fermés, les bras pendants & collés contre le corps ; les jambes & les pieds joints ; en un mot, elles étoient sans attitude, sans action.

Jusqu'à Dédale on se contenta de copier les premiers modèles, apportés par les Colonies Egyptiennes; mais les Grecs portoient dans leur cœur le germe du beau, & leurs Artistes ne cherchèrent plus de modèles que dans la nature : Vie, action, ame, tout fut mis dans leurs ouvrages. Le peuple fut frappé d'une si heureuse révolution. Etonnés d'une imitation dont jusqu'alors ils n'avoient point eu d'idée, les contemporains de Dédale s'extasièrent devant ses statues, & l'ardente imagination des Athéniens les fit bientôt respirer, agir & penser.

Nous ne craignons point que le lecteur, d'après ce que nous venons de dire sur la perfection relative des statues lors de la guerre de Troie, se forme une haute idée de la sculpture dans les siècles héroïques. Il y a loin de Dédale à Phidias. Pausanias, qui avoit vu plusieurs ouvrages de cet ancien artiste, leur rendoit justice, en disant que les proportions en étoient outrées & colossales. Socrate, rapportant un propos des sculpteurs de son temps, nous donne une idée de sa manière. « Si » ce Dédale, que nous regardons comme » notre premier maître », disoient-ils, « revenoit sur la terre, il se rendroit » ridicule, en faisant des ouvrages semblables à ceux qui portent aujourd'hui » son nom ». Il n'en est pas moins vrai qu'il fut le premier maître de la Grèce. Avec autant de génie probablement que les plus habiles sculpteurs des âges suivants, s'il ne porta pas son art aussi loin que Phidias, ce fut moins sa faute, que celle de son siècle.

De l'Ecriture.

Un intervalle de six-cents ans sépare l'arrivée d'Inachus en Grèce, d'avec la guerre de Troie, évènement auquel nous terminons l'époque que nous par-

courons présentement. Qu'étoient les Grecs avant l'arrivée du Prince Egyptien ? Qu'étoient-ils lors de l'enlèvement d'Hélène par le fils de Priam ? Dans l'éloignement où nous sommes de ces siècles, ils nous semblent se rapprocher; mais l'intervalle est grand. Il suffit pour policer un peuple ; & les Grecs, à cette époque, pouvoient être entièrement civilisés. Quelle barbarie cependant nous trouvons dans les héros d'Homère ! ce ne sont plus du moins nos usages, nos mœurs, nos sciences, nos arts : car, pour la morale, elle fut dans tous les temps la même, & le droit des gens ne s'est que trop souvent réduit à celui du plus fort.

Les Colonies Asiatiques & Africaines abrégèrent, en faveur des Grecs, les temps de barbarie ; mais peu nombreuses, & venant de loin à loin, elles ne pouvoient opérer une révolution subite. Continuellement occupés à se défendre de leurs voisins, ces étrangers n'avoient pas le loisir de perfectionner les arts : il dût s'en perdre plusieurs ; & si d'autres étrangers ne les eussent apportés une seconde fois, qui peut dire combien de siècles se fussent écoulés avant qu'on les eût retrouvés ? On

ignora long-temps l'art qui seul peut transmettre la connoissance de tous les autres ; ou, s'il fut connu, on en faisoit peu d'usage. L'écriture étoit le partage d'un très-petit nombre de personnes ; & encore, quelle écriture !

Les premiers Grecs, selon toutes les apparences, ne possédèrent point l'art de peindre la parole & de parler aux yeux, en traçant des caractères qui fussent les signes représentatifs de ses éléments. Il falloit, pour décomposer les sons dont elle est formée, un génie & une suite d'observations au-dessus de la portée des Pélasges ; leur genre de vie ne demandoit pas d'ailleurs qu'ils cherchassent de grands moyens pour se communiquer des pensées qui devoient être très-bornées. On ignore s'ils employoient à cet effet la peinture ou la représentation des objets. Cette manière d'écrire, sujette à beaucoup d'embarras, exige un temps & un espace considérables pour tracer un petit nombre d'idées. Ce n'est cependant pas une raison décisive de ne point attribuer l'invention de cette manière d'écrire aux Pélasges ; on sait qu'en fait de découvertes, les peuples ont souvent débuté par les procédés les plus difficiles.

A mesure que la nation sortoit de la barbarie, ce moyen devenoit insuffisant. Il est une infinité de choses; les passions, par exemple, les sentiments, &c., que l'écriture représentative ne peut exprimer, & d'autres qu'elle n'exprime qu'imparfaitement : aussi les nations studieuses, pour remédier à cet inconvénient, ajoutèrent-elles aux images ou peintures, des caractères qui pussent suppléer à l'insuffisance des premiers moyens. Chez les unes, les représentations des choses naturelles, par le rapport qu'on leur supposoit avec les qualités, les sentiments & les passions des êtres vivants, les exprimoient d'une manière symbolique & figurée. : les Egyptiens employèrent cette écriture réelle ou représentative des choses mêmes. D'autres nations se servoient de signes formés par de simples traits ou figures arbitraires, qui n'avoient qu'un rapport d'institution avec les choses qu'elles désignoient : les chiffres Indiens ou Arabes nous fournissent un exemple assez sensible de cette dernière espèce d'écriture.

Les premiers étrangers qui abordèrent dans la Grèce, étoient Egyptiens; ils dûrent communiquer à ses sauvages habitants la seule écriture qu'ils

eussent eux-mêmes ; mais les compagnons d'Inachus n'apportèrent que la connoissance tout au plus élémentaire de l'écriture hiéroglyphique : ils ignoroient l'écriture alphabétique des Phéniciens, qui ne fut portée dans la Grèce, que long-temps après Inachus, par Cadmus venu de Phénicie. L'écriture hiéroglyphique des Egyptiens étoit très-difficile & très-embarrassante ; la tradition seule pouvoit en conserver la clef. Dès qu'une fois l'usage beaucoup plus commode des caractères alphabétiques se fut introduit dans la Grèce, l'écriture Egyptienne dût insensiblement tomber en désuétude. Le peu de connoissance qu'on en avoit se perdit bientôt ; & , lorsque dans les siècles suivants il arriva de trouver des monuments chargés de ces hiéroglyphes, tout ce que pouvoient faire les plus habiles, étoit de soupçonner qu'ils étoient Egyptiens.

Plut. de Gen. Socrat.

Un fait dont nous avons déjà parlé, confirme ce que le raisonnement indique sur la première écriture usitée en Grèce. Dans l'année qui précéda la défaite des Thébains, près de Coronée, trois-cents quatre-vingt-quatorze ans avant Jesus-Christ, l'inondation d'un

lac voisin ruina la ville d'Haliarte, & renversa un tombeau que la tradition donnoit pour celui d'Alcmène, mère d'Hercule. Les cendres d'une héroïne à qui ce Prince devoit le jour, étoient trop respectables pour qu'on négligeât de les recueillir; elles furent déposées dans un autre monument. On apperçut, en les tirant de l'ancien, deux vases de terre, un bracelet de cuivre, & une table de bronze, sur laquelle étoient tracés des caractères très-bien formés, mais absolument inintelligibles.

On se rappella, sans doute, les liaisons des premiers Grecs avec l'Egypte: une partie de ce Royaume, soumis alors aux Perses, venoit de secouer le joug; & le Roi, que les révoltés avoient mis à leur tête, entretenoit d'étroites correspondances avec Agésilas & ses concitoyens. Ce Prince fit tirer une copie des caractères nouvellement découverts, & l'envoya en Egypte, pour en avoir l'explication. Le Prêtre *Connuphis*, chargé d'examiner l'inscription, décida non-seulement que les caractères étoient Egyptiens, mais qu'ils avoient une très-grande antiquité. Selon lui, ils remontoient au temps

d'Hercule, fils d'Amphitryon. La Colonie d'Inachus avoit donc fait présent à la Grèce des caractères Egyptiens; &, quoiqu'au temps du héros Thébain, l'écriture alphabétique introduite par Cadmus, eût prévalu, cependant les premiers n'étoient pas encore abolis.

Her. l. 5. c. 58. & 59. Clem. Strom. 1. p. 362. Diod. l. 3. p. 200. l. 5. p. 328. Plin. l. 7. c. 56, &c.

Dès que les Grecs eurent reçu l'écriture alphabétique, ce moyen plus sûr & plus commode, dût bientôt prendre la place de l'écriture hiéroglyphique, dont les premiers habitants d'Argos s'étoient probablement servi pour transmettre à la postérité les noms & les principales actions de leurs Rois: il fut possible alors d'avoir des annales plus circonstanciées. L'écriture Cadméenne, qu'on peut appeller le corps de la parole, étant l'expression littérale des sons, il suffisoit de connoître un petit nombre de caractères, dont les combinaisons variées produisoient tout ce qu'on avoit intérêt d'exprimer. Cadmus fut peut-être le seul des Phéniciens qui s'établit dans le continent de la Grèce; mais plusieurs autres Colonies de la même nation s'arrêtèrent dans les îles, où elles formèrent des établissements considérables pour le temps. Les con-

noissances qu'elles apportoient se communiquèrent de proche en proche, & bientôt, aux caractères Egyptiens, on substitua les lettres Cadméennes ou Ioniennes, car elles eurent aussi ce nom.

On convient généralement que Cadmus fut l'instituteur de l'écriture alphabétique dans la Grèce, & que la forme des anciennes lettres Grecques approchoit fort des caractères Phéniciens, ou, pour mieux dire, qu'elles ne sont autre chose que ces caractères tournés de droite à gauche. Dans l'une & dans l'autre écriture, les noms, la forme, l'ordre & la valeur des lettres sont les mêmes. Toutes ces raisons n'ont pas été suffisantes pour faire croire à Fréret, que l'écriture alphabétique ait été entièrement inconnue dans la Grèce, jusqu'au temps de Cadmus : ce Savant se fonde sur la différence qui se trouve entre l'écriture Grecque & l'écriture Phénicienne. Les Grecs rendoient toutes les voyelles par des caractères séparés ; les Phéniciens ne les exprimoient point du tout. Jusqu'au siège de Troie, les premiers n'eurent que seize lettres ; les seconds en ont toujours eu vingt-deux. Les Phéniciens

Réfl. sur l'art d'écrire, t. 6. des Mém.

écrivoient de droite à gauche; les Grecs suivoient l'usage contraire : s'ils s'en écartèrent quelquefois, ce ne fut, selon l'Académicien, que par bizarrerie, & pour s'accommoder à la forme des monuments sur lesquels on gravoit les inscriptions. Or, continue-t-il, est-il vraisemblable que les Grecs eussent fait de grands changements à l'écriture Phénicienne, s'ils n'eussent été déjà accoutumés à un autre alphabet, auquel ils ajustèrent les caractères Phéniciens ? Ils retournèrent ceux-ci de la gauche à la droite, donnèrent à quelques-uns la force des voyelles, parce qu'ils en avoient dans leur écriture, & rejettèrent absolument ceux qui exprimoient des sons dont ils ne se servoient point.

Her. l. 2. Fréret soupçonne qu'Hérodote a parlé de lettres Pélasgiennes (*a*) plus anciennes que les caractères *Ioniens* ou *Cadméens*. Avant Cadmus, les Grecs auroient donc eu déjà connoissance de

(*a*) Diodore de Sicile, (*l.* 3, *p.* 200), prétend que les lettres appellées d'abord Phéniciennes, parce qu'elles furent apportées de Phénicie en Grèce, s'appellèrent ensuite Pélasgiennes, parce que les Pélasges en firent usage les premiers.

l'écriture:

l'écriture : ils auroient eu un alphabet composé de seize lettres, parmi lesquelles on eût compté cinq voyelles, & les caractères se seroient rangés de gauche à droite.

Ne pourroit-on pas croire qu'effectivement les anciens Grecs eurent quelques notions de l'écriture alphabétique, & qu'ils écrivoient même de la gauche à la droite. Leur plus ancienne manière d'écrire que nous connoissions, sembleroit autoriser cette conjecture. Elle conduisoit alternativement les lignes de droite à gauche, & de gauche à droite, comme les laboureurs tracent leurs sillons ; ce qui lui avoit fait donner le nom de *Boustrophédon* (a).

D'après cette idée, le *Boustrophédon* auroit été le produit de l'ancienne écriture Pélasgique, combinée avec l'écriture Phénicienne. La première ligne se seroit formée de droite à gauche, à la manière des Phéniciens ; la seconde, de gauche à droite, à la manière des Pélasges : on auroit trouvé cela plus commode que de rapporter, après une ligne finie, la main sous la première

(a) *Ecriture sillonnée.*

lettre de cette ligne, pour les recommencer toutes dans le même ſens. C'eſt ainſi que les caractères Phéniciens ſe ſeroient trouvé retournés, du moins quelques-uns, car il eſt probable que, dans les premiers temps, on n'écrivoit qu'en lettres majuſcules ; & l'alphabet Grec en offre pluſieurs qu'on peut former également en ſens contraire. Au reſte, les beſoins d'une ſociété naiſſante & groſſière, n'exigeoient pas un uſage fréquent de l'écriture. On n'écrivoit que ſur des matières dures & ſolides, & ſur leſquelles il devenoit indifférent de graver le même caractère d'une ou d'autre façon. D'ailleurs, ce que nous diſons du *Bouſtrophédon*, n'eſt qu'une conjecture à laquelle nous ne prétendons pas donner plus d'importance qu'elle n'en mérite.

L'ancien alphabet des Grecs ſe terminoit, comme celui des Phéniciens, à la lettre *tau*. Ce fut poſtérieurement qu'on ajouta l'*upſilon*, le *phi*, le *pſi*, &c. Quelques Auteurs veulent que l'alphabet de Cadmus n'ait été compoſé originairement que de ſeize lettres. Goguet regarde cette opinion comme une fiction des grammairiens Grecs, adoptée enſuite par les

Plut. t. 2.
Plin. l. 7. c. 56.

auteurs Latins, & le plus grand nombre des écrivains modernes. « Plusieurs » raisons », dit ce savant homme, « me » portent à penser ainsi. La diversité » des sentiments sur ces prétendus in» venteurs des lettres qui manquoient à » l'ancien alphabet Grec, prouve d'a» bord combien tout ce qu'on disoit de » leurs découvertes étoit incertain. Je » trouve ensuite », continue le même auteur, « dans la langue Grecque, plus » de seize lettres Phéniciennes qui s'ac» cordent entr'elles & de nom & de son. » Il y a d'ailleurs quantité de mots Grecs » des plus communs, des plus anciens & » des plus nécessaires, qui ne s'écrivent » que par le moyen des lettres dont » on attribue l'invention à Palamède, » à Simonide, ou à Epicharme. Nous » voyons enfin que la forme des carac» tères a beaucoup varié chez les Grecs; » elle a éprouvé des changements suc» cessifs, pareils à ceux qu'a éprouvé » l'écriture de toutes les langues ». Quelques-uns de ces caractères qu'on a prétendu avoir été nouvellement inventés, ne paroissent que des modifications d'autres lettres plus anciennes. Ainsi, l'on voit qu'il règne beaucoup d'incertitude sur les auteurs des aug-

T. 4. p. 68, &c.

Le Clerc, Bibl. t. 11, p. 29-40.

Mém. de l'Acad., t. 23, p. 420. 421.

mentations successivement faites à l'alphabet Cadméen : l'usage seul l'aura enrichi des caractères dont il avoit besoin.

Essai sur Hom. p. 219. Si l'opinion d'un auteur Anglois étoit vraie, elle détruiroit tout ce que nous venons de dire sur l'écriture & l'alphabet introduits par Cadmus. Cet écrivain soutient que le père de la poësie Grecque, qui cependant vivoit quatre-cents ans après le siège de Troie, ne savoit ni lire ni écrire ; par conséquent les Grecs, à cette époque, devoient croupir dans la plus profonde ignorance. M. Wood n'attribue à Homère que la connoissance de l'écriture symbolique, hiéroglyphique, ou de quelqu'autre pareille. Ce sentiment est la suite de l'opinion de Newton : on se rappelle combien ce grand géomètre abrège la durée des anciens temps de la Grèce ; mais ce paradoxe n'étoit pas de nature à être admis. Fréret, aussi savant chronologiste que Newton étoit habile géomètre, a, dans son ouvrage sur la Chronologie, porté jusqu'à l'évidence la démonstration du sentiment contraire.

Personne ne doute qu'il n'ait fallu des réflexions très-profondes pour attacher à des figures arbitraires, des idées

qui n'y avoient aucun rapport ; & ce n'est pas à des sauvages qu'on doit l'invention de ce moyen admirable de communiquer la pensée : mais si, pour découvrir l'alphabet, il fallût un génie profond, pour l'adopter il suffisoit d'un esprit ordinaire. Ce n'est pas à dire que l'introduction de l'alphabet en Grèce, se soit faite tout d'un coup, & partout en même-temps : elle dépendoit du dégré de civilisation & de lumières des divers Etats ; de la nature & de l'étendue de leur commerce ; de leurs plus ou moins grandes liaisons avec les Phéniciens, ou avec leurs Colonies : encore cet usage n'étoit-il pas universel dans chaque Royaume de la Grèce. Gardons-nous de comparer l'état ancien de cette contrée, avec l'état actuel des peuples policés. L'art de lire & d'écrire, aujourd'hui très-répandu, étoit, il n'y a pas long-temps, renfermé dans un certain ordre de personnes. Aux siècles héroïques, il en fut de même ; peu savoient lire, un plus petit nombre encore pouvoit transmettre à la postérité la mémoire des évènements. Nous avons indiqué, à l'article de la Chronologie, les différentes sortes de monuments sur lesquels les écrivains des siècles posté-

rieurs se sont instruits des faits qu'ils ont inséré dans leurs histoires. Les simples particuliers avoient d'autres secours pour expédier leurs affaires : la simplicité des mœurs rendoit alors suffisants des moyens qui, dans la suite, furent négligés. Aux temps héroïques, tous les traités, tous les contrats, toutes les stipulations se faisoient de bouche ; le ciel, quelques signes, étoient les témoins des engagements réciproques. Rien de plus sacré que les liens de l'hospitalité qui unissoient certaines familles : cependant on n'en conservoit point la mémoire par des actes formels, par des signatures ; des présents mutuels, un trépied, une épée, des traits, des habits, étoient les signes toujours vivants des anciennes liaisons ; ils rappelloient aux fils la libéralité de ceux qui les avoient donnés à leurs pères. Les inscriptions, dans la suite, transmirent les vertus des bienfaicteurs de la patrie ; un amas de terre sur la tombe des morts, & la tradition rappelloient aux Grecs les belles actions qui avoient honoré leur vie. Souvent on élevoit une colomne sur le tombeau du personnage distingué : on y traçoit quelques figures. Une rame sur celui d'Elpénor,

désigne la profession à laquelle il s'étoit adonné toute sa vie. Tels furent dans la Grèce, les restes de l'écriture *représentative*. On auroit eu tort de l'abandonner entièrement; où trouver un langage plus expressif que celui des signes, sur-tout chez un peuple encore voisin de la nature? Que de choses les signes ont produits, tandis que les mots n'eussent été regardés que comme de vains sons? Conclura-t-on delà que l'écriture fût inconnue en Grèce, dans les temps où l'histoire nous assure qu'on en faisoit usage! non, sans doute. Il est vrai que cet art ne devint pas subitement d'un usage général: il étoit fort difficile à apprendre, & fort incertain; ni aspirations, ni intervalles, ni ponctuation, ne distinguoient les différentes parties du discours. Tout se tenoit, comme on le voit encore sur quelques anciens monuments dont nous avons des copies. Les matériaux employés pour l'écriture n'étoient pas moins grossiers.

Le *Boustrophédon* subsista très-long-temps dans la Grèce. C'est ainsi qu'étoient encore écrites les loix de Solon, publiées cinq-cents quatre-vingt-quatorze ans avant l'ère chrétienne: il n'est

cependant pas vraisemblable qu'il fut le plus usité alors. Pronapidès, que l'antiquité regardoit comme le précepteur d'Homère, passoit pour avoir introduit le premier la méthode d'écrire uniformément de gauche à droite : cet usage remonteroit donc à l'an 900 environ avant Jesus-Christ. Il est certain que cette espèce d'écriture eut lieu très-anciennement chez les Grecs. M. l'Abbé Fourmont (a) a rapporté de son voyage du Levant, des monuments écrits de cette manière, qui datent de l'an 742 avant notre ère. On pourroit croire que le *Boustrophédon* fut réservé pour les monuments d'une certaine grandeur. En commençant une ligne sous la fin de la précédente, on évitoit au lecteur la peine de retourner à la gauche.

Fabric. Bibl. gr. l. 1. c. 27.

Les loix, les traités de paix ou d'alliance, étoient gravés sur la pierre & sur l'airain : on n'avoit pas d'autres moyens pour transmettre les évènements à la postérité, & pour établir la chronologie. Des tablettes de bois, enduites de cire, servirent originairement dans le com-

Pauf. l. 4. c. 26.

Isidor. Orig. l. 6. c. 8.

(a) Voyez *les Differt.* de cet Académicien, t. 15 & 16 des Mém.

merce ordinaire. Les caractères se traçoient avec un style de fer. L'inconvénient auquel nous supposons qu'on vouloit parer par le *Boustrophédon*, sur les monuments, ne subsistoit point ici : il étoit donc naturel qu'on employât alors l'écriture de gauche à droite.

Si l'on pouvoit compter sur la certitude de l'époque donnée par un ancien historien, à l'introduction des voyelles dans l'alphabet Grec, on seroit fondé à croire que l'écriture ne tarda pas à faire des progrès. On attribue cette invention à Linus, le maître d'Orphée, de Thamyris, d'Hercule, &c. Il étoit de Thèbes ; ainsi cette Ville, à qui la Grèce dût l'écriture alphabétique, l'auroit encore enrichie d'une connoissance sans laquelle cette écriture n'avoit que la moitié de son utilité.

Dion. apud Diod. l. 3.

Avant que la Phénicie eût fait présent à la Grèce de l'écriture alphabétique, l'Egypte y avoit déjà introduit & sa langue & ses hiéroglyphes. Ses Colonies devancèrent celles de Phénicie de plus de 300 ans : elles communiquèrent aux habitants leurs connoissances & leurs arts ; & cette communication ne put se faire, sans que les Pélasges & les étrangers s'instruisissent réciproque-

ment des langues qu'ils parloient. Celle des derniers étoit la langue d'un peuple civilisé depuis long-temps ; celle des premiers n'étoit que le jargon d'un essaim grossier qui avoit peu de besoins, & qui ne possédoit pas un vocabulaire étendu. La langue Egyptienne influa donc considérablement sur la formation de l'ancienne langue Grecque, sur la plupart de ses mots, & sur sa syntaxe (*a*).

La conformité des langues Egyptienne & Grecque seroit facile à démontrer, s'il existoit des monuments de la première, comme il en existe de la seconde : mais nous n'avons aucun écrit original des Egyptiens ; & si les Cophtes, nation ignorante & peu nombreuse, mais seul reste des anciens Egyptiens, n'étoient plus, tout objet de comparaison seroit anéanti. La langue Cophte, la même que celle de l'ancienne Egypte, est regardée par plusieurs savants, comme un idiôme formé

(*a*) Consultez les excellentes *Réflexions* de M. l'Abbé Barthélemy, *sur les rapports des langues Egyptienne, Phénicienne & Grecque*, déjà citées dans notre Introduction.

de différentes langues, & sur-tout de la langue Grecque introduite en Egypte, sous Psammétichus, & ensuite par les successeurs d'Alexandre : mais le témoignage unanime des savants qui ont approfondi le Cophte, est totalement contraire à cette prétention. Quelques mots étrangers, mêlés dans une langue, ne suffisent pas pour en changer la nature & en déterminer le caractère. Les mots Cophtes qui se trouvent dans l'écriture Chinoise, les termes Egyptiens conservés par d'anciens auteurs, & qui sont encore les mêmes dans le Cophte, démontrent sa grande antiquité; sa grammaire, sa syntaxe particulière, & l'extrême difficulté de sa marche, achèvent de l'attester.

Il est certain que nous possédons des monuments de la véritable langue Egyptienne; & si, comme nous l'avons avancé, elle a concouru à la formation de la langue Grecque, nous devons retrouver dans la première, une foule d'expressions, dont quelques-unes se seront conservées dans la seconde sans altération, ou du moins avec des traits qui ne les rendent pas méconnoissables.

Ne confondons point, dans cet examen, les mots purement Grecs, qui,

ſous Pſammétichus, & poſtérieurement encore ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre, s'introduiſirent en Egypte. Au reſte, ils ſont faciles à reconnoître, par l'air, pour ainſi dire, natal qu'ils conſervent dans la langue Cophte. Ce n'eſt pas d'eux qu'il eſt ici queſtion, mais des mots radicaux de la langue Egyptienne, qui, dans les ſiècles les plus reculés, furent portés dans la Grèce, par les premières Colonies qui la policèrent. On les diſtingue au petit nombre d'éléments dont ils ſont compoſés, & par le caractère propre aux racines des langues orientales.

On remarque d'abord que tous les mots Egyptiens qui commencent par *ου* qu'on prononce *u*, changent en aſpirées les ténues qui les précédent. N'eſt-ce pas-là l'origine de l'eſprit rude dont les Grecs affectent l'*upſilon* au commencement des mots ?

Ophis, en Grec, ſignifie *un ſerpent*. Les Egyptiens, pour déſigner le même animal, diſoient *hoph*. *Is* eſt donc une terminaiſon Grecque, de même que les deux lettres *os* qui ſe trouvent à la fin de pluſieurs mots Grecs. En effet, *ork*, ferment, en Egyptien, ſe dit *orkos*, en Grec ; *ètor*,

le *cœur*; *hêt* en Egyptien. Quelquefois il n'y a d'autre différence que la transposition des lettres, avec la terminaison Grecque ajoutée. La langue Grecque étoit, selon l'apparence, beaucoup plus sonore que l'Egyptienne. Cet ornement des mots étoit dû aux Pélasges; il est en quelque sorte la livrée qui transformoit un mot Egyptien en un mot Grec.

Tout verbe n'exprime proprement que le verbe substantif, modifié par une idée accessoire. *Chanter* signifie *être chantant. J'aime* signifie *je suis aimant*, &c. Le verbe substantif est celui que le besoin ramène le plus souvent dans le discours, celui dont les inflexions ont dû par conséquent se former les premières, celui qui étoit le plus propre à modifier les autres verbes. « *Eo*, dit M. Barthélemy, « dont » on a fait *Eimi*, SUM, *je suis*, a perdu » une partie de ses temps; il en a conservé une partie qui se rapporte singulièrement aux terminaisons des verbes » circonflexes en *eo*. Ainsi, pour dire » *je vole*, on se sera contenté d'ajouter » à la racine Egyptienne *Klop*, le verbe » substantif *eo*, & l'on aura fait *Klopeo*. » De même, au présent du subjonctif, on

» aura dit, *Klopô*, *Klopês*, *Klopê*, » *Klopômen*, *Klopête*, *Klopôsi*, parce » que dans ce temps, & dans ce mode, » le verbe ſubſtantif fait *ô*, *ês*, *ê*, *ômen*, *ête*, *ôsi* ». Les verbes Grecs ſont donc formés du verbe ſubſtantif, & d'une racine tirée de l'Egyptien, ou ſans doute auſſi d'une autre langue : c'eſt comme ſi, dans cet exemple, on eût dit, *que je ſois volant*, *que tu ſois volant*, &c. Je ne vois pas ce qu'on pourroit objecter contre le raiſonnement du ſavant Académicien, & j'invite le lecteur à lire, dans l'Ouvrage même, tout ce qu'il dit à ce ſujet.

M. de Guignes a retrouvé dans l'ancienne écriture Chinoiſe, pluſieurs des mots que les Chinois, ſelon cet Auteur, avoient reçus des Egyptiens. Il ne m'appartient pas de décider ſi les premiers devoient réellement leur langue aux derniers, ou ſi celles que parloient ces deux peuples, n'étoient que les dialectes d'une langue plus ancienne; mais leur conformité n'en ſervira pas moins à prouver la deſcendance du Grec, de l'Egyptien. L'hiéroglyphe qui, parmi les Chinois, déſigne le ſerpent, forme le mot *oph*, qui, comme nous l'avons vu, eſt Egyptien d'origine, & dont les Grecs ont fait leur *ophis*. Le carac-

tère qui, en Chinois, désigne un tombeau, donne le mot *taph* : c'est le *taphos* des Grecs. Il est ainsi de quantité d'autres.

Deux noms de Divinités, empruntés des Egyptiens par les Grecs, achèveront de prouver l'analogie des deux langues. Le mot Cophte, qui répond au *Kurios* des Grecs, est presque toujours représenté dans les manuscrits, par une abréviation, dont la vraie leçon est *Sios*, ou, ce qui revient au même, *Soïs*, qui, en Egyptien, signifioit *Seigneur* : c'est le même mot qui, chez les Lacédémoniens, répondoit au mot Θεός. Dans les inscriptions découvertes en Laconie, par M. l'Abbé Fourmont, on voit *Siopompos*, *Séopompos*, pour *Théopompos*. Ainsi, de *Siòs* ou *Soïs*, sont venus *Théos*, *Zeus*, *Sdeus*, *Deus*, Dieu.

Mém. de l'Acad., t. 15. p. 395.

La Grèce devoit aux Egyptiens le culte de Minerve ; les Etrusques l'avoient reçu de l'une de ces deux nations ; les Egyptiens l'appelloient *Néïth*, du mot *Naïth*, Misericors ; les Grecs la nommèrent *Athèn*, &, suivant leur usage, ajoutèrent à ce nom, la terminaison en È. Sur les monuments Etrusques, elle a celui de *Tina*. C'est là

Plut. in Tim.
Thes. la Croze part. 3. p. 155.

même nom composé des mêmes lettres, & différemment prononcé par les trois peuples ; ce qui prouve l'existence d'une écriture monogrammatique chez les Egyptiens, expliquée de diverses manières par les nations qui l'adoptèrent.

Les conformités que nous venons d'appercevoir entre la langue Cophte & la Grecque, ne regardent que les éléments de l'oraison ; encore s'en faut-il beaucoup que nous en ayions trouvé entre toutes les parties constitutives du discours. Elles suffisent néanmoins pour établir le rapport des deux langues, & démontrer que l'une a eu la plus grande influence sur l'autre. Cette démonstration seroit complette, si l'on découvroit une pareille convenance entre les éléments de la syntaxe de ces deux langues. C'est, à proprement parler, la syntaxe qui forme le caractère distinctif d'un idiôme quelconque : car, quoique dans aucun, les mots ne puissent exciter dans l'esprit un sens parfait, s'ils ne sont assortis d'une manière qui rende sensibles leurs rapports mutuels, images des relations qui se trouvent entre les idées mêmes que les mots expriment ; cependant cet assortiment est très-différent selon le génie des langues;

& l'on seroit encore très-éloigné de savoir celle dont on posséderoit tous les mots. M. L'Abbé Barthélemy n'apperçoit aucune analogie marquée entre la grammaire des Grecs & celle des Egyptiens : il faudroit, sans doute, pour la découvrir, fouiller plus avant qu'on ne l'a fait, suivre avec obstination les mouvements imperceptibles de ces langues, jusques dans l'obscurité des siècles les plus reculés. Mais qui auroit la force de parcourir une telle carrière, & le courage d'entreprendre la lecture d'un pareil ouvrage?

Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur le génie & la marche de la langue Grecque, telle qu'elle fut parlée aux temps héroïques : il ne nous reste, de ces siècles reculés, aucun monument qui puisse nous guider. Les plus anciens ouvrages que nous ayions, sont les poëmes d'Homère & ceux d'Hésiode ; & ces auteurs vivoient près de 400 ans après le siège de Troie. La langue dût faire les plus grands progrès durant cet intervalle : la poësie n'en fit pas moins. Avant Homère, on avoit cultivé la poësie épique ; l'Iliade & l'Odyssée ne furent pas des coups d'essai.

Les Grecs commencèrent fort tard

à écrire en prose. Jusqu'au temps de Phérécydes de Scyros, & de Cadmus le Milésien, toutes leurs compositions étoient en vers. Cet usage ne fut point particulier à la Grèce; il fut celui de toutes les nations : chez les modernes mêmes, tant que durèrent les siècles de barbarie, il subsista, sur-tout par rapport aux ouvrages en langue vulgaire.

Cette méthode, au premier coup d'œil, paroît contraire à la marche de l'esprit humain, qui procède toujours du plus facile au plus difficile; mais, si l'on y réfléchit sérieusement, on se convaincra qu'elle y est plus conforme qu'on ne l'imagine communément.

Dans l'état sauvage, l'homme dépourvu d'idées, & accoutumé au spectacle varié de la nature, qui à chaque pas lui offre des objets agréables, a bien plus d'images que de raisonnements, & reçoit beaucoup moins d'idées que de sensations. Les premières s'expriment par un langage exact; les autres par un langage animé, rempli de figures. La poësie consiste dans les images, dans les descriptions vives & pittoresques, en un mot dans le langage poëtique. La versification enferme ces

images & ces figures, qu'elle rend par des sons cadencés. L'homme concentré d'abord dans la sphère étroite des êtres sensibles, pense moins qu'il ne sent : le nombre des sensations qu'il éprouve est petit, & néanmoins la langue ne peut encore suffire à les rendre ; il faut qu'il ait recours aux métaphores, aux expressions figurées. Dès qu'il a une passion, un sentiment à exprimer, pour lesquels son langage encore barbare, ne lui offre point de termes propres ; alors tout ce qui se passe dans son ame, il le rend par des images ; il est moins narrateur que peintre.

« Le plus grand poëte & le sauvage » le plus grossier », dit un ingénieux Académicien, « sont, à cet égard, » dans le même cas, avec la différence, » que ce qui, dans l'un, est le fruit du » génie & l'effet volontaire du talent, est, » dans l'autre, un effet de la nécessité. Le » poëte, sans employer la métaphore » & l'image, sauroit rendre ses idées » par le mot propre, ... Le sauvage » n'a qu'une façon de s'exprimer : il » doit aux sensations tous les termes » d'une langue à peine ébauchée ; il est » donc forcé de peindre ce qu'il pense : » il ne dira pas, en se réconciliant avec

Bougainville, t. 29 des Mém.

» son ennemi ; *vivons en paix, que* » *l'union se rétablisse entre nous.* Ces » mots de *paix*, d'*union*, lui sont in- » connus : ce sont pour lui des termes » abstraits & métaphysiques ; il dira, » *soyons assis sur la même natte, à* » *l'ombre du même chêne, désaltérons-* » *nous au même ruisseau.* Qu'on sou- » mette ces expressions aux loix de la » mesure ou de la rime, ce sera, si je » ne me trompe, de la poësie. »

L'homme commença donc par être poëte, & il a dû nécessairement l'être. Les anciens habitants de la Grèce obéirent aux mêmes inspirations de la nature.

Il n'est que trois manières d'exprimer les passions agréables ou irascibles (*a*) ; elles se manifestent chez l'homme par l'action, la voix & les sons articulés. Lorsque les Pélasges errant dans les bois, traînoient une vie malheureuse, ces moyens dûrent, sans doute, convenir parfaitement à leur état. Des gestes grossiers, une voix rauque ou aigre, un langage plus approchant du

(*a*) Voyez l'*Hist. de l'orig. & des prog. de la Poësie*, par le Docteur. BROWN.

glouſſement ou du cri de certains oiſeaux, furent les expreſſions de leurs idées, de leurs ſentiments.

Ce cahos fut débrouillé par l'exemple & le temps : les inflexions de la voix ſe convertirent en *muſique* ; les geſtes, ſoumis à quelques règles, ſe transformèrent en *danſe* ; la parole devint *poëſie* ; les inſtruments de muſique furent une imitation, non des articulations de la voix humaine, mais de la ſucceſſion des tons qu'elle put former ; c'eſt-à-dire, de la *mélodie*.

Toutes les Divinités adorées par les Grecs, dans les ſiècles poſtérieurs, n'étoient point d'origine étrangère. Avant que les Egyptiens ou les Phéniciens euſſent introduit les leurs dans la Grèce, les Pélaſges rendoient hommage à des Dieux qui leur étoient particuliers ; & en quoi pouvoit conſiſter cet hommage ? ſinon dans le *chant* & la *danſe*, ſeuls amuſements connus alors, parce qu'ils n'exigent que l'homme, ſans aucun objet acceſſoire. D'abord, la *mélodie*, la *danſe* & la *poëſie* ne furent qu'un ſeul & même art. Telle étoit l'idée que ſe formoient les Grecs de la muſique, en prenant ce mot dans la ſignification la plus *Plut. in Alcib. Athen. l. 14.*

étendue. L'art n'eut aucune part à cette union : ces trois choses sont le produit naturel l'une de l'autre, & naissent unies chez les peuples sauvages. La nature, ou les circonstances leur inspirent-elles de la joie ? ils l'expriment par des *sauts*, accompagnés de *paroles* soumises à une espèce de *chant*. Ce ne sera qu'une révolution dans les mœurs & dans les principes, qui pourra détruire une union créée par la nature même.

L'homme en société se considère, se compare, & cherche à s'attirer les regards de ses semblables : alors l'*amour de soi*, ce sentiment doux qui ne tend qu'à la conservation de l'individu, se transforme en *amour-propre*, passion tumultueuse qui demande des préférences. Pour les obtenir, il faut se rendre agréable : delà la culture des arts connus de ces peuples grossiers. La *poësie*, le *chant* & la *danse*, étant les seules connoissances des Pélasges, quiconque voulut se distinguer, devint nécessairement *poëte*, *chantre* & *danseur*. En effet, les premiers législateurs, ou, pour mieux dire, les premiers moralistes de la Grèce, furent des espèces de *Bardes*.

Orphée, Amphion, Linus & Musée occupent une place distinguée parmi ces premiers bienfaicteurs des Grecs. Ce que dit l'antiquité du pouvoir de leur lyre, de la force irrésistible de leurs chants, n'est point une métaphore. Le chant & la lyre furent réellement les instruments naturels qui civilisèrent les peuples; ils servirent à ces espèces de législateurs, pour inculquer à leurs sauvages contemporains, les préceptes & les maximes qui seuls pouvoient les amener à un genre de vie plus heureux. *Plat. de Rep. l. 2.*

En Grèce, comme chez tous les peuples sauvages, la poësie naquit avant les vers; mais elle ne tarda pas à paroître accompagnée du *rhythme* & du *nombre*. « La cadence mesurée », dit le docteur Brown, « ou le *temps*, est une partie » essentielle de la mélodie, à laquelle » l'oreille se prête naturellement; & » comme la même délicatesse d'oreille » fait que l'action ou la danse s'accorde » avec la mélodie, elle exige, par le » même principe, que les paroles s'accordent avec l'une & l'autre..... Telle » est la génération naturelle du rhythme » & du vers ». P. 24.

On voit maintenant par quelles raisons les premières histoires furent écrites en

vers. Les plus anciens monuments historiques de la Grèce, furent des espèces d'odes qui se chantoient & se retenoient aisément. Au défaut de l'écriture, le rhythme aida la mémoire : l'écriture représentative étoit un autre moyen de rappeller le souvenir des objets, & de les transmettre facilement à la postérité.

Plut. de Music. *Strab. l. 2.* La poésie, avant d'être destinée à instruire les siècles postérieurs des hauts faits des héros, fit partie des cérémonies religieuses. Tel aussi le premier usage de la musique : les sacrifices offerts aux Dieux étoient accompagnés de danses & de chants.

Ces chants contenoient les points essentiels de la religion, de la politique & de la morale ; ils devinrent le fondement des loix publiques & des mœurs privées. *Diod. l. 3. p. 200. 201* *Pauf. l. 9. c. 29.* Linus écrivit les exploits de Bacchus, chanta la génération du monde & l'origine des choses. Pamphus, son élève, fit des hymnes en l'honneur des Dieux, & célébra l'enlèvement de Proserpine. Orphée composa des poëmes sur le cahos & la création, &c. Musée, son disciple, chanta le mouvement des astres & les combats des Géants : il laissa des hymnes & des prophéties.

Au

Au temps de Solon & de Pisistrate, la collection des oracles de Musée existoit ; on supposoit que l'auteur de ces productions étoit le même que l'ancien *Barde* dont nous venons de parler, & qu'on donnoit comme le disciple d'Orphée, ou comme fils du second Eumolpe : mais il suffit de jetter un coup-d'œil sur celles de ces prophéties que les anciens ont citées, pour se convaincre que leur auteur a vécu postérieurement à Hésiode & à Homère. D'ailleurs l'existence d'Orphée n'étoit pas elle-même bien constatée : Aristote le croyoit un personnage imaginaire ; & ce qui paroît certain, c'est que les deux poëtes Grecs ne l'ont point connu.

Her. l. 7. c. 6

Cic. de nat. Deor. l. 1.

Les prédictions qui couroient sous le nom des anciens *Bardes* de la Grèce, étoient conçues, comme celles des oracles parlants, en termes vagues & ambigus. Des particuliers nommés *Chresmologues* ou *interprètes d'oracles*, s'ingéroient de les expliquer. Onomacrite, le même qu'on a regardé comme l'auteur de la plupart des poëmes publiés sous le nom d'Orphée, étoit un de ces personnages. Quelques critiques l'ont taxé d'avoir été lui-même le fabricateur des autres oracles de Musée ; mais l'accu-

Observ. sur les préd. de Musée, t. 23 des Mém.

sation d'en avoir supposé, montre que le recueil avoit déjà quelque célébrité, & qu'il en existoit des copies plus anciennes, qui servirent à prouver la falsification.

Pauf. l. 4. 9. & l. 10. c. 12 & c. 14.

On conservoit un autre recueil de prédictions attribuées à Bacis, inspiré, disoit-on, par les Nymphes. Le nom des Perses qu'on y lisoit, & qui n'a pu être connu des Grecs que depuis la conquête de la Lydie par Cyrus, atteste que cette compilation étoit récente.

Suid. in Tham.

Thamyris, au talent des chansons poétiques, joignit celui de la législation. Des hymnes en l'honneur des Dieux, un poëme sur la guerre des Titans, un autre sur la génération du monde, furent les fruits de sa verve poétique.

Tels furent les plus fameux *Bardes* de l'ancienne Grèce. Le temps nous a ravi leurs ouvrages, & cette perte sera le regret éternel des amateurs de l'histoire, des mœurs & des lettres. Ces différents personnages jouirent d'une grande célébrité; ils furent des hommes rares : la vénération qu'on avoit pour eux les porta à en abuser. Les circonstances & l'opinion les transformèrent en prophètes. Tant d'oracles débités sous leur nom, ne permettent pas de

douter qu'au titre de chantres & de législateurs, ils réunirent celui de devins. Rien n'étoit plus propre à augmenter le respect qu'on avoit pour eux.

La langue des premiers Grecs ne fut point celle d'Homère; mais, de ce que d'abord ils ne surent rendre leurs pensées, ni exprimer leurs sentiments que par un jargon dur & barbare, s'ensuit-il qu'ils n'eussent aucune idée de l'éloquence ? Sans doute des peuples qui commencèrent par être poëtes, furent éloquents ; & les poësies Herses dont on a enrichi depuis peu notre littérature, montrent qu'on peut l'être, sans posséder un langage très-poli. Mais connoissoit-on alors des règles, une méthode ? l'art de la rhétorique existoit-il (*a*) ? On a prétendu que Pitthée, aïeul maternel de Théfée, avoit donné des leçons publiques de cet art à Trézène, dans un temple consacré aux Muses. Pausanias même assure avoir lu de cet ancien Roi, un Traité mis au jour par un habitant **Eloquence.** *L. 2. c. 31.*

(*a*) Voyez la première *Dissertation* de M. HARDION, *sur l'origine & les progrès de la Rhétorique*, t. 9 des MÉM. DE L'ACAD.

d'Epidaure : la Grèce auroit donc cultivé de bonne heure *l'art de bien parler?* En effet, l'éloge que fait Homère de l'éloquence d'Ulysse & de Nestor, prouve que, dans les temps héroïques, cet art jouissoit d'une grande considération; déjà il étoit le principal objet de l'éducation des Princes destinés à gouverner les hommes, ou à les conduire aux combats. Phénix accompagnoit Achille en qualité de gouverneur; il lui apprenoit à bien parler & à bien combattre.

Iliad. l. 9. v. 443.

C'est dans les conseils que les hommes paroissent avec éclat. La forme du gouvernement excluoit le peuple de l'administration; cependant il étoit souvent témoin des assemblées où l'on traitoit des affaires publiques; & les Princes qui, comme Magistrats de la nation, les discutoient, avoient d'autant plus d'intérêt d'être éloquents, qu'ils étoient jugés par ceux-mêmes qu'ils défendoient. Nestor est désigné dans l'Iliade par le titre d'*Orateur des Pyliens*, plutôt que par celui de Roi de Pylos; comme si le premier eût été plus honorable que le second.

L. 1. v. 247.

On ne finiroit pas, si l'on vouloit rapporter tous les endroits où Homère

parle de l'éloquence de ses héros, & de l'extrême considération qu'elle leur procuroit : on la préféroit à la bravoure. Charmé d'un discours dans lequel Nestor vient de proposer un nouvel ordre de bataille, Agamemnon s'écrie avec transport ; « sage vieillard, tu surpasses » tous les Grecs en éloquence. Grands » Dieux ! que n'ai-je dans mon armée » dix hommes aussi capables que toi de » parler dans les conseils ! bientôt la » Ville de Priam céderoit aux efforts de » mon bras ». *Iliad. l. 2. v. 370, &c.*

Dès les temps mêmes de Troie, la jeunesse se faisoit des défis d'éloquence, & l'auteur de l'Iliade ne pouvoit mieux terminer l'éloge qu'il fait du plus brave des Etoliens, de Thoas, qu'en disant que peu de Grecs lui étoient supérieurs dans cette sorte de combats. Est-il étonnant qu'un peuple qui cultiva de si bonne heure, avec tant de succès, cet art divin, ait enfanté des Homère & des Démosthène ! *L. 15. v. 283.*

Musique & Poësie.

L'histoire de l'origine & du progrès de la langue Grecque nous a conduits naturellement à celle de la musique, de la danse & de la poësie, qui toutes ne sont que différentes manières de

communiquer ses pensées ou ses sentiments. Ces trois arts naquirent unis; ils produisirent le rhythme & le nombre. Dans les temps postérieurs, la danse fut séparée des deux autres. La musique, qui ne fut d'abord employée qu'au culte des Dieux, & à l'éducation de la jeunesse, eut toujours la plus grande influence sur les Grecs; & ses effets merveilleux n'étonneront point le lecteur, s'il veut faire attention à ce qu'ils appelloient proprement *musique*.

Dès l'origine de la nation, elle avoit servi à la civiliser: l'histoire & les loix furent écrites en vers. A mesure que les mœurs se policèrent, la musique devint d'une plus grande importance: c'est par elle que la religion, la politique & la morale s'inculquoient dans le cerveau encore tendre de l'enfance. La force de l'habitude faisoit sur l'esprit des jeunes gens, des impressions que rien n'étoit plus capable d'effacer. Accoutumés à ne voir jamais les préceptes de la vertu séparés du charme de la musique, les Grecs devinrent susceptibles d'émotions d'autant plus vives, que les paroles & le chant se réunissoient pour produire un même effet. Eh! qui ne sait avec quelle puissance cet art enchanteur remue l'âme,

& quelles profondes impressions y gravent les sentiments qu'il y fait naître? Agamemnon, en partant pour Troie, laisse près de Clytemnestre son épouse, un *chantre*, c'est-à-dire, un homme qui employoit la poësie & la musique à enseigner les principes de la religion & de la morale. Quoi de plus efficace pour fortifier les semences de la vertu, que d'en renouveller les préceptes avec des paroles, & sur des tons qui l'avoient insinuée dans le cœur dès l'âge le plus tendre! Agamemnon connoissoit son épouse; il prévoyoit sans doute le désordre où jetteroit cette femme passionnée une absence qui l'abandonnoit à sa propre foiblesse. Egysthe prévit aussi bien que le Roi de Mycènes, les besoins continuels que Clytemnestre avoit qu'on la rappellât à la sagesse; il sentit que malgré le penchant de celle sur qui il avoit porté des regards criminels, la séduction n'entreroit point dans son cœur, tant que les accents de la vertu s'y feroient entendre: il éloigna le chantre, & Clytemnestre fut vaincue. Le ridicule, dont on a voulu couvrir les effets attribués à la musique, disparoît à la lumière qui en dévoile les causes.

Les hommes naissent partout les mêmes, mais la diversité des climats apporte à leur constitution primitive une multitude de variétés qui les différencient au point d'en faire, en quelque sorte, d'autres êtres. C'est à cette influence que les Grecs dûrent l'étonnante sensibilité qui fut pour eux une source intarissable de plaisirs & d'enchantements. Nourris dans des climats plus durs, sous un ciel plus austère, les modernes regardent comme des fables, les effets qu'on attribue à une musique grossière en comparaison de la nôtre. Elle fut grossière, il est vrai, & cependant elle opéra des prodiges.

Il est permis à la poësie de rendre les animaux, les arbres, les rochers mêmes, sensibles aux charmes de la mélodie. Ces ingénieux mensonges faisoient sentir le pouvoir de la musique sur les hommes encore barbares. La Grèce étoit dans l'enfance ; la joie de ses rustiques habitants n'éclatoit que par des cris tumultueux. Une voix accompagnée d'un instrument qui faisoit entendre une mélodie très-simple, mais assujettie à certaines règles, les jetta dans les plus vives émotions : ils exprimèrent leur ravissement par les plus

fortes hyperboles. Amphion anime par ses chants, les ouvriers qui construisent la forteresse de Thèbes ; les murs s'élèvent d'eux-mêmes au son de sa lyre. Orphée tire de la sienne un petit nombre de sons agréables ; les tigres, s'écrie-t-on, viennent déposer leur fureur à ses pieds.

Les poëtes furent les premiers moralistes de la Grèce : leurs hymnes inspiroient la piété ; leurs poëmes, le desir de la gloire ; leurs élégies, la fermeté dans les revers. La modulation, rigoureusement asservie aux paroles, étoit soutenue par l'espèce d'instrument qui leur convenoit le mieux, & dont la résonance, mêlée aux accents de la voix, forme sur l'ame ces impressions dont elle a tant de peine à se défendre. La lyre faisoit entendre le même ton que la voix ; & lorsque la danse accompagnoit le chant, elle peignoit fidèlement aux yeux, le sentiment ou l'image qu'ils transmettoient à l'oreille. Séduits par les prestiges de l'harmonie moderne, nos contemporains ne comprennent que difficilement quels effets peut opérer, sans elle, la mélodie la plus touchante. Les grands compositeurs d'Italie, ou plutôt les maîtres dont

elle se glorifie le plus, ne furent point infectés de ce préjugé. Intimement convaincus que la mélodie est la base de toute musique, & que l'harmonie n'en est que l'accessoire, s'ils eurent quelque grand effet à produire, ce fut en faisant marcher l'orchestre à l'unisson.

Plut. de Music.

La lyre n'eut d'abord que très-peu de tons, & le chant que très-peu de variétés : les airs d'Olympe, qui vivoit plus de treize-cents ans avant notre ère, ne rouloient que sur un petit nombre de cordes, & n'en faisoient pas moins le désespoir des compositeurs des siècles les plus brillants de la Grèce. Nous-mêmes nous n'atteignons pas à cette noble simplicité de nos anciens chants d'Eglise.

Dans la Grèce, la musique fut d'abord moins une affaire de plaisir, qu'un objet de politique & de religion : dirigée par la sagesse, elle fut un des beaux présents du ciel, une des plus belles institutions des hommes. Une nation fière, sensible, & dont les passions étoient d'une énergie extrême, avoit plutôt besoin de frein que d'aiguillon. Lui causer de trop vives émotions, c'eût été risquer de porter trop loin ses vices ou ses vertus. La musique tempéra ses

excès dans le sein du plaisir, & modéra son ardeur sur le chemin de la victoire. Pourquoi, dès les siècles les plus reculés, admit-on dans les repas l'usage de chanter les Dieux & les héros, si ce n'est pour prévenir les suites du vin, d'autant plus funestes alors, que les ames étoient plus portées à la violence? Démodocus, dans l'Odyssée, est appellé au festin que donne Alcinoüs à Ulysse; on le place au milieu des convives: près de lui, sa lyre est suspendue à une colonne; on lui sert des viandes, une coupe & du vin. Le repas fini, il prend l'instrument & chante la célèbre dispute d'Ulysse & d'Achille, sous les remparts de Troie: tous les convives sont dans l'admiration. Ulysse, qui fait le sujet de ces chants, en est attendri jusqu'aux larmes.

Plut. ibid. Athen. l. 14.

L. 8. v. 65, &c.

Dans un autre festin, Démodocus chante le stratagême du cheval de bois. Phémius, autre chantre, est aussi fort célébré dans l'Odyssée; il y passe pour un musicien inspiré des Dieux mêmes. C'est lui qui, par ses chants accompagnés des sons de sa lyre, anime ces festins dans lesquels les amants de Pénélope consument les journées entières.

Ibid. v. 499, &c.

L. 1. v. 154. L. 17. v. 263. L. 22. v. 331.

Quelquefois ces muficiens fortoient de leur caractère, & tâchoient d'égayer les affiftants par des peintures féduifantes & lafcives. Affis au milieu d'une troupe de jeunes gens qui fe rangent autour de lui pour danfer, le même Démodocus chante fur fa lyre les amours de Mars & de Vénus ; il raconte comment ce Dieu obtint, dans l'appartement même du mari, les premières faveurs de la Déeffe. Le Soleil les apperçoit & court avertir Vulcain : l'époux offenfé tend un piège dans lequel tombent les deux amants ; & préférant leur honte à fon honneur outragé, il appelle tous les Dieux ; il veut qu'ils foient témoins de ce ridicule fpectacle. La pudeur retient les Déeffes dans leurs palais ; les Dieux accourent, & font pleuvoir fur les deux captifs les plus mordantes railleries. Si les poëtes n'euffent entretenu leurs auditeurs que de pareilles fables, il faut l'avouer, loin d'être utiles à la confervation des mœurs, ils en euffent été les corrupteurs. Mais qu'on fe rappelle ce que nous avons déjà dit des Corcyréens. Démodocus vivoit à la Cour de leur Roi, & ce peuple, enrichi par le commerce, amolli par le luxe qu'il traîne à fa

Ibid. l. 8. v. 266, &c.

ſuite, pouvoit trouver des charmes dans des peintures qui peut-être euſſent fait rougir les Grecs du continent.

La Danſe.

Le fait qui a donné lieu à cette réflexion, prouve la vérité de ce que nous avons avancé ſur l'union de la *mélodie*, de la *poëſie* & de la *danſe*. Démodocus joue de la lyre, elle accompagne ſes chants & règle les pas des jeunes danſeurs.

Auſſi ancienne que le genre humain, la danſe eſt une ſuite du penchant naturel & invincible qu'ont tous les hommes au mouvement & à l'imitation. Le temps & l'expérience convertirent les geſtes en danſe. Sans doute elle ne fut, dans ces premiers temps, qu'un compoſé irrégulier de ſauts & de poſtures qui exprimoient groſſièrement la paſſion dont les danſeurs étoient agités. Enfin, ces mouvements furent aſſujettis aux loix d'une meſure & d'une cadence réglées; & telle fut, à proprement parler, l'époque de la danſe.

Veut-on ſe faire une idée de celle des Pélaſges? qu'on ſe tranſporte parmi les ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale. Les Egyptiens apprirent à leurs nouveaux hôtes l'art de donner du deſſein à leurs mouvements; & les pas

succédèrent aux agitations. Dans les siècles voisins de Troie, déjà la danse avoit acquis un certain dégré de perfection, & méritoit de fixer l'attention d'un peuple fait pour sentir avec transport, toutes les imitations heureuses de la nature.

Iliad. l. 18. v. 590, &c. Dans le bouclier d'Achille, Vulcain, pour ajouter encore au charme des tableaux dont il l'a embelli, y représente une danse pareille à celle que jadis, dans Cnosse, Dédale inventa pour la belle Ariadne. De jeunes beautés, de jeunes garçons dansent en se tenant par la main. Les filles sont couronnées de guirlandes, une robe légère flotte autour d'elles. Les hommes sont revêtus de tuniques superbes; des épées d'or pendent de leurs baudriers d'argent. Tantôt ils forment un cercle, & tournent avec la même rapidité que la roue sous la main du potier, quand il l'essaie; tantôt ils se partagent en plusieurs files qui se mêlent & s'enlacent: une foule de peuple les contemple & les admire. Au milieu du cercle, deux agiles sauteurs étonnent les regards, & voltigent en chantant.

Odyss. l. 8. v. 258, &c. Démodocus chante les amours de Mars & de Vénus. Des juges publics président à ces jeux, & sont chargés

de tout ce qui peut y avoir rapport : ils se lèvent au nombre de neuf, & préparent un terrein spacieux qu'ils applanissent ; un héraut apporte une lyre. Le musicien se place au milieu des jeunes gens ; ils dansent avec légèreté ; Ulysse ne peut s'empêcher d'admirer les mouvements vifs & brillants de leurs pieds. C'est la voix de Démodocus qui dirige & anime ces danses : dans le premier exemple, les sauteurs semblent n'être présents que pour régler par leur chant, la cadence & la mesure.

Le bouclier d'Hercule nous offre des danses dont les unes se font au son de la lyre, les autres au son de la flûte. Les habitants d'une ville sont occupés de fêtes ; des hommes conduisent, sur un char magnifique, une nouvelle mariée ; des chants d'hyménées se font entendre. A la tête du cortège, de jeunes filles d'une beauté éblouissante, portent des flambeaux dont l'éclat se répand au loin ; des troupes folâtres les suivent : les uns promènent leurs lèvres délicates sur des chalumeaux dont les airs agréablement bruyants font retentir les échos d'alentour. Au son des lyres, les femmes mènent de joyeuses danses : d'un autre côté, de jeunes hommes

Hesiod. v. 270. &c.

fautent & chantent au son de la flûte.

Musiciens de ce temps. Parler des premiers poëtes de la Grèce, c'est en même-temps en nommer les premiers musiciens. Héraclide, dont les anciens possédoient un ouvrage sur la musique, disoit qu'Amphion, fils de Jupiter & d'Antiope, instruit par le Dieu même, avoit inventé le jeu de la Cythare, & l'espèce de poësie dont le chant convient à cet instrument. Il prouvoit cette assertion par un registre conservé à Sicyone, d'après lequel il donnoit la liste des prêtresses, des poëtes & des musiciens d'Argos.

Plut. de music.

Dans le même temps, Linus, de l'Isle d'Eubée, composoit des chants plaintifs. Anthès, originaire d'Anthédon en Béotie, faisoit des hymnes; & Piérus, natif de Piérie, chantoit les Muses dans ses poëmes. Philammon, le même qui le premier établit des chœurs de danses & de musique autour du temple de Delphes, chanta la naissance de Latone, celle de Diane & d'Apollon (*a*).

Thamyris, natif de cette contrée

(*a*) Il y a de la variété sur toutes ces choses, comme il doit s'en trouver sur des objets si

qui, dans les siècles héroïques, porta le nom de Thrace, passoit pour avoir eu la voix la plus sonore & la plus mélodieuse de son temps. Il mit en musique la guerre des Titans contre les Dieux. Fier des dons que lui avoit prodigué la nature, il osa, disent les poëtes, défier au combat les Muses mêmes. Orphée, Démodocus, musicien d'Alcinoüs, & Phémius, le chantre d'Ithaque, terminent le catalogue des poëtes musiciens des siècles héroïques.

Instruments.

Les instruments dont se servirent les premiers Grecs, furent en petit nombre. On faisoit honneur à Olympe, de leur avoir appris l'art de toucher les instruments à corde : il partageoit cette gloire avec les Dactyles du Mont Ida. Hyagnis fut le plus ancien joueur de flûte ; son

Id. ibid.

éloignés. Le lecteur est prié de recourir aux savantes *Notes* de M. BURETTE, sur le *Dialogue de Plutarque*, dans les MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE : il trouvera aussi des détails sur les instruments des Grecs, dans la *Dissertation* du même auteur *sur la symphonie des anciens*, tom. 4 de la même Collection. Consultez aussi *Entret. sur l'état de la musique Grecque, au 4ème siècle avant l'ère vulgaire*, Paris 1777.

fils Marsyas cultiva le même art ; ils étoient tous deux de Célènes, ville de Phrygie. Olympe succéda à ce dernier: on les fait tous les deux inventeurs du mode Phrygien & du Lydien, que d'autres attribuent à Hyagnis. Marsyas perfectionna sur-tout le jeu de la flûte & du chalumeau, qui avant lui étoient simples. Au moyen de la cire & de quelques fils, il joignit ensemble plusieurs tuyaux ou roseaux de différentes longueurs, d'où résulta le chalumeau composé. Il fut aussi l'auteur de la double flûte, laquelle consistoit dans deux tuyaux réunis, de grosseur & de longueur égales ou inégales, qu'un même homme pouvoit jouer à la fois, par le moyen d'un petit tuyau qui communiquoit le vent aux deux autres. Quelques auteurs faisoient honneur de cette découverte au père de Marsyas. La dispute d'Apollon contre ce fameux musicien, & la vengeance que le Dieu en tira, ne sont ignorées de personne.

Diod. l. 3. p. 192. 193.

La cythare étoit composée de différentes pièces : les deux côtés, qui formoient le corps de l'instrument, & qui, par leurs diverses inflexions ou courbures, imitoient les deux cornes d'un bœuf, avoient les extrémités supé-

rieures recourbées en dehors, & les inférieures en dedans. Ces deux côtés, posés sur une base creuse destinée à fortifier le son des cordes, & à rendre l'instrument plus sonore, étoient joints en haut & en bas par deux traverses : la première, placée précisément à l'endroit où ces côtés se recourboient en dehors, étoit percée de plusieurs trous, dans lesquels s'engageoient autant de chevilles, qui servoient à tendre ou à relâcher les cordes, dont l'extrémité inférieure s'attachoit à la traverse d'en bas.

La lyre différoit de la cythare, en ce que ses côtés étoient moins écartés l'un de l'autre, & parce que sa base ressembloit à l'écaille d'une tortue, animal dont la figure avoit donné, disoit-on, la première idée de cet instrument. La rondeur de cette base ne permettoit pas à la lyre de tenir debout, comme la cythare : il falloit, pour en jouer, l'avoir sur ses genoux.

Je ne sais si le *trigone* fut connu des siècles que nous parcourons. La harpe représente assez cet ancien instrument, dont la forme étoit triangulaire.

Le nombre des cordes de la lyre a beaucoup varié. Celle d'Olympe, celle

même de Terpandre qui vécut dans des siècles bien postérieurs, n'en avoient que trois : mais on assure que ces musiciens savoient tellement en tirer parti, qu'ils l'emportoient de beaucoup sur ceux qui touchoient une lyre plus composée. On en pinçoit les cordes, ou bien on les frappoit avec le *plectrum*, espèce de baguette d'ivoire ou de bois poli, que le musicien tenoit de la main droite. Anciennement, cette manière de jouer fut la seule en usage. C'eût été manquer à la bienséance, que de pincer la lyre. Le premier qui s'affranchit de la servitude du *plectrum*, fut un certain Epigone.

Plut. de music.

Pol. l. 4. c. 9. sect. 59. Athen. l. 4. c. 25.

Prix de poësie & de musique.

La Grèce, qui prodiguoit les couronnes à la force du corps & à l'adresse, ne décerna pas moins d'honneurs aux talents & aux exercices de l'esprit. Elle eut un grand nombre de jeux, où l'on proposa des prix pour la poësie & la musique ; car ces deux arts furent rarement désunis. La nation assemblée aux quatre grands jeux de la Grèce, encourageoit & couronnoit les artistes qui se distinguoient dans cette utile occupation ; ils obtinrent même de pareils honneurs dans plusieurs jeux particuliers. Argos, Thèbes & Sicyone

Plut. de music. & in Lysandr. Ælian. var. hist. l. 13. c. 25. Athen. l. 14. c. 4. Schol. Aristoph. in Equit. v. 144. Plat. in Ion. Pausf. l. 4. c. 33. Thucyd. l. 3.

eurent des prix à offrir aux poëtes-musiciens. À Sparte, dans les jeux Carniens ; à Athènes, dans la fête des Pressoirs, dans celles des Panathénées ; à Epidaure, dans les jeux qu'on y célébroit en l'honneur d'Esculape, à Ithôme, dans la fête de Jupiter; enfin, à Délos, à Samos, &c., des couronnes étoient destinées aux génies heureux, qui, par le charme des vers joint à ceux de la mélodie, savoient réveiller, dans l'ame des auditeurs, le sentiment de la gloire & l'amour des vertus.

Mais ce fut sur-tout aux jeux Pythiques, que le talent d'émouvoir reçut les plus flatteuses distinctions : on prétend même que, dans l'origine, ils n'avoient été institués que pour y chanter les louanges d'Apollon, & pour y distribuer des couronnes aux plus habiles des poëtes-musiciens. La première fut adjugée à Chrysothémis, de Crète ; après lui, Philammon & Thamyris, y reçurent le même honneur : d'où l'on peut inférer que, dès les temps les plus anciens, la musique eut des prix en Grèce. On observe qu'Hésiode, postérieur d'environ quatre siècles à l'époque où nous sommes, manqua le prix, faute d'avoir su

Pauf. l. 10. c. 7.

accompagner de sa lyre, les poësies qu'il chanta dans ces jeux. Comment les arts n'eussent-ils pas atteint à la perfection, dans un pays où ils trouvoient de pareils encouragements? Que les plaintes des hommes sont souvent injustes! Faites servir les arts aux progrès de la vertu; en présence de la nation assemblée, couronnez les talents: bientôt ils embelliront les contrées les plus tristes, & feront marcher ses habitants à la sagesse, sur la voie des plaisirs.

Des genres & des modes de la musique Grecque.

On ignore à quel temps il faut rapporter l'invention des genres de la musique Grecque, qui n'étoient que la diverse manière de partager le *tétracorde*, ou l'étendue de la quarte, c'est-à-dire, les quatre tons qui la composoient. Ainsi tant que la lyre fut bornée aux trois cordes de celle d'Olympe, si elle étoit admise dans les concerts, elle ne pouvoit y être d'un usage universel.

Plut. de music.

Olympe fut le premier qui, de l'Asie, porta dans la Grèce Européenne, les *Nómes* ou cantiques des Dieux composés dans le genre *enharmonique*. Avant ce musicien, les *nómes* Grecs ne se chantoient que dans les genres *diatonique* & *chromatique*, plus

anciens que l'*enharmonique*, &, par conséquent, antérieurs à la guerre de Troie.

Le *Diatonique*, comme le plus naturel, doit passer pour le plus ancien des trois. Dans ce genre, la modulation procédoit par un demi-ton, suivi de deux tons; dans le *Chromatique*, elle procédoit par deux demi-tons, suivis d'une tierce mineure; enfin l'*Enharmonique* étoit composé de deux quarts de ton, suivis d'une tierce majeure, ou de deux tons (*a*). En élevant ou abaissant ensemble toutes les cordes d'une lyre, d'un ton ou d'un demi-ton, on passoit dans un autre mode. Les Doriens exécutoient le même chant, à un ton plus bas que les Phrygiens; & ces derniers, à un ton plus bas que les Lydiens: delà les dénominations de ces trois modes, auxquels on en ajouta d'autres dans la suite. Comme elles ne

Aristox. l. 2. p. 37. l. 1. p. 23.

(*a*) Diatonique; *mi*, *fa*, *sol*, *la*: Chromatique; *mi*, *fa*, *fa* dièze, *la*: Enharmonique; *mi*, *mi*, quarts de ton, *fa*, *la*. Telle étoit, dans les trois genres, la disposition du *tétracorde*, ou, comme nous dirions aujourd'hui, *l'accordature* de l'instrument; ce qu'il ne faut pas confondre avec la marche du chant.

changeoient rien à l'accordature des instruments, elles ne signifioient réellement que tel mode élevé ou abaissé de tant de dégrés. Il en est de même chez les modernes. Notre gamme, par quelque note qu'elle commence, se trouve toujours, au moyen des dièzes & des bémols qui n'ont d'autre destination que celle-là, divisée & constituée de la même manière dans toutes les positions possibles. Elle donne & fait toujours entendre, à quelqu'endroit du clavier qu'on la prenne, la série *ut, re, mi, fa — sol, la, si, ut*; c'est-à-dire, 1. 1. $\frac{1}{2}$. -1-. 1. 1. $\frac{1}{2}$.; & les deux tétracordes disjoints qui la composent, sont toujours exactement les mêmes. Faisant donc abstraction de tout calcul géométrique ou arithmétique, dont l'oreille, seul & souverain juge en cette partie, ne s'inquiète nullement, il suit que, du moins dans la pratique, nos différentes gammes ne sont essentiellement que la gamme simple d'*ut*, placée sur tel ou tel dégré d'abaissement ou d'élévation; que la circonstance ou la fantaisie ont fait préférer.

Tous ces modes avoient un caractère particulier, qu'ils tiroient non-seulement

de

la plus ou moins grande élévation du ton principal, mais de l'espèce de poësie, de la mesure, des modulations & des traits de chant qui leur étoient affectés, & qui les distinguoient aussi essentiellement, que la différence des proportions & des ornements distingue les ordres d'architecture.

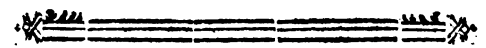
Nous ne nous étendrons pas davantage sur les genres & les modes de la musique des Grecs : ce que nous avons à dire à ce sujet, se trouvera mieux placé dans l'époque suivante, où nous parlerons du technique de cette musique. Ce qui précède suffit pour faire concevoir l'espèce de merveilleux qu'on lui attribue. Intimement liée avec le genre de poësie propre à ses différents modes, & toujours accompagnée du geste indiqué par la passion, pouvoit-elle ne pas produire, sur des ames neuves & sensibles à l'excès, les plus fortes émotions ? Et faudra-t-il mettre au rang des fables, des faits qui, bien examinés, n'ont rien de merveilleux ?

A toutes ces raisons, on peut en joindre d'autres tirées de la nature même des sons de la lyre, & de l'emploi délicat que savoient faire

des Grecs de la résonnance des harmoniques de ces mêmes sons (*a*). Nous développerons cette idée, lorsque nous traiterons de l'exécution.

(*a*) Voyez l'*Esprit des beaux Arts*, c. 9.





LIVRE QUINZIÈME.

DES SCIENCES.

C'EST à la Grèce que toutes les nations furent redevables des arts : elle alluma auſſi le flambeau des ſciences qui brilla pour elles ; mais les Grecs allèrent eux-mêmes en chercher les principes chez des peuples étrangers. L'Egypte & la Phénicie leur donnèrent les premières leçons ; & s'ils devinrent plutôt ſavants que les autres peuples, c'eſt qu'ils eurent des maîtres, & aſſez de génie pour étendre leurs découvertes.

Les étrangers ne voyageoient point en Grèce : les Grecs voyagèrent chez eux ; ils y puisèrent avec enthouſiaſme le germe des connoiſſances qu'on y cultivoit. Aux temps de Cécrops, de Cadmus, de Danaüs, & plus encore vers celui d'Inachus, ces connoiſſances n'étoient point portées en Egypte & en Phénicie au point où elles parvinrent dans la ſuite. Doués de toutes les qua-

lités propres aux arts & aux ſciences, les Grecs jugèrent bientôt leurs maîtres : parcourir la carrière, en franchir les bornes, s'élever au ſublime, furent les nobles effets de l'ardent génie de ce nouveau peuple.

Mais cette révolution intéreſſante appartient à des ſiècles éloignés de ceux qui nous occupent. Les ſciences auxquelles on s'adonnoit dans les temps héroïques méritent à peine ce nom. Quelques pratiques groſſières ſont bien différentes des théories ſavantes, qui diſtinguent le domaine des ſciences de celui des arts. Les premières n'ont pour objet qu'une ſpéculation raiſonnée des principes généraux & immuables ; les ſeconds n'en enviſagent que l'application pratique.

Ce n'eſt pas que les Grecs ne prétendiſſent avoir inventé les ſciences dans des temps très-antérieurs à ceux où elles commencèrent à être réellement cultivées chez eux : la vanité nationale ne les abandonna jamais. Euſſent-ils pu ſe croire redevables à des étrangers, des connoiſſances qui font le plus d'honneur à l'eſprit humain, eux qui revendiquoient, avec le plus vif intérêt, les moindres découvertes ? Les traditions

populaires attribuoient à des héros Grecs celles qu'on avoit faites dans les sciences les plus importantes. Palamède passoit pour l'inventeur de l'arithmétique. Quoi! s'écrie Platon, sans Palamède, Agamemnon eût ignoré le nombre de ses doigts! Il semble que le philosophe ne raisonne pas juste ; il confond l'arithmétique avec la numération. Il y a loin de l'art de connoître le nombre de ses doigts, à celui qui apprend à combiner les nombres entr'eux de tant de diverses manières, à les multiplier, à les soustraire, à les diviser. Une pratique grossière d'arithmétique ne constitue point l'arithméticien. Les connoissances que transmirent, à des Pélasges brutes, les premiers chefs de Colonie, n'étoient pas sans doute perfectionnées ; peut-être dégénérèrent-elles. Le héros Grec, aux débris épars de cette science, put joindre d'autres pratiques qu'il avoit imaginées, & lui donner pour ainsi dire une nouvelle naissance. Quoi qu'il en soit, ce seroit être injuste que d'attribuer aux Grecs instruits, la petite vanité que nous venons de reprocher à la nation. L'exemple de Platon prouve que les bons auteurs, loin de faire cas de ces traditions populaires, les li-

De Republ.

vroient au ridicule, & que peut-être même ils alloient quelquefois en cette matière au-delà de la vérité; ils reconnoissoient, sans rougir, qu'ils devoient tout à l'Asie & à l'Egypte.

Médecine. Une des sciences les plus utiles aux hommes, est celle qui s'occupe à prévenir les maladies destructives de l'espèce, ou à les guérir lorsqu'elle n'a pu les prévenir. Elle fit peu de progrès dans les siècles héroïques, ou, pour mieux dire, elle n'existoit point encore : car, on ne donnera point ce nom à des pratiques aveugles; &, d'ailleurs, à quoi eût alors servi la Médecine? Les maladies internes, aiguës, ou chroniques, sur lesquelles elle a coutume de s'exercer, ne désoloient pas l'humanité; la simplicité des mœurs, un exercice vigoureux, la tempérance rendoient peu nécessaires aux Grecs, une science dont les essais furent long-temps funestes, avant d'avoir acquis quelque dégré de certitude. Sans les guerres qui occasionnent des blessures, sans les chûtes qui causent des fractures, l'homme, exempt de maux physiques, & peu sujet aux maladies de l'ame, fût souvent parvenu à une longue vieillesse. La

mort, suite de l'endurcissement des nerfs & de l'ossification des cartilages, eût presque toujours été l'effet naturel des causes naturelles, plutôt que l'effet violent de quelque cause violente & étrangère à la nature de l'homme : car, nous ne disconviendrons point que les siècles héroïques n'aient éprouvé quelquefois ce qu'on appelle proprement maladies ; mais on laissoit à la nature le soin de les guérir, ou bien on la secondoit d'après quelques expériences.

La science des premiers médecins ne consistoit guère que dans l'exercice de la chirurgie, dont la médecine & la pharmacie étoient des parties dépendantes.

La guérison des filles de Prætus, ne contredit point cette opinion. Ce traitement nous offre le premier exemple de la purgation. L'ellébore que donna Mélampus aux Princesses, soit dans le lait de chèvres, soit sans intermèdes, joint à certains charmes, les rendit à elles-mêmes. Cette superstition ne doit pas étonner dans des siècles barbares, puisque des hommes accordent encore à ces rêveries, une confiance qu'ils refusent à la médecine même. Observons cependant que, dans une ma-

Apol. l. 3. Plin. l. 29. c. 1. Celf. l. 1. in præf.

ladie du genre de celle qui affligeoit les filles de Prætus, cette addition pouvoit avoir de l'efficacité. Pour guérir une imagination dérangée, souvent il s'agit moins d'employer les remèdes propres, que de faire croire au malade qu'on les emploie.

Si la guérison suivante pouvoit être mise au rang des faits historiques, elle prouveroit beaucoup en faveur des eaux minérales, dans une circonstance où on les prescrit encore à présent. *Apol. l. 2.* Iphiclus ne pouvant avoir de postérité, vient trouver Mélampus, & lui demande une recette pour devenir père: passons tout le merveilleux dont cette narration est enveloppée. Mélampus conseille à Iphiclus, pendant dix jours, l'usage du vin, dans lequel il auroit fait dissoudre de la rouille d'un couteau: c'étoit une liqueur minérale factice. Le remède opéra. Il n'y a qu'une différence entre l'ordonnance du médecin des temps héroïques, & celle des médecins de nos jours: le premier fait prendre l'eau minérale au mari; aujourd'hui on l'ordonne aux femmes.

On fait une objection contre cette historiette. Dans les siècles dont il s'agit, les instruments étoient ordinai-

rement de cuivre, & la rouille de ce métal eût été loin de remplir l'indication ; mais le fer étoit connu pour lors en Grèce. Une autre objection qui a plus de force ; c'est que Mélampus n'existoit pas au temps des Argonautes du nombre desquels étoit Iphiclus ; mais qu'importe le nom & les auteurs du fait, s'il est constant ?

La vanité des Grecs ne resta pas en défaut à l'égard de la médecine : ils prétendoient avoir eu des médecins dès les siècles les plus reculés. Chiron figure parmi ces anciens savants. Palamède empêcha, dit-on, la peste, qui ravageoit l'Hellespont & Troie même, de s'insinuer dans le camp des Grecs : cependant Homère, qui parle des médecins de l'armée Grecque, assure que ce fléau désola le camp, & ne dit point qu'on les ait appellés dans cette conjoncture, ni dans aucune autre semblable. Dans ses poëmes, ils ne le sont que pour panser les plaies. Ménélas est blessé d'une flèche dans le flanc : on fait venir Machaon ; il considère la blessure, en suce le sang, & cherche à calmer la douleur par un appareil. Selon toutes les apparences il consistoit en quelques simples. En

Iliad. l. 4 & passim.

Goguet, t. 4. p. 136. 137. Iliad. l. 11. v. 146. 147.

effet, dans la description d'un autre pansement, le Poëte dit expressément qu'on appliqua sur la plaie le suc d'une racine amère & broyée: ces plantes styptiques suppléoient à l'eau-de-vie, & aux autres liqueurs spiritueuses dont nous faisons usage.

Si les remèdes employés au traitement des blessures, étoient de leur nature moins efficaces que ceux d'aujourd'hui, peut-être les plaies n'étoient-elles point autant rebelles. Les humeurs de ces hommes grossiers étoient aussi douces, que leurs mœurs étoient simples: ils ne connoissoient point ces maux affreux, qu'on puise dans la débauche avec la honte. Des liqueurs spiritueuses n'enflammoient point leur sang; il ne charrioit point des quintaux d'épiceries. Les plaies faites avec des armes d'airain, se guérissoient d'ailleurs plus facilement que celles que font des armes de fer. Le verd-de-gris, pris intérieurement, est mortel à certaine dose; à l'extérieur, il produit les meilleurs effets. « Il déterge & dessèche » les ulcères », dit Goguet; « il con- » sume les chairs fongueuses & super- » flues. On fait un usage très-salutaire » du vitriol, pour appaiser les inflamma-

T. 4. p. 139.

» tions : il ne pourroit même résulter que » de bons effets du séjour du cuivre dans » les plaies. Ce métal porte en lui-même » une vertu styptique. Les raclures du » cuivre entrent dans la composition » de plusieurs remèdes dont on se sert » pour prévenir la corruption des chairs. » Quelques auteurs même prétendent » qu'un clou d'airain mis dans les chairs » d'un animal mort, empêche qu'elles ne » se corrompent. Au reste, la découverte » des propriétés du cuivre pour le » pansement des plaies, est très-an- » cienne. Toute l'antiquité s'est accor- » dée à dire qu'Achille avoit guéri Té- » lèphe avec la rouille de sa lance, dont » la pointe étoit de cuivre. Ce héros » passoit même pour le premier qui eût » reconnu les bons effets du verd-de-gris » dans le traitement des blessures. »

Plut. t. 2. p. 659.
Journ. des Sav. Juillet 1678. p. 159.

Plin. l. 25. c. 19.

Le sentiment adopté par l'auteur de l'*Origine des loix* est très-admissible ; mais nous osons n'être pas de son avis sur le régime ordonné dans les siècles héroïques pendant le traitement des blessures, quoiqu'il ait suivi en cela l'opinion d'un médecin très-éclairé (*a*).

(*a*) M. LE CLERC.

Ce favant, des lumières duquel nous profitons fouvent, ne nous paroît pas avoir fait affez d'attention à l'efpèce d'hommes qu'avoient à traiter les médecins de ce temps.

L'hygiène, ou l'art de conferver la fanté, eft la partie la plus intéreffante de la médecine : elle ne guérit pas les maux ; elle les prévient. La fcience du médecin feroit vaine & fans effet, fans la diététique : c'eft elle qui règle la nourriture, en prefcrit le genre, & fouvent l'interdit entièrement.

Dans les maladies internes, la nature agit de concert avec le médecin. Le malade ne defire point : fon appétit ne contredit point fes ordonnances. Mais ce n'eft pas feulement dans le traitement des maladies qu'on doit régler la nourriture, & déterminer celles qui conviennent aux malades ; le régime eft auffi une des premières loix que doit s'impofer un homme bleffé, fur-tout chez un peuple énervé par le luxe. La réduction d'une plaie pourroit-elle fe faire, fi des aliments doux & fains, ne corrigeoient l'inflammation produite par l'acrimonie des humeurs ?

On fera furpris du régime que fuivent les héros d'Homère, pendant le trai-

tement de leurs plaies. Machaon, fils d'Esculape, c'est-à-dire, un des médecins de l'armée Grecque, est blessé dans une sortie que font les Troiens. Nestor le ramène dans sa tente : il n'avoit rien à conseiller à Machaon, dont, en pareille circonstance, il eût au contraire pris les avis. Le médecin fait usage d'une boisson composée de vin, de fromage râpé, & de farine d'orge. Sur un héros de nos jours, le vin seul produiroit les plus funestes effets. On sert encore à Machaon, des oignons, comme s'il eût eu besoin d'irriter sa soif. *Iliad. l. XI. v. 627. &c.*

Le genre de vie des temps héroïques, peut seul excuser un pareil régime. Je conçois qu'on étoit alors fort ignorant sur les vrais principes de la science, & que la partie de la Médecine qui concerne la nourriture des malades, pouvoit être absolument inconnue. Mais pourquoi l'étoit-elle ? Parce qu'on n'en avoit pas besoin. Si le régime observé par les blessés, eût été constamment nuisible, se fût-on acharné à le suivre ? Nous nous plaignons de la nature, nous crions contr'elle ; insensés ! qui ne voyons pas que les maux qu'elle nous cause, sont bien moindres que ceux dont nous sommes nous-mêmes les

artisans ! Que l'exercice & la tempérance soient nos compagnons inséparables dans la santé ; les tourments & les privations cesseront d'être nos bourreaux dans la maladie. Que de maux nous épargneroit la sagesse, ou du moins, qu'avec elle, ils seroient moins cruels & plus aisés à supporter ! Pour un héros Grec, une blessure étoit un accident qui ne dérangeoit rien à sa manière de vivre accoutumée. Pour un moderne, elle est la cause d'une multitude de privations, qui, souvent, n'ont d'autre terme que la mort.

Platon vivoit dans un siècle peu différent du nôtre : il pensoit comme nous. « Quelle honte », disoit ce philo-
De Rep. l. 3.
» sophe à ses contemporains, « d'avoir » besoin de la médecine, non-seulement » pour les blessures & quelques autres » maladies légères, mais pour celles » qui viennent de la paresse, de la » gourmandise ; par une vie molle & » fainéante, de se remplir le corps d'hu- » meurs & de vents, & d'avoir obligé » les médecins d'inventer les mots » nouveaux de *ventosités*, de *fluxions* » & de *catarrhes*, inconnus du temps » d'Esculape ! Ce qui me fait penser » ainsi », continue l'élève de Socrate,

« c'est que ses deux fils, qui se trou-
» vèrent au siège de Troie, n'improu-
» vèrent point une potion faite de vin
» de Pramne, de farine & de fromage;
» toutes choses propres à engendrer la
» pituite ». Platon confond; c'est à
Machaon lui-même, comme on l'a vu
plus haut, qu'on présenta cette potion:
mais cela ne fait rien à son raisonne-
ment. « Vous direz », poursuit encore
le philosophe, « que c'est une étrange
» boisson pour un homme en cet état?
» Mais, avant Hérodicus, les disciples
» d'Esculape ne savoient point encore,
» selon la méthode de nos jours, con-
» duire les maladies comme par la
» main. » Je ne rapporte point le reste
du passage; il me suffit d'observer que
si les anciens médecins n'employèrent
point la manière de traiter usitée
depuis Hérodicus, c'est qu'elle eût été
inutile, & peut-être même nuisible
alors. Tout est relatif: la méthode
d'Esculape eût, à son tour, produit les
plus pernicieux effets sur les efféminés
contemporains d'Hérodicus.

Je n'ai pas besoin d'apologie auprès
du lecteur, pour l'avoir si long-temps
arrêté sur cet objet. L'histoire instruit
par la comparaison; & pourroit-on

ennuyer les hommes, en leur confirmant par les plus anciens monuments, qu'il ne tiendroit qu'à eux de jouir d'une santé vigoureuse ?

In voce Σφῦρα. On peut douter, malgré l'autorité d'Etienne de Byzance, que la saignée fut connue des héros qui assistèrent au siège de Troie. Homère n'en dit rien. Ce remède eût été cependant nécessaire pour prévenir les dépôts chez des hommes exposés aux coups les plus violents. Mais rien n'indique, dans la nature, un pareil remède. Au reste, les anciens Grecs croyoient en posséder un qui pouvoit suppléer à tous les autres. *Odyss. l. 19. v. 457.* Ulysse est dangereusement blessé par un sanglier. Les fils d'Autolycus bandent sa plaie, & arrêtent le sang, en proférant certaines paroles. Quoi de plus commode qu'une pareille médecine! Telle est celle qu'employoient les Dactyles. Ces empiriques étoient-ils d'aussi bonne foi que leurs malades ?

L'accouchement n'est point une maladie : il ne devint du ressort de la pathologie, qu'au moment où les femmes abandonnèrent la nature. L'emploi des sages-femmes ne fut indispensable, que quand le luxe eut commencé d'abatardir l'espèce. Dans les premiers temps,

à peine l'enfant étoit-il né, que toutes les douleurs cessoient : les suites de l'accouchement n'avoient rien de funeste, pour des mères vraiment dignes de ce nom. Et si même aujourd'hui, que l'espèce a tant dégénéré parmi nous, on voit encore des femmes assez robustes, pour reprendre, après leur délivrance, leurs occupations ordinaires, que pensera-t-on de celles qui conservoient toute la vigueur primitive de la nature, qui descendoient elles-mêmes de parents que la mollesse n'avoit point énervés, & qui étoient dans un exercice continuel !

De telles femmes pouvoient, sans doute, se passer de tout secours étranger. La seule difficulté qu'on pourroit opposer à cette opinion, est la prétendue nécessité de lier le cordon ombilical. Mais on a prouvé que cette ligature n'étoit devenue nécessaire, qu'en raison de l'usage imbécille du maillot ; & qu'en ne comprimant pas la poitrine de l'enfant, l'hémorragie n'étoit point à craindre. M. Hunter, de Londres, qui ne lie jamais l'ombilic, ordonne expressément de laisser l'enfant en liberté.

Alph. le Roi, c. 5. Ire. part.

L'incision du cordon n'étoit sans doute pas générale chez les anciens, puisqu'on voyoit en Crète, un lieu nommé

Omphalium, dédié à Jupiter, dont on avoit coupé le nombril, à sa naissance; ce qui sembloit extraordinaire alors. Cette incision, continue M. le Roi, lorsqu'on la faisoit, ne se pratiquoit que plusieurs jours après la naissance de l'enfant : c'étoit au moins l'usage d'Athènes, où cette opération étoit confiée aux nourrices. *On ne vous a pas encore coupé le nombril* : proverbe dont on se servoit pour reprocher aux jeunes gens leur inexpérience.

Les Grecs, policés par les Egyptiens, dûrent avoir de bonne heure des sages-femmes. L'histoire du peuple Hébreu nous montre qu'elles furent très-anciennement connues en Egypte : cependant, si l'on peut s'en rapporter à Hygin, il étoit défendu non-seulement aux esclaves, mais au sexe d'exercer aucune partie de la médecine, pas même celle des accouchements. Cette défense eût été peu sensible à certaines nations, où les femmes, mêlées avec les hommes, s'apprivoisent avec les mauvaises mœurs qu'occasionne nécessairement un commerce trop étroit entre les deux sexes. Mais les Dames Grecques vivoient très-retirées : la pudeur exerçoit encore sur ce sexe aimable, un empire absolu.

Fab. 274.

Cependant, les suites d'une pareille défense fussent devenues très-fâcheuses, sans l'expédient dont s'avisa une jeune Athénienne. Beaucoup de femmes périssoient, faute de secours, dans les travaux de l'accouchement. Agnodice, c'étoit le nom de la jeune Athénienne, se déguise en homme, s'instruit de la médecine, & s'en sert avec le plus heureux succès. On s'apperçut de la préférence accordée par les femmes au prétendu médecin : il s'éleva des soupçons ; on le traduisit devant les Juges de l'Aréopage. Il avoua son déguisement, & en exposa les motifs : ils étoient trop honorables aux Athéniennes, & à leur libératrice, pour qu'on osât lui en faire un crime. Touchés de la peine & de la vertu de leurs concitoyennes, les Juges abrogèrent la loi.

En supposant le fait comme véritable, il prouveroit qu'antérieurement, les femmes avoient été chargées du soin de veiller aux accouchements ; & que l'imprudence ou l'impéritie de quelqu'une d'entr'elles, les fit priver de cette fonction ; ce qui s'accorde avec l'opinion qui met plusieurs femmes de l'antiquité, dans la liste des médecins. Ce catalogue ne

laisse pas d'être nombreux : presque tous les héros sont autant de médecins, à la tête desquels on voit Chiron leur maître, que ses lumières faisoient respecter dans toute la Grèce. C'est à la connoissance des simples, qu'ils s'attachèrent particulièrement. Le nom de quelques-uns de ces personnages, que portent encore aujourd'hui certaines plantes, annonceroit qu'ils en découvrirent la vertu : mais est-on bien assuré que la vanité ne les leur ait pas imposé dans les siècles postérieurs ?

L'histoire de Médée, si l'on pouvoit y ajouter quelque foi, démontreroit que les Grecs ne laissoient pas d'avoir fait alors quelques progrès dans la botanique ; ou plutôt, dans la connoissance des propriétés d'un certain nombre de plantes.

On s'attend à voir les Grecs faire honneur à quelqu'un de leur héros, de l'invention de la médecine : mais les premiers n'eurent point de médecins ; ou, si l'on veut, tout le monde l'étoit alors. Une expérience suivie du succès, se réitéroit en semblable occasion.

Il est impossible de fixer le temps où la Médecine commença de faire un art particulier. L'histoire de l'Esculape

Grec, auquel on en attribuoit l'invention, pourroit faire croire que cette époque précède la guerre de Troie. Ce prétendu père de la médecine n'exista peut-être jamais ; & si l'on donnoit à Podalyre & à Machaon, la qualité de fils d'Esculape, c'est dans le sens qu'on appelle enfants d'un grand homme, ceux qui se distinguent dans la même carrière. Esculape étoit une Divinité Egyptienne, qui passoit pour avoir inventé la médecine : son culte s'introduisit dans la Grèce, lorsque cet art commençoit à y être en considération : il en fut regardé comme le protecteur. Dans la suite, il fallut, à quelque prix que ce fût, qu'Esculape eût été Grec ; c'étoit la manie de ce peuple : on le confondit avec l'enfant dont étoit accouchée la fille de Phlégyas, comme quelques siècles auparavant, on avoit confondu Osiris, ou Bacchus, avec le fils de Sémélé ; ou, si l'on veut, ce fut une Théophanie, ou nouvelle apparition du Dieu.

Nous ne dirons rien des autres sciences qui concernent la médecine. L'Anatomie n'existoit point : il se passe bien des siècles avant que les hommes osent porter le fer & un œil curieux

sur leurs semblables. La science qui traite de la formation des corps & de leurs parties constituantes, la Chymie, étoit à naître : à peine s'arrêtoit-on à l'extérieur de quelques-uns des êtres qui couvrent la surface de notre globe. Les loix que suivent les corps dans leurs mouvements, ne sont connues que des peuples savants : la Physique n'avoit pas encore de nom. Enfin, l'Histoire naturelle, cette science qui nous offre le catalogue de nos richesses, eût été de peu d'usage à un peuple réduit aux premiers besoins de la nature. On ne décorera pas de ce nom la découverte de quelques simples, de quelques plantes nourricières. La connoissance des trois règnes, celle de la multiplication, de l'organisation, &c., des êtres ; voilà ce qu'on doit appeller *Histoire naturelle*, & c'est ce qu'ignoroient absolument les Grecs des siècles héroïques. Voyons si, dans les sciences mathématiques, ils avoient fait plus de progrès.

Arithmétique. Archimède, l'un des plus grands méchaniciens & des plus savants géomètres de son siècle, faisoit peu de cas de ses connoissances en méchanique : il

Plut. in Marcel.

se reprochoit d'avilir en quelque sorte la géométrie, en l'arrachant aux objets immatériels & intellectuels, pour l'appliquer aux choses matérielles & sensibles : comme si les sciences qui n'auroient aucun rapport avec nos besoins, mériteroient nos respects !

Les connoissances que méprisoit Archimède, & dont nous nous honorerions aujourd'hui, font voir à quel point de sublimité les sciences mathématiques s'élevèrent dans la suite, & quel intervalle séparoit les Grecs du temps de Platon, de ceux des siècles héroïques. Leur ignorance sur ce qui n'étoit pas de premier besoin, surpasse toute idée : on ne découvre alors aucune trace de l'arithmétique. Cependant la société avoit fait trop de progrès dans ce temps, pour qu'il soit permis de confondre les anciens Grecs avec ces sauvages dont parle M. de la Condamine, qui, avec cinq doigts à chaque main, ne savoient compter que jusqu'à trois. Les Prêtresses du temple de Junon existoient à Argos dès les commencements de cette Monarchie : leur succession servit à déterminer la chronologie. Le nombre des années de chacune de ces Prêtresses étoit donc

contenu sur quelque monument : les Egyptiens apportèrent, sans doute, les éléments du calcul.

De ce que les Grecs de ces temps reculés n'eurent point d'arithmétique, il n'en faut pas conclure que la numération leur fût inconnue. Des hommes qui avoient autant de rapports entr'eux, ne pouvoient se passer d'un moyen aussi continuellement renaissant de communiquer les uns avec les autres. Sans savoir lire, sans connoître l'arithmétique, les habitants de nos campagnes n'en font pas moins bien toutes les opérations qu'exige le commerce ordinaire de la vie. Il est vrai que n'ayant aucun signe auquel ils puissent attacher leurs idées numériques, leurs opérations ne peuvent être que très-bornées. Mais les Grecs ne manquèrent jamais de ces caractères : l'écriture symbolique des Egyptiens leur en fournit avant l'arrivée de Cadmus ; & dès que ce Prince eut introduit l'écriture Phénicienne, la commodité des caractères alphabétiques les fit bientôt servir à la numération.

Il paroît que d'abord les lettres initiales désignèrent les nombres. Les monuments qui subsistent encore aujourd'hui, ne permettent pas de douter du

du grand usage que firent anciennement les Grecs de cette méthode, pour exprimer leur valeur d'une manière abrégée. On en trouve des preuves dans quelques fragments d'inscriptions très-anciennes, rapportées par l'Abbé Fourmont. M. l'Abbé Barthélemy en a donné l'explication dans le vingt-troisième volume des Mémoires de l'Académie. Le peu de lumières que fournit l'antiquité, sur les premières méthodes de calcul employées par les Grecs, nous force de nous en tenir à ce qu'a dit là-dessus le dernier des savants que nous venons de citer.

On a vu, dans notre premier volume, les différentes manières de compter usitées parmi les Grecs. Les lettres initiales n'étant, pour ainsi dire, que l'abrégé des noms de nombre, on dût s'en servir avant d'assigner aux lettres une valeur dépendante, non-seulement du rang qu'elles tiennent dans l'alphabet, mais encore d'une convention arbitraire, qui est sensible dans la façon d'exprimer les unités, les dizaines, &c.

Cette seconde opération, bien plus compliquée que la première, n'a dû s'introduire que lorsqu'on eut reçu des Phéniciens les *épisémons*, qui pa-

toissent être venus en Grèce plus tard que la plupart des autres lettres. On peut voir la forme de ces trois caractères dans les préliminaires de cet Ouvrage.

La première opération, quoique beaucoup plus simple, avoit cependant des inconvénients réels, & auxquels les anciens Grecs dûrent remédier difficilement : ils provenoient de ce que le nom de plusieurs lettres de l'alphabet Grec, commençoit par une lettre semblable. Par exemple, *Ex, Epta, Ennea*, qui désignent les nombres *six*, *sept* & *neuf*, commencent tous trois par *epsilon*; & il étoit difficile de faire servir le même caractère à désigner ces trois nombres, quand il falloit les faire entrer dans un même calcul. Il y auroit eu nécessairement erreur & confusion, si les Grecs n'eussent imaginé quelque manière d'en marquer la différence, soit en les affectant d'un signe quelconque, soit peut-être en les posant horizontalement, verticalement ou obliquement, selon celui des trois nombres qu'on vouloit exprimer. Cette conjecture semble autorisée par la petite ligne qu'on mettoit au-dessous de la lettre, dans l'autre manière de compter, pour indiquer les mille.

Du temps d'Hérodien, cette première méthode se trouvoit encore dans les loix de Solon, & sur d'anciennes colonnes. Elle se perpétua chez les Athéniens ; mais comme elle avoit été insensiblement abandonnée par les autres villes de la Grèce, delà vient que des grammairiens, tels que Térentius Scaurus & Priscien, n'en parlent que comme d'un usage particulier à ce peuple.

Περὶ τῶν Ἀριθμῶν.

Scaur. de Orth. p. 2258.

Prisc. de fig. num. p. 1345.

Il est clair cependant que, dans les commencements, cet usage dût être commun à tous les Grecs. On en voit la preuve dans le premier fragment dont M. l'Abbé Barthélemy s'est proposé de donner l'explication. Le second fait voir en même temps, que l'autre façon de compter, c'est-à-dire, par lettres numérales, s'étoit introduite de bonne heure dans le Péloponnèse.

Géométrie, méchanique.

Le peu de progrès des Grecs dans l'arithmétique jusqu'au siège de Troie, rendra moins incroyable leur ignorance touchant la géométrie & la méchanique. Ce n'est pas qu'ils n'en eussent quelques notions grossières ; mais des pratiques destituées de théorie, ne constituent point une science. Il ne suffit pas de savoir faire une roue d'a-

près un cercle tracé, & de la diviser par des rayons, pour être géomètre; la construction des ustensiles de premier besoin ne fait pas non plus le méchanicien.

Il ne faut que jetter un coup d'œil sur ce que nous avons dit de la situation de la Grèce, dans les temps que nous venons de parcourir, pour sentir la raison du peu de progrès des sciences, dans cette contrée que dans la suite elles distinguèrent si éminemment des autres nations. Les sciences demandent un loisir dont les hommes ne peuvent jouir que dans les grands Empires, ou sous des Gouvernements déjà formés. Dans de petits Etats, toujours en guerre les uns contre les autres, & sans cesse occupés à s'assurer sur leurs bases, chaque particulier est forcé de travailler pour vivre : tous les citoyens sont artisans; aucun n'est savant. Dans les grands, l'excédent des besoins produit la richesse : delà le loisir, les arts, les sciences, le luxe, enfin la corruption.

Astronomie. L'astronomie cependant avoit déjà fait quelques pas, mais qu'ils étoient foibles! Elle naquit du besoin comme toutes les autres sciences : aussi ses pro-

grès furent-ils en raison de ceux de la nation. Long-temps réduits à la vie pastorale, les Grecs pouvoient se passer de Calendrier ; son usage ne devient d'une nécessité indispensable qu'à un peuple agriculteur. Leur navigation n'exigeoit point qu'ils trouvassent dans les cieux, des guides pour les conduire sûrement à travers les flots ; leurs Colonies, comme autant d'essaims qui cherchoient à l'aventure une retraite pour s'y fixer, ne consultoient point, dans leurs émigrations, de cartes géographiques ; leurs voyages n'étoient que des excursions : il devoit s'écouler bien des siècles avant qu'ils donnassent naissance à la géographie, ou qu'ils la rendissent nécessaire.

L'agriculture s'introduisit enfin, & fit naître l'astronomie, ou peut-être tira de l'obscurité, les connoissances qu'en avoient apporté les Colonies Orientales. Selon M. Bailly (*a*), cette science ne date, chez les Grecs, que du

(*a*) Voyez l'*Histoire de l'Astronomie ancienne* ; la *Déf. de la Chronologie*, par FRÉRET, & l'article de l'Astronomie des Grecs, t. 4 de l'*Origine des Loix, des Sciences, &c.*

quatorzième siècle avant notre ère: c'est alors qu'ils reçurent la sphère. Alcée, surnommé depuis Hercule, rapporta, dit-on, dans la Grèce, celle des Perses & des Chaldéens, qu'il avoit prise en Asie, lors du voyage des Argonautes. Mais nous savons que ces guerriers, avant d'avoir atteint le terme de leur navigation, furent abandonnés par le héros, qui d'ailleurs s'occupoit beaucoup plus de combats que de sciences. Jamais peut-être l'astronomie n'auroit éclairé la Grèce, si elle eût attendu que le fils d'Alcmène en eût allumé le flambeau.

Plin. l. 7. c. 48. Censor. c. 19. Solin. c. 1. Plut. in Num. Stob. Eclog. Phys. p. 21. Aug. de Civ. Dei. l. 15. c. 12. Macrob. Saturn. l. 1. c. 12.

On pourroit juger des progrès de l'agriculture, dans les différentes contrées de la Grèce, d'après la diversité qui régna d'abord chez ses habitants, à l'égard de la durée primitive de l'année. Lorsque les Arcadiens, qui, les premiers, avoient cherché à se former un Calendrier, se contentèrent d'une année de trois mois, puis d'une de quatre, n'est-il pas à croire qu'ils ne menoient encore qu'une vie pastorale? L'agriculture demande les soins d'une année entière. L'automne est destinée aux semailles & aux vendanges, l'hiver aux labours: le printemps voit semer les

nouveaus grains; l'été est employé à la récolte. Les Arcadiens auroient donc assigné à chacune des opérations dont nous venons de parler, une année particulière. Tant d'années accumulées en peu de temps, eussent jeté sur toutes les opérations, une confusion augmentée encore par la prétendue correction des années de trois mois en celles de quatre, qui, en astronomie, n'a aucune période pour fondement. Chez les Argiens & les Acarnaniens, lorsqu'ils donnèrent six mois à leur année, la science fit un pas. Durant la première, le soleil s'avançoit; il reculoit dans la seconde.

Les besoins de l'agriculture forcèrent les Grecs à chercher les moyens d'accorder, d'une manière plus raisonnable, leurs années avec le cours du soleil. On voulut connoître les levers & les couchers des étoiles; ils indiquoient aux gens de la campagne le temps de leurs travaux. Les Grecs, dans leurs voyages, rassembloient les observations des diverses contrées; ils en formèrent un calendrier rustique, dont l'usage ne laissoit pas d'avoir beaucoup d'utilité, malgré ses imperfections. Les étoiles, ayant un mouvement progressif en longitude, ou plutôt les points équinoxiaux

rétrogradant ſans ceſſe à l'égard des étoiles & des conſtellations, il en réſultoit que les levers de ces étoiles retardoient dans le cours de l'année ſolaire, & que les points des équinoxes & des ſolſtices répondoient à différents dégrés des conſtellations. Ces changements devenoient ſenſibles au bout d'un certain temps; il falloit remédier aux erreurs devenues trop conſidérables: delà, les divers Calendriers uſités ſucceſſivement dans la Grèce, & dont on retrouve des lambeaux dans les différentes déterminations rapportées par les anciens auteurs.

L'agriculture exige l'obſervation des météores: il eſt important au laboureur de connoître les mois où les orages arrivent plus fréquemment; quelles ſaiſons ſont plus ou moins pluvieuſes; quels vents ont ordinaire de ſouffler pendant un certain intervalle; quelle époque eſt la plus convenable aux labours; quelle autre eſt favorable aux moiſſons. Les longues & continuelles obſervations faites par les anciennes nations, & ſur-tout par les Chaldéens, pouvoient avoir appris à ces peuples, des choſes dont les habitants des villes, accoutumés à prendre le temps comme il

vient, n'ont aucune idée. Les Grecs adoptèrent ces observations étrangères : ils purent y joindre les leurs propres, & c'est ainsi qu'ils composèrent les Calendriers dont nous parlons. On y trouvoit les variations des saisons, indiquées par les levers & les couchers des étoiles. Ces variations & les prédictions intéressoient des gens qui n'avoient aucune notion des douze signes du Zodiaque, ni du lieu qu'occupoit chaque jour dans l'écliptique, le soleil seule cause physique de ces variations. Ils n'avoient point de Calendrier : qu'y pouvoit-on substituer de plus remarquable, que les levers & les couchers de ces étoiles? Chaque année ils reviennent à-peu-près les mêmes ; on attacha donc à leurs apparitions l'annonce de la constitution de l'air, & celle des météores qui devoient les accompagner.

Le premier de ces Calendriers répond à la sphère qu'on assure avoir été décrite par Chiron ; mais il seroit facile de prouver que Chiron n'a point dessiné de sphère céleste à l'usage des Argonautes. La position des étoiles, dans les cercles de cette sphère, est trop exacte, pour qu'elle puisse être regardée comme l'ouvrage d'une astronomie naissante.

Tant de justesse suppose l'art cultivé depuis long-temps : sans doute cette sphère avoit été réglée par quelqu'un des Egyptiens, ou des Phéniciens venus avec les fondateurs des Colonies Orientales.

Dans les temps héroïques, on songeoit plus à se battre qu'à inventer ou à perfectionner les sciences : il falloit que les erreurs devînssent considérables, avant qu'on pensât à y remédier.

La barbarie dans laquelle retomba la Grèce, après l'invasion des Doriens, sujets des Héraclides, étouffa le germe des sciences qui commençoient à naître. L'astronomie fut oubliée : on ne s'appercevoit pas combien l'ancienne sphère devenoit défectueuse, combien les Colures étoient mal placés. L'erreur ne fut très-sensible à des hommes qui n'avoient besoin que d'une astronomie rustique, que vers le siècle d'Hésiode. Ces faits n'appartiennent plus à l'époque où nous sommes.

Les Grecs ne demeurèrent point jusqu'à cet instant, sans reconnoître l'irrégularité de leur ancienne manière de partager le temps. L'astre qui préside aux nuits, est trop capable de fixer les regards, pour qu'on ne se soit pas attaché

de bonne heure à en examiner le cours.

La lune n'est point destinée à régler les années : cependant les anciens Grecs, avant de sentir le vice d'une pareille division, eurent des années purement lunaires. En moins de dix-sept ans, l'hiver avoit pris la place de l'été : on tâcha de concilier la durée des années, avec le retour périodique des saisons. Mais les Grecs qui, dans les temps mêmes où les sciences fleurirent chez eux, ne furent jamais astronomes, étoient bien éloignés d'avoir, dans les siècles héroïques, les connoissances nécessaires pour entreprendre, avec succès, de pareilles réformes. *Solin. c. 1.*

D'après la supposition que vingt-cinq révolutions lunaires répondoient exactement à deux révolutions solaires, ils crurent avoir trouvé le moyen de ramener les différents mois de leur année à la même saison, en intercalant un treizième mois de deux en deux ans. Mais cette période, à laquelle on donna le nom de *Diétéride* ou de *Triétéride*, excédant de sept jours environ, la durée de deux années solaires, produisoit en huit ans, près d'un mois d'erreur. Ils remédièrent à ce défaut, par un défaut plus grand encore ; c'est-à-dire, par la *Censor. c. 18.*

Tétraétéride ou *Pentaétéride*, cycle où l'intercalation du treizième mois ne se faisoit qu'après quatre années révolues; ce qui, tous les huit ans, donnoit près de trois jours d'erreur de plus que la *Diétéride*. Enfin les Grecs inventèrent l'*Octaétéride* ou *Ennéatéride*, ainsi nommée de ce que ce nouveau cycle recommençoit chaque neuvième année. Mais intercaloient-ils trois mois, après huit années révolues? omettoient-ils tous les huit ans, un mois intercalaire? C'est sur quoi l'on n'est point d'accord.
L. 1. c. 13. Selon Macrobe, ils avoient sept années communes de 354 jours chacune; & à la huitième, ils intercaloient les quatre-vingt-dix jours, dont huit années solaires surpassent huit années lunaires.

L'*Ennéatéride* pourroit avoir eu lieu dans la Grèce, dès les temps de Cadmus. Ce Prince, sorti d'un pays civilisé, pût enrichir les Grecs d'une connoissance qui n'étoit dûe qu'à des peuples plus instruits que ceux chez lesquels il venoit s'établir. Du moins trouvons-
Apol. l. 3. nous que, sous ce Prince, il est question d'une *grande année*, & que cette grande année est de huit ans.

Dans l'époque suivante, nous verrons enfin le soleil servir de règle à l'année.

Les anciennes annales de la Grèce attribuoient ce nouveau pas de l'astronomie, à un oracle de Delphes qui enjoignoit, dans les sacrifices & dans les fêtes solemnelles, d'avoir égard non-seulement aux usages de la patrie, mais encore d'y observer trois choses ; Κατὰ γ'. L'obscurité de l'Oracle laissoit libre carrière sur l'interprétation : il plût d'entendre ces trois choses des jours, des mois & des années. On crut qu'il falloit faire accorder celles-ci avec le cours du soleil ; les mois & les jours avec celui de la lune. Il ne seroit pas étonnant que les besoins de l'agriculture, ayant tourné les vues des Grecs du côté de l'astronomie, l'Oracle eût indiqué, avec sa forme obscure & accoutumée, les connoissances qu'il avoit reçues de quelques personnes plus instruites que le vulgaire. Au reste, il dût s'écouler un long-temps, avant que les Grecs arrivassent au but qu'ils s'étoient proposé. Nous réservons pour l'époque suivante, le résultat de leurs efforts à cet égard : il suffira de remarquer ici, combien peu considérables étoient les progrès de l'astronomie en Grèce, dans les temps que nous parcourons, s'il est vrai que ces peuples, avant le règne

Gemin. ap. Petav. Uranol. c. 6. p. 32.

Strab. L. 1. p. 23. Lucian. de Astrol.

d'Atrée, n'eussent point encore fait attention au mouvement propre du soleil d'Orient en Occident. Mais on croira difficilement qu'Atrée soit le premier qui les ait instruits de ce fait. On cacha, dit-on, cette découverte sous l'emblême de cet affreux repas qui fit reculer le soleil : on n'enveloppe point, sous un trait horrible, une découverte d'une utilité générale.

Comment les Grecs purent-ils tarder si long-temps à faire servir le Ciel aux usages de la vie ? Le soin des troupeaux, une de leurs premières occupations, les mettoit à portée de jouir continuellement du spectacle des astres ; ils pouvoient en tirer des secours, dont ils ne firent qu'une application tardive, si l'on s'en rapporte même à leurs compatriotes. Sophocle attribue à Palamède, la division de la nuit en plusieurs parties, par la hauteur des étoiles sur l'horizon : son but étoit que les sentinelles pussent veiller & se reposer également. Mais les pasteurs de la Grèce n'avoient-ils pas déjà fait ces observations ? & n'est-ce pas parce que Palamède les appliqua aux besoins de la guerre, qu'il en fut regardé comme l'inventeur ? Le même héros donna pour guides aux pilotes,

la constellation de l'Ourse, & le coucher de Sirius en hiver. Il paroît en effet certain qu'aux temps de la guerre de Troie, les Grecs se conduisoient en observant les étoiles voisines du Pôle. Ulysse s'en sert pour diriger la course de son vaisseau. Il n'est pas à présumer qu'Homère, si exact observateur des coutumes, ait fait un anachronisme, en donnant à son héros une connoissance qu'on n'avoit pas de son temps; mais, quand cela seroit, il s'en suivroit toujours que l'art a précédé le siècle d'Homère.

Les deux Ourses ont servi à diriger les Grecs sur la mer; mais *la grande* leur suffit pendant long-temps. Des peuples, dont toute la navigation se bornoit à un cabotage peu étendu, pouvaient se passer de la seconde de ces constellations : aussi ne commencèrent-ils à faire usage de la petite Ourse, que dans des siècles beaucoup postérieurs à la guerre de Troie, & vers le temps de Thalès.

Les faits que nous venons d'exposer, présentent l'état de l'astronomie, aux temps héroïques. Nulle théorie; des pratiques défectueuses & grossières : &, malgré les connoissances relevées dont quelques auteurs prétendent

Philostr. Heroic. c. 10.

faire honneur à Palamède, de quoi peut-on être vain, lorsqu'on est forcé d'avouer que l'on ne possède ni règles, ni mesures pour les mois & pour les années?

Des observations aussi bornées sur le cours toujours régulier des étoiles fixes, & sur les mouvements si apparents du soleil & de la lune, prouvent l'ignorance où l'on étoit sur ceux des autres astres, dont la marche est plus compliquée. Vénus étoit la seule des planètes que connussent les premiers Grecs. Le fait que nous avons rapporté, dans les commencements de l'histoire d'Argos, au sujet du prétendu changement arrivé dans le cours, la couleur & la grosseur de Vénus, est une preuve de l'antiquité de cette découverte, qui ne conduisit que très-tard, à celle des autres planètes. Plusieurs siècles s'écoulèrent avant qu'on eût l'idée de leur mouvement propre. Jusqu'au temps de Pythagore, la *Vénus du matin* & *la Vénus du soir* furent, pour les Grecs, deux astres différents.

Géographie.

La Géographie ne marche d'un pas sûr, que lorsqu'elle est guidée par l'astronomie. On ne doit pas s'attendre à

trouver ici les positions exactes des villes ou des pays ; on ignoroit jusqu'au nom même de latitude & de longitude. Les premiers Grecs voyageoient peu ; & d'ailleurs falloit-il de grandes notions de géographie, pour aller de peuplade en peuplade ?

Cette science ne consista d'abord que dans le récit toujours incertain, & souvent infidèle des voyageurs. Les voyages & les observations se multiplièrent peu-à-peu, & de ce fond rempli d'erreurs naquit la géographie. L'antiquité a donné beaucoup de louanges aux connoissances géographiques d'Homère : nous avons vu de quelle autorité il étoit dans les contestations qui s'élevoient sur la propriété des pays dont il avoit parlé. Dans quelques villes la loi ordonnoit aux jeunes gens d'apprendre par cœur son catalogue.

Homère nous trace la situation de la Grèce, au temps de la guerre de Troie, avec la plus grande exactitude. Un auteur, auquel le desir de lire ce Poëte inimitable sur les lieux mêmes qu'il a chantés, fit entreprendre le voyage de l'Asie mineure, fut frappé de tant d'exactitude. Un volume, selon lui, suffiroit à peine pour rendre à ce

Essai sur Hom. c. 1.

rare génie, toute la justice que mérite sa carte seule de la Grèce.

Malgré les révolutions & les traitements barbares qu'ont éprouvé, dans un aussi grand intervalle, les contrées que décrit ce Peintre charmant de la nature, ses tableaux répondent encore à l'état actuel du pays, plus qu'on n'auroit lieu de l'attendre. Les rochers, les collines, les promontoires dont il nous a laissé la description, attestent encore aujourd'hui la propriété de ses épithètes, la fidélité de ses tableaux. En parcourant la Troade & les îles, on est étonné d'y retrouver ses paysages, ses bois frais, ses prairies verdoyantes, ses gazons fleuris, ses pâturages, ses plaines labourées, & même les différentes productions dont il les embellit, quoique ces objets soient, & plus variables & plus changeants.

Homère, si intéressant & si vrai dans la description de sa patrie, & des pays qu'il connoissoit, n'est plus le même lorsqu'il parle des contrées éloignées, & qu'il ne décrit que sur la foi d'autrui. On reconnoît alors les contes faits à des peuples simples & curieux, par des voyageurs superstitieux & menteurs. L'Italie étoit pour

lui l'extrémité du monde & le pays des fables. Mais si Homère n'avoit pas voyagé dans cette contrée charmante, il avoit visité l'Egypte. Il est curieux de voir comment M. Wood, c. 6.
qui, deux fois, l'Odyssée à la main, parcourut le chemin que le Poëte fait tenir à Ménélas, le justifie sur la position qu'il assigne à l'île de Phares. Nous invitons le lecteur à lire, dans l'ouvrage même, les détails où l'Auteur entre à ce sujet; mais nous ne pouvons nous refuser au plaisir de rapporter la comparaison qu'il fait de son voyage avec celui du Roi de Sparte.

Ménélas parle à Télémaque des craintes, des difficultés & des dangers qu'il avoit essuyés dans ce voyage. M. Wood, dans sa traversée de Latichée en Syrie, à Damiette en Egypte, n'en eut pas de moindres à courir. Le soir du troisième jour, en sondant sur la côte d'Egypte, on trouva un fond de sable à quelque distance des *Bogas*; (c'est le nom que donnent les *Arabes* à l'embouchure du fleuve où règne une barre ou mondrain de sable qui change de forme, de grosseur & de position, selon le vent.) L'eau du Nil commençoit à teindre celle de la mer,

enfin, la terre basse & plate de l'Egypte s'offrit aux yeux des matelots.

Faute de port sur la côte du Delta, les bâtiments qui vont à Rosette ou à Damiette, mouillent dans une rade ouverte & dangereuse. Le vaisseau est à peine à l'ancre, que le vent devient impétueux ; les éclairs brillent, le tonnerre se fait entendre ; on s'empresse de quitter la côte, & ce n'est qu'après trois jours d'orage, que le navire gagne l'île de Cypre.

Trois semaines s'écoulent : on se remet en mer ; le vaisseau se retrouve sur le même mouillage, devant les *Bogas*, par un temps douteux. L'usage a établi une récompense pour le premier bateau du pays qui aborde un navire étranger ; un d'eux vint à bord. Un ciel noir annonçoit la tempête ; le Capitaine du navire s'empresse de gagner le large. Notre voyageur n'avoit d'autre parti à prendre que celui de le suivre, ou d'affronter les *Bogas* sur le petit bateau ; il préféra le dernier parti.

Rien de plus effrayant que l'approche de ces *Bogas*, dans un gros temps. Les brisants qu'on voit & qu'on entend de loin, ressemblent alors à une suite de cascades qui remplissent le chemin

dans l'espace d'un demi-mille. Le tableau très-énergique, tracé par Homère, de ces effrayants objets, démontre qu'il avoit été en Égypte, & qu'il avoit passé les *Bogas*.

Iliad. l. 17. v. 265, &c.

Un des bateliers monté au haut du grand mât, dirigeoit la route du bateau, en répétant les signaux que lui communiquoit un autre bateau, qui, dans les gros temps, se place en dedans des *Bogas*, & à travers des brisants sur la barre, pour piloter ces bateaux, auxquels on donne le nom de *Germes*. Celui de M. Wood toucha trois fois avant d'atteindre l'eau calme. Un vaisseau Ragusain, qui marchoit de conserve, ne put éviter la côte, & périt avec tout son équipage.

Ces dangers justifient la répugnance que Ménélas avoit d'entreprendre ce voyage une seconde fois. Sa route étoit plus longue ; il manquoit de bateaux capables d'affronter les *Bogas*, & de matelots accoutumés à cette navigation ; ou, pour mieux dire, Homère lui-même avoit affronté tous ces dangers, & non pas le Roi de Lacédémone, qui n'alla jamais en Egypte. Le lecteur, en comparant cet extrait de la navigation de M. Wood, avec le voyage de Mé-

nélas décrit dans le quatrième livre de l'Odyssée, jugera par lui-même, si l'Auteur n'a point forcé la comparaison.





LIVRE SEIZIÈME.

MŒURS ET USAGES.

Le bonheur des Grecs, dans les temps héroïques, a jusqu'ici fait un problême résolu de deux manières bien opposées. Les uns leur reprochent tous les vices qui font frémir l'humanité ; les autres louent leur genre de vie simple, leurs mœurs naïves, la bonne foi, la grandeur d'ame ; en un mot, toutes les qualités qui rendent l'homme estimable à ses propres yeux, & cher à ses semblables. C'est dans ces siècles qu'on trouve la mesure entière du bonheur dont l'espèce humaine est susceptible, & qui diminue toujours, en raison de ses progrès, dans la civilisation.

Il y a loin de l'une à l'autre opinion. Dans l'antiquité, ainsi que dans les nuages, on voit tout ce qu'on veut voir. Le Philosophe, pour qui la société est

un état contraire à notre nature, l'esprit plein de sa chimère, n'envisage plus les objets, que sous un jour propre à la réaliser : les faits qui, en eux-mêmes, sont immuables, prennent, dans son imagination, l'empreinte de sa manière de voir. L'homme, réduit à la condition du reste des animaux, borné, comme eux, au seul instinct, devient pour lui l'homme de la nature : il a recours au raisonnement, pour prouver que c'est alors seulement qu'il suit sa véritable destination, & pour chercher à étayer le bonheur d'un état dont personne ne voudroit & ne pourroit jouir.

L'ami de la société & des arts donnera dans un excès contraire. Selon lui, la vraie félicité ne se montre que là où les beaux arts ont atteint le plus haut point de perfection. Ses caprices sont devenus des besoins ; il ne peut les satisfaire qu'au sein d'une grande société ; l'idée seule de privation le fait frémir. Dès qu'il devient passionné, il cesse d'être impartial : il réalise les maux qu'il craint ; les charmes d'une vie simple & bornée aux premiers sentiments de la nature, ne font plus d'impression sur son ame. Rien que ce qui flatte la vivacité de ses goûts, que ce qui produit une

une joie éclatante, des plaisirs tumultueux, n'a pour lui d'attrait.

Ce n'est pas sur de vains systêmes, qu'on doit établir le bonheur ou le malheur de l'homme : les faits; voilà le grand livre qu'il faut ouvrir. Que nous a-t-il appris? Interrogeons-nous en silence, écoutons la voix intérieure? Qui de nous, quelquefois, ne s'est pas senti ému par la peinture des mœurs simples & naïves, par la valeur de ces hommes grossiers, dont le seul guide fut une conscience trop souvent étouffée par de violentes passions? Mais aussi, qui n'a pas frémi en lisant les horreurs qui marchent à côté des vertus?

Quoi donc! si les siècles héroïques furent la période du bonheur, comment existoit-il au milieu de tant d'atrocités? & s'ils s'écoulèrent parmi les larmes des contemporains, pourquoi nous en ont-ils laissé des tableaux si touchants, quelquefois si séduisants? C'est qu'alors l'espèce humaine, hors de sa sphère, marchoit sur la voie qui conduit lentement de l'état de nature à l'état de société: la barbarie du premier perçoit encore à travers la foible empreinte du second. Vivant dans les bois, sans besoin que celui d'exister, sans passion que celle de se pro-

créer, sans idées relatives : tel fut le Pélasge avant l'arrivée des colonies orientales.

Quelle distance entre ce premier habitant de la Grèce, & le contemporain des Périclès & des Alcibiades ! Toutes les connoissances qui distinguent & caractérisent l'homme social, avoient illustré leur siècle. A toutes les vertus, à tous les goûts, à toutes les jouissances, avoient succédé les vices & les misères qu'entraîne enfin l'abus de la société. Tels furent les Grecs aux temps brillants de la philosophie & des arts.

Le bonheur est placé entre ces deux points. Si le Grec des siècles héroïques n'étoit plus cet être isolé, l'homme de la nature ; il n'étoit point encore absolument l'homme social. Les actions du héros tiennent de la rudesse, de l'âpreté des premiers temps : elles annoncent toutes les vertus qui ennoblissent l'homme, & elles y participent. Déjà la justice dirigeoit ses actions, la clémence adoucissoit son cœur, l'humanité tempéroit la dureté que l'intérêt & l'ambition, joints à l'amour de la gloire, imprimoient aux caractères. Le sentiment des vertus sociales se développoit dans son ame avec l'*amour*

propre, qui exige des préférences. La conſcience, ſouvent étouffée par le langage énergique des paſſions, parloit aſſez haut pour ſe faire entendre : le héros doux & humain, tant qu'il n'étoit point contredit, devenoit furieux dès qu'il trouvoit des obſtacles. Delà tant de ſenſibilité & de barbarie, tant de grandeur d'ame & de cruauté, des amitiés ſi conſtantes, & de ſi violentes haines; le héros étoit le jeune homme ardent & impétueux, mais bon & compatiſſant; il lui reſtoit un pas à faire pour devenir *homme ſocial.*

Des mariages.

Le mariage eſt le plus doux des liens : ce n'eſt que pour des peuples corrompus qu'il eſt un joug. Il donne pour compagne à l'homme un autre lui-même : il a beſoin d'amis ; peut-il en trouver de plus vrais que ſes enfants! Jamais il n'en aura de plus ſincères, de plus ſenſibles, de plus tendres, de plus conſtants, s'il a été véritablement père.

Aux temps héroïques, les hommes vivoient peu avec les femmes, & les mœurs s'en reſſentirent. Les deux ſexes ne doivent point être ſans ceſſe confondus; mais s'enſuit-il qu'ils doivent vivre continuellement ſéparés? Un commerce

resserré dans de justes bornes, fait contracter aux hommes des mœurs plus douces ; les femmes deviennent plus sensées ; les uns & les autres plus attentifs à se rendre mutuellement agréables.

Chez un peuple qui sait faire cas de l'estime des femmes, ce n'est point dans la plus ample portion du festin, ni dans une coupe servie à pleins bords, que consiste la marque la plus flatteuse de considération : non que les anciens Grecs méconnussent les égards qu'un mari doit à son épouse. « L'homme
I. 9. v. 341, &c. » sensé », dit Achille dans l'Iliade, « chérit & considère l'épouse que le » sort lui a donné ». Quel tableau plus touchant du bonheur conjugal, que les souhaits d'Ulysse à la fille d'Alcinoüs !
Odyss. l. 6. v. 180, &c. « Que les Dieux », lui dit-il, « en vous » donnant un époux, mettent entre vous » & lui cette douce sympathie, qui fait » la félicité des familles ! Est-il de » bonheur plus grand que celui de deux » époux qui, n'ayant qu'une même pensée, » qu'une même ame, gouvernent avec in» telligence leur maison & leur famille » ? Pour peindre de si doux sentiments, sans doute il faut les éprouver.

Tout respiroit la joie dans les mariages. L'avarice ne formoit point de

nœuds mal assortis. On se livroit avec franchise à la gaieté qu'inspire le plus doux moment de la vie. Homère, nous décrivant ces plaisirs innocents, nous les fait partager. Dans un des tableaux du bouclier d'Achille, on voit des noces & des festins. De nouvelles mariées, sortant de leurs maisons, sont conduites à la clarté des flambeaux. Tout retentit des chants d'hyménée; des troupes de jeunes gens précèdent & suivent la pompe nuptiale, en dansant au son des flûtes & des autres instruments. Debout, sous les portiques, les femmes, attirées par la curiosité, admirent cette marche, qui rappelle aux unes de tendres souvenirs, & fait naître dans les autres le desir de procurer bientôt à leurs compagnes de semblables spectacles.

Iliad. l. 18. v. 491, &c.

La rareté des divorces, chez ce peuple, prouve l'intégrité de ses mœurs. On se rappelle que Gorgophone, qui, la première, osa remplacer un époux, fut notée dans l'histoire.

On ne peut se former qu'une idée charmante des femmes de la Grèce, aux siècles héroïques. Retirées dans leurs appartements séparés de ceux des hommes, & placés dans le lieu le plus élevé de la maison, elles s'occupoient

Hom. passim.

du soin des enfants & de ceux du ménage. C'étoient elles qui filoient la laine, faisoient & brodoient les étoffes précieuses. Outre les ajustements ordinaires, elles travailloient aussi à des voiles, pour orner le tombeau de leurs pères.

Mais comment, dans la Grèce, pouvoient se former des unions bien assorties, relativement aux caractères, si tout accès étoit interdit aux hommes près des femmes ? La loi qui ordonne aux époux de s'aimer, suppose celle de se connoître avant de s'unir. Les Grecs le pouvoient, sans nuire aux bonnes mœurs : la religion leur en fournissoit les moyens. Les jeunes gens se faisoient l'amour, pour ainsi dire, en public, & sous la protection des Dieux.

Toutes les cérémonies religieuses étoient mêlées de chants & de danses. Les jeunes filles s'assembloient aux jours de fêtes ; alors elles pouvoient, sans crainte, déployer leurs talents & les charmes que leur avoit départis la nature. C'est dans ces moments où la beauté porte à l'ame une joie douce & tranquille, que les jeunes hommes laissoient parler leur cœur, & que celui des jeunes filles leur répondoit, sans

qu'elles paruſſent s'en douter. C'eſt alors que la nature préparoit des unions durables, que la loi affermiſſoit par le mariage.

Il ne faut pas diſſimuler qu'il ſe paſſa quelquefois, dans ces aſſemblées, des choſes contraires aux loix de l'ordre. Mais les Grecs auroient évité ces inconvénients, s'ils euſſent anéanti, dès leur naiſſance, ces aſſemblées nocturnes, où les mœurs courent toujours tant de riſques : elles ſe fuſſent conſervées plus long-temps dans leur pureté primitive ; & moins de Princeſſes, pour couvrir une tendre foibleſſe, euſſent été obligées de recourir à l'entremiſe de quelque Divinité. Malgré cela, les mœurs publiques n'en reſtèrent pas moins ſaines. On aime à voir l'inquiétude de Nauſicaa ſur les diſcours que pourroient tenir les Phéaciens, en la voyant s'entretenir avec un homme. On n'eſt point corrompu, quand on redoute tant les propos médiſants. « Je ſerois la première », dit cette Princeſſe à Ulyſſe « à con- Odyſſ. l. 6.
» damner la fille qui, malgré ſes parents, v. 286, &c.
» oſeroit ſe trouver avec les hommes
» avant d'être mariée ». Si les jeunes Grecques avoient tant d'amour pour la chaſteté, on doit leur faire d'autant

plus d'honneur de cette vertu, que, comme on a eu plus d'une fois occasion de s'en convaincre, une fille, pour avoir eu une foiblesse, n'en trouvoit pas moins un mari.

Amour paternel.

L'amour donna la vie aux êtres animés; l'amour paternel la leur conserve. Sans ce dernier sentiment, les espèces eussent été bientôt détruites. Combien ce doux penchant avoit d'énergie, avant que les pères eussent appris à aimer dans leurs enfants, autre chose que leurs enfants mêmes! Les démonstrations qu'on voit chez le peuple à la mort de leurs fils, on les voyoit alors chez les Rois. Hector n'est plus: l'infortuné vieillard qui lui donna le jour, oubliant la majesté du trône, se roule dans la poussière; il veut aller au milieu des Grecs. Les Troiens, pour l'arrêter, se pressent autour de leur Roi; il les supplie, il les appelle tous par leurs noms. « Ah! » laissez-moi; j'implorerai le barbare; » peut-être il aura pitié de ma foiblesse: » il a un père...... Il est vieux comme » moi, ce Pélée qui donna le jour au » fléau de mon empire, au destructeur » de ma famille. Combien de fils m'a » ravi sa fureur! Oui, cher Hector,

Iliad. l. 22. v. 414, &c.

» la douleur de ta perte me fera des-
» cendre au tombeau. Hélas ! que n'a-t-il
» expiré dans mes bras ! Son père, sa
» déplorable mère, eussent du moins
» goûté la douceur de pleurer sur sa
» cendre ». On lui représente toute la
fureur du meurtrier d'Hector. « Ah ! *Iliad. l. 24. v. 224, &c.*
» dussé-je rencontrer la mort, je pars
» avec joie ! O mon fils, puissé-je te
» serrer encore dans mes bras ! t'arroser
» de mes larmes, &, sous le fer d'Achille,
» expirer en t'embrassant encore » !

Quelle preuve de l'amour conjugal & maternel, que le dévouement d'Alceste !.. Que de voix j'entends crier ; *ce trait n'est qu'une fiction* ! Mais si cette amitié si tendre, si active, n'eût fait la base des unions Grecques, l'eût-on mise sur le théâtre d'Athènes ? Qu'ils sont touchants les derniers discours de cette femme généreuse ! Avec quel tendre intérêt elle recommande à son époux les gages d'une union qui va finir. « Cher Admète ! tu vois en quel état » ton épouse est réduite ; approche & » reçois ses dernières paroles. Ma ten- » dresse pour un époux, que j'ai préféré » à la vie, me conduit au tombeau ; » Admète ! c'est pour toi que je meurs.

Amour conjugal.

Alcest. act. 2. sc. 1.

» Je pouvois, tu le sais, vivre & régner
» heureuse ; quelque Prince Thessalien
» m'auroit donné la main, en acceptant
» ma couronne : mais je n'ai pu supporter
» la douleur de vivre séparée d'Admète,
» & chargée des tristes gages d'un
» hymen si cher...... J'ai voulu mourir
» pour toi ; je ne m'en repens pas : mais,
» pour prix d'un bienfait si grand,
» j'exige un retour de tendresse, non
» pas égal, (rien peut-il égaler le sa-
» crifice de la vie !) mais au moins si
» légitime, que tu ne puisses me le re-
» fuser. Ton équité, ton amour pour
» ces enfants m'en répondent. C'est
» pour eux que je parle. Souffre que,
» maîtres de mon palais, ils y con-
» servent le rang qui leur est dû. Ne
» leur donne point une envieuse ma-
» râtre, qui seroit assez inhumaine
» pour traiter en étrangers, des enfants
» qui ne t'appartiennent pas moins qu'à
» moi..... On connoît les jalousies d'une
» seconde épouse, & les traitements
» qu'elle destine aux fruits d'un premier
» hyménée. Un serpent, dans sa fureur,
» est moins redoutable & moins dan-
» gereux. La nature donne à mon fils
» un défenseur dans celui qu'il appelle
» du doux nom de père, & dont il

» reçoit le tendre nom de fils. Mais toi,
» ô ma chère fille! que vas-tu devenir?
» Comment passeras-tu avec décence,
» les années qui précèderont ton hy-
» men? Hélas! ta mère n'aura point
» la joie de te choisir un époux; elle
» ne pourra te secourir dans les douleurs
» de l'enfantement, où la présence d'une
» mère est si douce! Il me faut mourir.»

« — Chère Alceste, compte sur mon
» amour: tu fus mon épouse durant ta
» vie; tu la seras seule, même au-delà
» du trépas. Nulle autre Thessalienne,
» fût-elle distinguée par la plus illustre
» naissance, par la plus rare beauté,
» ne m'appellera son époux. C'est assez
» pour moi des gages de notre hymen:
» daignent seulement les Dieux me
» les conserver, puisque je te perds!...
» Mes regrets dureront autant que ma
» vie, autant que mon amour. Pour-
» rois-je, en perdant une telle épouse,
» ne pas me condamner à des gémis-
» sements éternels? C'en est fait; je
» renonce aux festins, aux plaisirs, aux
» fêtes & aux chants dont mon palais
» a retenti jusqu'à présent. Mes doigts
» ne tireront plus de ma lyre, ces
» accents enchanteurs, qui charmoient
» autrefois mon oreille. Ma voix ne se

» mêlera plus aux doux sons de la flûte
» Lydienne. Toutes les délices de ma
» vie périront avec toi. Mais non ; tu
» ne mourras pas toute entière pour moi;
» je placerai ton image sur ma couche;
» & tombant à ses pieds, je l'embrasserai
» mille fois ; j'appellerai ma chere Al-
» ceste, je croirai la voir & lui parler
» encore..... Les songes légers of-
» friront souvent ton ombre à mon
» esprit..... Que ne puis-je imiter,
» hélas! les accords & la voix d'Orphée!
» Que mon amour sauroit bien toucher,
» par d'heureux chants, la fille de Cérès,
» & son inexorable époux !.... Vains
» souhaits ! Il me faudra attendre le
» trépas. Je te suis, Alceste ! prépare
» la demeure que je dois habiter éter-
» nellement avec toi : je ne veux d'autre
» tombeau que le tien. J'ordonnerai, en
» mourant, que l'époux soit placé près
» de l'épouse ; & la mort même ne
» pourra séparer deux cœurs, qu'une
» tendresse sans exemple, a réunis ».
Qui pourroit, d'un œil sec, lire ces
tristes adieux ? Quels époux ne les arro-
seront pas de leurs larmes ? Quelle mère
ne se sentiroit pas émue jusqu'au fond des
entrailles ? Quel peuple, que celui pour
lequel furent tracés des tableaux si

déchirants ! Quels époux, quels fils & quelles mères ! O nature, quel présent tu fis à l'homme, en lui donnant la sensibilité !

Amour filial.

Il est des pays & des siècles où l'amour filial se montre avec une énergie dont les peuples corrompus ont peine à se former l'idée. Avec quel attendrissement le cruel, le barbare Achille se rappelle le souvenir d'un père qu'il a laissé dans son palais, languissant & accablé sous le poids des années ! Priam connoissoit l'empire irrésistible de ce sentiment, lorsqu'il disoit à ceux qui s'opposoient à son dessein ; « ah ! » laissez-moi ; il verra avec pitié ma » foiblesse & mon âge : son père vit » encore ». Ce n'est point la posture humiliante de ce vieillard aux genoux de son ennemi, & de ses tremblantes mains pressant les mains homicides qui lui ravirent tant de fils, qui fait toute l'impression ; mais ce seul mot, *souviens-toi de ton père.* Un tendre souvenir réveille dans le cœur d'Achille, les regrets & la pitié : il s'élance de son siège, relève l'infortuné vieillard, le prend par la main, mêle ses larmes aux siennes, & lui rend Hector.

Iliad. l. 22. *v.* 420.

Chez les premiers Grecs, tout concouroit à développer & à fortifier des sentiments qui décèlent les bonnes mœurs & les entretiennent. L'enfant nourri par sa mère, sous les yeux du père, au milieu de ses frères, se faisoit une douce habitude de vivre avec eux. Jamais la nature contredite, ne le forçoit d'accorder aux étrangers l'amour qu'elle lui inspira pour ses proches. Il aimoit ceux qu'il devoit aimer; &, chez lui, ce sentiment n'étoit point le fruit de la réflexion. Hécube avoit nourri Hector; Pénélope avoit allaité son fils Télémaque. Ulysse, il est vrai, avoit sucé un lait étranger: quelquefois une impuissance naturelle ne force-t-elle pas les parents de confier à d'autres mains, l'enfant qui vient de naître? Chez les anciens, par le terme de *nourrice*, on entendoit aussi la femme, dans les bras de laquelle reposoit l'enfant.

Devenu homme, pour ainsi dire, avant d'avoir quitté la maison paternelle, est-il surprenant qu'un fils se fût tellement identifié avec ses parents, que les plus petites privations lui devinssent sensibles! La tendre mère, qui, tant d'années, s'étoit oubliée pour lui; le père, qui, si long-temps, avoit fait ses délices de

son éducation, pouvoient-ils ne pas tressaillir au récit de ses belles actions? Aussi, les larmes, ces douces compagnes de la sensibilité, mouilloient-elles souvent les yeux des pères & des enfants. Les héros d'Homère pleurent: en pareille circonstance, nos agréables contemporains persiffleroient.

Amour de la patrie.

Il y a lieu de douter que les Grecs des temps héroïques eussent l'ame exaltée par le véritable patriotisme. Toute l'énergie d'une amitié réciproque, toute la véhémence de l'amour des siens, ne prouvent rien en faveur de ce sentiment. On trouve des Thésée & des Pirithoüs, des Pylade & des Oreste; mais point de Décius, ni d'Horace; point de Régulus, ni de Scévola.

Les Etats n'avoient point encore acquis cette consistance qui attache au sol, à ses foyers & aux tombeaux de ses pères. Les déplacements étoient trop peu rares, les migrations trop fréquentes, pour que l'amour de la patrie, qui porte à l'ame les émotions les plus douces & les plus terribles, occupât une grande portion du cœur des héros Grecs. Ils aimoient beaucoup, cependant, les objets qui constituent l'idée

complexe de patrie : mais les loix, qui sont ses véritables expressions, les aimoient-ils, comme ils le firent dans la suite ? A peine en existoit-il quelques-unes, qu'ils fouloient aux pieds, lorsque leur exécution contrarioit le penchant. Or, où est la patrie lorsqu'il n'y a point de loix, ou qu'elles sont mal observées ? Ne pourroit-on pas dire qu'aux siècles héroïques, les Grecs aimoient plutôt leur pays, que la patrie ?

Mais, s'ils n'en avoient point encore, ils devoient en avoir une un jour ; & déjà tout ce qui peut en inspirer l'amour, existoit au fond de leurs cœurs : c'étoient autant de matériaux qui n'attendoient, pour être mis à leur place, que la main d'un habile architecte. Les Grecs se mûrissoient insensiblement pour la législation ; & leurs législateurs trouvèrent une terre toute préparée.

Respect envers les Dieux.

Iliad. l. 4. v. 194.

Un respect profond envers la Divinité, fait le caractère distinctif de ces héros. Le fier Ajax, avant d'aller combattre Hector, qui a défié le plus vaillant des Grecs, invite ses soldats à se rendre le Ciel favorable par leurs prières. Achille ne laisse point partir

Patrocle, sans offrir pour lui des libations à Jupiter. On auroit lieu de s'étonner, de ne plus trouver ces sentiments religieux, exprimés avec la même noblesse & la même force, dans les beaux âges de la Grèce, si on ne savoit que ceux de ses premiers héros ne nous ont été transmis qu'embellis des charmes de la poësie: ces tableaux peut-être sont plutôt l'effet de l'imagination du plus grand des poëtes, que le récit fidèle d'un historien. *Ibid. l. 16. v. 230, &c.*

Un peuple barbare & grossier n'est pas ami de la subordination; & souvent ses chefs ne seroient pas obéis, sans la crainte des Dieux. Chez un tel peuple, l'âge & l'expérience s'attirent aussi des égards. Ce sentiment est fondé sur la nature. Nestor, à la Cour d'Agamemnon, est respecté de tant de héros fougueux & amis de l'indépendance. Les hérauts chargés des fonctions publiques, étoient toujours pris parmi les vieillards.

Usages.

Les honneurs rendus à la vieillesse, n'avoient pas fait naître cette politesse maniérée, connue des seuls peuples où les femmes donnent le ton. Les Grecs sentoient plus qu'ils n'exprimoient: on s'appelloit par son nom, *Hom. passim.*

Feith. l. 3. c. 13. on se saluoit de la main droite, on s'embrassoit, on se tenoit en s'abordant, quelques propos obligeants ; il étoit de l'honnêteté d'entrer le premier, même dans sa propre maison.

Les longs & gais festins de nos ancêtres ont fait place à de tristes repas, où les discussions métaphysiques ont pris celle du plaisir. Chez les Grecs, les festins étoient un lien de plus pour les cœurs: Odyss. l. 3. init. souvent toute une Ville en composoit les convives. Les entretiens, les sages délibérations, y étoient entremêlés d'une musique agréable ; on y buvoit avec franchise les uns aux autres. Des danses joyeuses les terminoient, & chacun se retiroit plus ami & plus aimé de ses concitoyens.

Lorsqu'on recevoit des hôtes, on ne leur demandoit le sujet de leur voyage que quelques jours après leur arrivée. On voyoit ses amis, non par air, mais par affection; & pour les retenir longtemps, on ne traitoit d'affaires qu'après plusieurs jours de plaisirs.

Nous avons vu la réception que fait Nestor à Télémaque. On prépare, sous un portique superbe, un lit au jeune Odyss. l. 3. sub fine. étranger. Pisistrate, le seul des fils du Roi de Pylos qui ne soit point marié,

se couche près de lui, par honneur.

Le lendemain, on fait un sacrifice à Minerve. Nestor y invite les compagnons de Télémaque, & envoie un de ses enfants à sa maison de campagne, ordonner qu'on amène une genisse. Laërce est chargé de dorer les cornes de la victime. Des femmes préparent le festin; elles apportent l'eau & le bois nécessaires pour la cérémonie.

La victime est immolée; & tandis qu'on en fait rôtir les morceaux, Polycaste, la plus jeune des filles de Nestor, met Télémaque au bain: il en sort parfumé d'essences, revêtu d'une tunique & d'un manteau magnifique.

Le Roi de Pylos le fait asseoir à table près de lui: de jeunes hommes présentent le vin dans des coupes d'or. Après le repas, le Roi ordonne d'atteler ses meilleurs chevaux au char qui doit conduire le fils d'Ulysse à Lacédémone. On y met les provisions nécessaires pour le voyage. Pisistrate prend les rênes: ils partent, & arrivent après le coucher du soleil, à Phères, dans le palais de Dioclès, chez lequel ils passent la nuit.

Au lever de l'aurore, ils se remettent en marche; & la nuit commence à

couvrir la terre, lorsqu'ils entrent dans Lacédémone. Ménélas célébroit le festin des noces de son fils & de sa fille, qu'il marioit le même jour. Un officier vient lui annoncer l'arrivée des deux étrangers, & lui demander s'il veut qu'on les reçoive, ou qu'on les prie de chercher ailleurs des hôtes. Le Roi, qui tant de fois avoit eu besoin de trouver l'hospitalité, est indigné, & envoie l'officier, suivi d'esclaves, au-devant des deux Princes. On dételle leur char: les chevaux sont mis dans de superbes écuries, où on leur prodigue le froment avec l'orge. Les plus belles esclaves du palais conduisent au bain les deux étrangers, les parfument, & les introduisent, revêtus d'habits précieux, dans la salle du festin. On les place auprès du Roi, sur des sièges à marche-pied. Une esclave tient une aiguière d'or; elle s'avance & leur donne à laver dans un bassin d'argent. Ménélas présente lui-même aux deux Princes le dos d'un bœuf rôti, qu'on lui avoit servi comme la portion la plus honorable. Hélène arrive: une de ses femmes lui présente un siège; une autre place à côté de la Reine, sa corbeille remplie de pelotons d'une laine filée, de la dernière finesse, avec

sa quenouille, coëffée de laine de pourpre violette. Le fils d'Ulysse est reconnu, la conversation s'anime; enfin, on quitte la table. Hélène ordonne à ses femmes de dresser des lits sous un portique : elles étendent à terre les plus riches peaux, les couvrent d'étoffes de pourpre, de beaux tapis & de magnifiques couvertures. Tous les convives se retirent.

Le lendemain, dès l'aube du jour, le Roi de Lacédémone va trouver Télémaque; il apprend le sujet de son voyage, & le prie de rester dans son palais quelque temps encore, promettant de le renvoyer avec des présents, un char attelé de trois chevaux, & une coupe d'or propre à faire des libations.

» Si je ne consultois que mon inclination », répond le jeune Prince, « je » resterois ici une année entière, & » j'oublierois avec vous, ma maison & » mes parents : mais les compagnons » que j'ai laissés à Pylos s'ennuient de » mon absence. Quant aux dons que » vous voulez me faire, souffrez que je » n'accepte qu'un simple bijou »…. Ménélas s'apperçoit qu'il a offert à son hôte des chevaux qui lui seroient inutiles dans une île comme Ithaque, des-

tituée de plaines & de pâturages ; il change ſes préſents en une urne d'un travail admirable. Les officiers amènent des moutons pour le dîner ; ils apportent d'excellent vin : leurs femmes les ſuivent avec des corbeilles remplies des dons de Cérès.

Enfin, après un aſſez long ſéjour, Télémaque quitte Ménélas. Le Roi de Sparte fait porter ſur ſon char, les préſents qu'on doit à ſes hôtes. On allume le feu ; on prépare les viandes. Ménélas préſente au fils d'Ulyſſe une coupe à deux fonds : Mégapenthe lui offre une urne d'argent. Il reçoit de la Reine un voile dont elle le prie d'orner, le jour de ſes noces, la Princeſſe qu'il aura pour épouſe : « daignent les Dieux, » ajoute-t-elle, « vous conduire dans vos Etats. »

On entre dans la ſalle ; une belle eſclave donne à laver. La maîtreſſe de l'office couvre la table de ce qu'elle a de plus exquis. Etéonée coupe les viandes, ſert les portions ; Piſiſtrate préſente le vin dans les coupes.

Enfin, les deux jeunes Princes montés ſur leur char, traverſent la cour du palais, & ſortent des portiques. Ménélas les ſuit juſqu'à la porte, tenant une coupe d'or pleine de vin ; & la leur pré-

ſentant : « Jeunes Héros », leur dit-il, « rendez-vous toujours Jupiter favo- » rable, & dites à Neſtor que je prie » les Dieux de lui envoyer toutes ſortes » de proſpérités ». Télémaque répond par des honnêtetés : il pouſſe ſes courſiers, & prend le chemin de Pylos.

Quelle ſimplicité ! qu'elle eſt préférable à cette ennuyeuſe décence qui tue le plaiſir, & ne fait paroître l'homme plus grand, qu'en le rendant plus miſérable ! Pourquoi ces tableaux ne ſe trouvent-ils plus que dans les livres ? pourquoi ne voulons-nous plus du bonheur qu'en peinture ?

Outre les perſonnes libres qui leur ſervoient de domeſtiques, les Grecs avoient encore des eſclaves. On peut comparer les particuliers de cette nation à nos agriculteurs, occupés à faire valoir les terres ; & les Princes aux nobles, aſſez ſages pour préférer cette utile & honorable occupation, à la vie oiſive & ſédentaire des Villes. Là, les domeſtiques ſont bien moins pour le faſte, que pour le beſoin. La garde des troupeaux, la culture des terres, ſeules eſpèces de biens connus dans ces ſiècles reculés, employoient utilement un grand nombre de bras. Le luxe ne s'é-

toit point introduit dans les armées. Les officiers ne traînoient point à leur suite, cette multitude de valets qui augmentent si dispendieusement les embarras attachés à la réunion de tant d'hommes: ils comptoient apparemment sur les esclaves qu'ils pourroient faire. Les héros d'Homère se servent eux-mêmes. A la Ville, les Princes sont servis par des domestiques.

On remarquera, peut-être avec surprise, que les femmes ou les filles, en Grèce, s'acquittoient envers les hommes, de certains devoirs dont la pudeur semble dispenser ce sexe. Nos preux Chevaliers étoient aussi désarmés, choyés, &c., par les demoiselles des châteaux. En Grèce, les femmes habilloient & déshabilloient les hommes; elles les menoient au bain, les parfumoient, les conduisoient même jusqu'au lit. Un des premiers devoirs de l'hospitalité, étoit de laver les pieds aux étrangers; mais, au lieu que pour le bain on employoit des filles de la maison, des Princesses mêmes; des servantes seulement s'acquittoient de la première fonction.

Homer. passim.

On ne peut voir, sans attendrissement, cette simplicité des premiers temps: elle

elle est la preuve de la pureté des mœurs. Quand le cœur est chaste, les yeux ne sont point libertins. Une imagination tranquille ne fournit point ces tableaux lascifs, qui forcent bientôt un peuple corrompu à rejetter des usages qui n'ont rien de dangereux, que pour ceux qui s'apperçoivent qu'ils pourroient le devenir.

Les mœurs des habitants de nos campagnes nous retracent presque au naturel celles des premiers Grecs. Chez les uns & les autres, les femmes président à l'intérieur de la maison, tandis que le mari veille aux affaires du dehors. Les femmes Grecques, comme celles dont nous parlons, faisoient moudre les grains, pêtrissoient la farine & la convertissoient en pain : elles alloient puiser de l'eau, elles nétoyoient les appartements, dressoient les lits, &c. C'est la nature elle-même qui suggéra de pareils usages. *Hom. passim.*

Amitié. L'extrême sensibilité des Grecs, qui les rendoit si humains ou si féroces, si cléments ou si vindicatifs, selon l'espèce de passion qui les agitoit, fut la cause des vertus que nous admirons dans leurs premiers héros, ainsi que des

excès que nous leur reprochons. Ouvrage de la nature, elle est le partage des peuples qui vivent sous son empire. Cette disposition, dirigée d'une manière conforme à l'ordre, porteroit les hommes à la bienfaisance. « O mes amis » ! s'écrioit Aristote dans le siècle de la philosophie, « il n'y a plus d'amis » ! C'est aux temps héroïques qu'il faut remonter pour en retrouver de véritables. Quelle idée on avoit alors de l'amitié ! Quels amis qu'Hercule & Iolas, Pirithoüs & Thésée, Oreste & Pylade, Achille & Patrocle ! Homère eût-il peint ce sentiment, comme il l'a fait, s'il n'en eût eû des modèles sous les yeux, s'il n'en eût été embrasé lui-même !

Il fut des temps où l'on osa conseiller d'agir avec un ami, comme s'il devoit un jour être son ennemi. Comment ces tristes raisonneurs ne voyoient-ils pas qu'en voulant prévenir les inconvénients, ils détruisoient la chose même ? Choisissez pour ami, l'homme dont les principes vous soient garants qu'il ne vous trahira point, devînt-il par la suite votre plus grand ennemi. La vraie amitié peut-elle subsister sans l'estime ? & quelle amitié que celle qu'accompagneroit continuellement la défiance ?

Ce n'étoit point celle des héros de la Grèce. Leur franchise la servoit admirablement : ils laissoient lire dans leurs cœurs, même aux étrangers ; ils montroient aussi naturellement leurs bonnes qualités que les mauvaises. On aime à voir Diomède, pour s'introduire pendant la nuit dans le camp Troien, demander un compagnon qui le seconde, & avouer que son courage en sera plus ferme, sa résolution plus sûre. Au retour de cette expédition, Ulysse, qui en rend compte aux chefs de l'armée, ne dit rien de ce qu'il a fait, & attribue à son ami toute la gloire de l'entreprise. Avec ces sentiments on étoit digne d'avoir des amis, & sûr d'en trouver. *Iliad. l. 10. v. 242, &c.*

La sensibilité étoit-elle contredite ? elle devenoit emportement, fureur. Mais cette colère passagère ne ressembloit point à la colère opiniâtre du fils de Pélée, & la bonté naturelle ramenoit bientôt à des sentiments plus doux. Achille veut donner à Eumélus, qu'un accident a privé du premier prix, le second, qui appartient à Antiloque. Le jeune homme s'irrite : ce n'est que le fer à la main qu'on pourra lui ravir la récompense dûe à son adresse. *Ibid. l. 23. v. 537, &c.*

Mais qu'on voie comment, ce même jeune homme répare les torts qu'il a eus envers un des chefs les plus considérables de l'armée. « Généreux » Prince », dit-il à Ménélas, « pardonnez à la fougue de l'âge. Je » respecte votre rang, votre sagesse. » Vous savez ce que peut, sur un jeune » courage, l'ardeur de la gloire. Je vous » rends le prix ; je vous donnerois même » tout ce que je posséde, plutôt que » d'encourir votre haine & le courroux » des Dieux ». Voilà l'emportement de la jeunesse, voilà son repentir. Mais le jeune homme, qui sait ainsi réparer ses torts, est cent fois plus digne d'être aimé, que celui qu'une ame froide & stérile empêcha d'en avoir eu jamais.

Devoirs funèbres.

Hom. Sophocl. Euripid. Æschyl. Theocr. Demost. Thucyd. Ælian.

Le cœur de l'homme fut le même dans tous les temps, dans tous les lieux : la perte de ses proches, de ses amis, d'une amante chérie, excite chez lui, la même sensibilité; mais l'expression de la douleur tient aux mœurs, au climat, à la réligion (*a*).

(*a*) Les chapitres 18-24 des *Antiquités de la Grèce*, par Lambert-Bos, offriront un récit exact des plus petites pratiques usitées dans ces lugubres cérémonies.

Dans l'Alceste d'Euripide, le chœur, inquiet de l'état de la Reine, cherche à s'en instruire. « Vit-elle encore, cette » Princesse si digne de vivre ? Quelqu'un » de vous entend-il dans le palais, les » cris lugubres, les battements de mains, » les lamentations qui annoncent que » tout est désespéré ?... Ce silence est » d'un heureux augure. Alceste n'a » point rendu les derniers soupirs ; son » corps n'est point dans le tombeau. » Admète auroit-il fait, sans éclat, les » funérailles d'une épouse si chère ? Je » n'apperçois dans le vestibule, ni eau » lustrale, ni chèvelure répandue à la » porte ; je n'entends point les cris des » jeunes femmes : rien n'indique une » pompe funèbre. » Act. 1. sc. 3 & 4.

Une femme éplorée sort du palais, & raconte qu'Alceste, dès qu'elle s'est apperçue que l'heure fatale approchoit, s'est lavée dans l'eau pure d'un fleuve ; & après s'être parée de ses plus riches habits ; « Déesse », s'est-elle écriée, en s'adressant à Vesta, « je viens me » prosterner à tes pieds, pour la der- » nière fois ; tiens lieu de mère à mes » enfants. Puissent-ils jouir d'un sort » plus heureux que le mien, & ne pas » mourir, comme moi, d'une mort

» prématurée ». Elle visite ensuite les autels ; elle les couronne de fleurs & les parsème de feuilles de myrte : elle adresse ses prières aux Dieux, passe dans son appartement, & se jette sur sa couche nuptiale. « Chaste dépositaire » de ma tendresse, écoute mes derniers » regrets. C'est toi qui causes ma mort, » mais je ne puis te haïr. La seule crainte » de trahir la foi que j'ai cru te devoir, » ainsi qu'à mon époux, me coûte la » vie : n'importe, je meurs contente. » Si tu reçois une autre femme en ma » place, peut-être sera-t-elle plus heu- » reuse ; jamais elle ne sera ni plus » chaste, ni plus fidelle ». En disant ces mots, elle se courboit sur sa couche, la baisoit tendrement, & l'arrosoit d'un torrent de larmes. Elle quitte enfin ce lit, témoin de ses adieux, & sort de son appartement. Mais sa tendresse l'y rappellant aussitôt, elle rentre, sort ; &, retournant sans cesse sur ses pas, elle ne peut se lasser de réitérer ses tendres soupirs. Ses enfants, baignés de larmes, s'attachent aux habits de leur mère, qui, tour-à-tour, leur prodigue ses dernières caresses. Les esclaves erroient çà & là, & pleuroient sur la destinée de leur Reine. Elle les appelle par

leur nom, leur présente la main. Il n'en est aucun qu'elle ne console, & dont elle ne reçoive les adieux. Livré à la plus amère douleur, Admète tient son épouse entre ses bras, & la conjure de ne pas l'abandonner. Elle meurt; on porte son corps sur le bûcher, delà au tombeau. « O! la plus généreuse & » la meilleure de toutes les épouses »! s'écrie le Chœur, « que les Dieux in» fernaux, que Mercure & Pluton, » vous reçoivent favorablement! Puis» siez-vous, auprès de Proserpine, » goûter les fruits de votre piété! » *Ibid. act. 3. sc. 6.*

Cette description touchante nous a paru plus propre à émouvoir & à instruire, qu'une sèche énumération de ce qui se passoit dans ces tristes moments. Dire qu'une famille éplorée se tenoit autour du lit du mourant, lui faisoit ses adieux, l'embrassoit, recevoit ses dernières paroles, &c., c'est dire à des hommes ce que des hommes ont fait & feront toujours. Chez quel peuple policé ne ferme-t-on pas les yeux & la bouche du parent, de l'ami qui vient d'expirer? Où ne lui couvre-t-on pas le visage, & n'ensevelit-on pas son corps? En Grèce, le linceul étoit une robe précieuse, & ordinairement blanche: on mettoit

dans la bouche, un pièce de monnoie pour payer le passage à Charon, & un gâteau fait avec du miel, pour adoucir Cerbère. Devant la porte, un vase d'eau servoit à laver les mains de ceux qui se croyoient souillés par l'attouchement du cadavre.

Une loi expresse ordonnoit à Athènes d'enlever le corps avant le lever du soleil; chez d'autres peuples de la Grèce cette cérémonie se faisoit de jour. Les parents & les amis du mort l'accompagnoient jusqu'au tombeau, précédés par des personnes dont les chants lugubres portoient la tristesse au fond des cœurs : le son des flûtes ajoutoit encore au sombre de cette cérémonie. Dans certains pays, les parents seuls avoient droit d'assister aux funérailles. A Athènes, les femmes, au-dessous de soixante ans, ne pouvoient se trouver qu'à celles de leurs proches parents.

Act. 4. sc. 4. Ecoutons le malheureux Admète, après avoir rendu les derniers devoirs à son épouse; « O palais! où je ne » reverrai plus Alceste, qu'il m'est dur de » te revoir sans elle!... Hélas! où dois-je » me retirer? Où m'arrêter? Que dire? » que faire? Qui me procurera la mort? » Non, je ne suis sorti des entrailles de

» ma mère, que pour être à l'univers
» un modèle accompli de malheurs!
» O morts! que j'envie votre destinée!
» qu'elle me paroît douce! Le tombeau
» est désormais l'unique objet de mes
» vœux. La lumière m'est insuppor-
» table.... Heureux ceux qui, seuls, sans
» enfants, sans épouses, ne connoissent
» ni l'hymen, ni les maux qu'il traîne
» après lui! Je pleure une femme chérie;
» &, pour surcroît de douleur, il faut
» que je supporte l'infortune de mes
» enfants. Quelle différence, grands
» Dieux! entre ma situation présente
» & ma félicité passée! J'entrai, il m'en
» souvient, dans cette aimable demeure,
» conduisant par la main mon épouse,
» au bruit des instruments & des accla-
» mations, précédé par des flambeaux,
» & suivi d'une troupe de convives qui
» chantoient à l'envi des hymnes. Dans
» ces charmants concerts, on n'enten-
» doit que les noms de l'amant & de
» l'amante; on y relevoit le bonheur de
» celle que je pleure & le mien. Illustre
» & heureux couple, s'écrioient-ils....
» Hélas! à ces chants d'alégresse suc-
» cèdent de lugubres lamentations: de
» longs voiles noirs ont pris la place des
» vêtements blancs dont m'avoit paré le

» Dieu de l'hymen ; & au lieu de cette
» pompe, c'est le deuil qui me ramène
» dans ce palais où Alceste n'est plus » !
Quelquefois la douleur alloit jusqu'à
s'arracher les cheveux, à se couvrir la
tête de cendres, à se rouler dans la
poussière.

C'étoit aussi l'usage de répandre ses cheveux sur les tombeaux. Electre, dans la tragédie de Sophocle, engage Chrysothémis, sa sœur, à ne pas porter sur celui d'Agamemnon, les libations que l'infame Clytemnestre, effrayée par un songe, l'a chargée d'y offrir. « Laissez-là », s'écrie-t-elle, « ces dons » stériles ; coupez plutôt ces boucles » de cheveux, & joignez-les aux miens. » Hélas ! il m'en reste peu ; je les ai déjà » sacrifiés ; mais enfin j'en offre le reste, » & leur dérangement montre assez » mes douleurs. Ce présent est digne » d'Agamemnon : offrez-le lui. Prenez » encore ma ceinture ; elle n'est pas » riche, mais elle peut servir de bandelette. Chargée de ces dons chéris, » courez vous prosterner sur ce sacré » tombeau ; conjurez l'ombre de mon » père d'ouvrir la terre, de s'armer » pour notre défense. Qu'elle fonde sur » nos ennemis ; que du moins elle en-

Act. 1. sc. 1.

» voie son fils, ce triste reste de son » sang ; qu'il montre à nos tyrans qu'il » vit encore ; & qu'enfin, désormais » vengé, Agamemnon reçoive de nous » de plus magnifiques présents. »

La coutume de brûler les morts, introduite, dit-on, par Hercule, remplaça celle de les enterrer, & se répandit dans toute la Grèce. Cet usage néanmoins n'étoit pas indispensable, & ne fut pas toujours observé. Homère, dans les funérailles de Patrocle, nous offre le spectacle de ces dernières cérémonies. Au lever de l'aurore, Agamemnon fait assembler les soldats, & les envoie sur le Mont Ida pour abattre le bois nécessaire à la construction du bûcher. *Iliad. l. 23.*

On le place sur le rivage, à l'endroit qu'Achille a marqué pour le tombeau du fils de Ménétius & pour le sien. Le héros ordonne aux Thessaliens de prendre les armes, & de monter sur leurs chars : la cavalerie s'avance, suivie d'une nombreuse infanterie. Au milieu, paroît le corps de Patrocle, porté par ses compagnons, & couvert de leurs cheveux. Immédiatement après, Achille, poussant de longs soupirs, marche tristement penché sur le corps de son ami.

dont il ſoutient la tête. Il s'éloigne pour couper ſa chèvelure, & met entre les bras du héros, cette triſte offrande. A cette vue, les larmes recommencent à couler; & le ſoleil, en ſe couchant, auroit laiſſé les troupes dans ce lugubre exercice, ſi Achille n'eût prié Agamemnon de les faire retirer, tandis qu'avec ſes Theſſaliens, il achèveroit les funérailles.

Un bûcher de cent pieds en quarré s'élève: le corps y eſt dépoſé; un nombre infini de victimes tombent égorgées. Achille couvre ſon ami de la graiſſe de ces animaux qu'il amoncèle autour de lui: il place aux deux côtés, des urnes remplies d'huile & de miel; & immole, en gémiſſant, quatre de ſes plus ſuperbes courſiers, qu'il jette ſur les bords du bûcher, avec deux de ſes meilleurs chiens: égaré par la douleur & la vengeance, il ſacrifie douze jeunes Troiens. Il met le feu au bûcher en pouſſant de grands cris, & appellant plusieurs fois Patrocle. Toute la nuit, le ſouffle impétueux des vents nourrit l'incendie, & porte dans les airs des tourbillons de fumée; toute la nuit, Achille invoque l'ombre de ſon ami. Une coupe à la main, il puiſe le vin-

dans une urne d'or, & en arrose continuellement la terre. Vers l'aurore, le bûcher commence à s'affaisser, & les flammes à s'amortir. Achille a succombé au sommeil ; il est réveillé par le bruit que font les chefs. A sa prière, ils éteignent, avec des effusions de vin, le reste des flammes. Les yeux baignés de larmes, les Rois recueillent les ossements de Patrocle ; ils les renferment dans une urne d'or, avec une double enveloppe de graisse, & la déposent dans la tente d'Achille, couverte d'un voile précieux. Autour du bûcher, ils marquent l'enceinte du tombeau ; ils en jettent les fondements, & y élèvent un monceau de terre.

C'étoit un enfant qui versoit de l'eau dans le tombeau d'un enfant ; dans celui d'une Vierge, c'étoit une Vierge. Delà, probablement, la coutume de représenter sur le tombeau des jeunes filles, des Vierges tenant des aiguières. Des femmes s'acquittoient de cette triste fonction envers les hommes mariés. Ces sacrifices, qui se faisoient le 9e & le 30e jour après la sépulture, se renouvelloient, chaque année, dans presque toutes les villes de la Grèce, au mois Anthestérion.

Les morts étoient placés hors des villes, & le long des grands chemins. L'odeur des tombeaux eût incommodé les citoyens ; &, pour les engager à se séparer des restes de leurs aïeux, on leur persuada qu'on se souilloit par l'attouchement des cadavres.

Isid. orig. lib. c. 11.

Lycurgue permit aux Lacédémoniens d'enterrer dans les Villes, & autour des temples. On inhuma aussi quelquefois les corps dans un lieu élevé. Des services importants rendus à l'Etat, pouvoient seuls mériter cette distinction. Les hommes, dont la valeur avoit été le bouclier de leurs concitoyens, servoient encore, après leur mort, d'encouragement à la vertu, par la vue des honneurs qu'on lui rendoit.

Les cavernes furent les premiers tombeaux ; dans la suite, on les construisit en terre, & l'on en fit de pierre, surtout en l'honneur des hommes célèbres. On les ornoit de bas-reliefs, & de colonnes sur lesquelles on gravoit des inscriptions. On renfermoit dans ces monuments les cadavres, les cendres des morts ; quelquefois ils étoient vuides, & nommés *Cénotaphes*. Les mânes de ceux qui n'avoient point reçu les honneurs de la sépulture, ne pouvoient

trouver de repos, si on ne leur érigeoit un tombeau. Trois fois on les appelloit à haute voix, pour les inviter d'y entrer: on en élevoit de pareils aux grands hommes, ensevelis en d'autres lieux.

La cérémonie des funérailles se terminoit par un festin que donnoit le plus proche parent dans la maison d'un de ses amis: c'est chez Achille que se fait le repas funéraire de Patrocle. On n'y parloit point dans les anciens temps; on y conversa ensuite sur les bonnes qualités du mort: delà l'expression proverbiale, pour désigner un méchant homme; *tu ne serois pas loué, même au dernier festin.*

Demosth. pro coron.

Iliad. l. 23. v. 11.

Toutes ces pratiques, & d'autres que nous passons sous silence, peignent des hommes amis des mœurs & de leurs proches: elles ne sont négligées que quand l'égoïsme a pris la place du patriotisme. Malheur au peuple dont les membres ne portent point leurs vues au-delà du tombeau, & pour qui tout est indifférent après la mort!

La vie champêtre est la mère des bonnes mœurs. Les Grecs étoient aisés, sans être riches: la rareté de la monnoie n'avoit pas permis à quelques

particuliers d'envahir les poſſeſſions deſtinées à la ſubſiſtance de pluſieurs familles ; & le luxe qui naît du ſuperflu, n'exiſtoit point encore. La toilette des femmes Grecques étoit élégante ſans être magnifique. Il eſt cependant une différence entre l'Aſie mineure & la Grèce. Dans la première, au temps de Troie, il règnoit déjà beaucoup de luxe ; ce qui confirme l'opinion, que le Royaume de Priam étoit conſidérable. Homère nous repréſente le jeune Euphorbe, les cheveux relevés ſur la tête, & rattachés avec des aiguilles d'or & d'argent, à la manière des femmes. Paris eſt un efféminé, & Nirée n'eſt connu dans l'Iliade que par ſa beauté. Ces jeunes guerriers, ſuppoſé toutefois que ce titre leur convienne, ſont, ou de l'Aſie, ou des Iles qui l'avoiſinent. Mais entrez avec Agamemnon dans la tente de Diomède pendant la nuit ; vous le trouverez couché ſur une ſimple peau de bœuf : le vieux Neſtor ſeul repoſe dans un lit. Le Thrace Rhéſus, couché ſur la terre, dort au milieu de ſes guerriers.

Iliad. l. 17. v. 50, &c.

La manière de vivre, les exercices auxquels on ſe livroit, même dans les jeux, donnoient à ces hommes, une vi-

gueur dont nous n'avons plus l'idée. Continuellement exposés aux injures de l'air, & aux vicissitudes des saisons, les Grecs ne ressembloient point aux êtres amollis de nos Cités. Lorsque les richesses des particuliers, celles même des Rois, étoient répandues sur la surface de la terre, les enfants des Princes ne dédaignoient pas d'en prendre soin. Les Rois, & les derniers de leurs sujets, ayant les mêmes emplois, devoient avoir les mêmes mœurs. Telle est la cause de cette simplicité qu'on chérit dans les anciens Souverains. On aime à retrouver, dans les maîtres des nations, l'empreinte de l'humanité.

Mais comment les Grecs, au milieu des travaux innocents de l'agriculture, & parmi les soins paisibles de la vie pastorale, avoient-ils contracté cette rudesse de mœurs, qui, chez eux, dégénéra si souvent en barbarie ? Un peuple chasseur s'accoutume au sang. La Grèce, dans les temps que nous examinons, étoit infestée de bêtes féroces : elles attaquoient les troupeaux, dévastoient les campagnes. La principale occupation des premiers héros, fut de purger le pays de ces animaux destructeurs : & comme ce sont les

circonstances qui décident de la gloire, on n'en put acquérir, en Grèce, qu'autant qu'on fût réputé grand chasseur. On se formeroit des mœurs dures, par cet exercice, quand on ne les auroit pas eues d'abord. Tout héros fut donc chasseur; ou, pour mieux dire, tout grand chasseur fut héros. Les hautes antiquités Grecques retentissent de semblables exploits. C'est Hercule qui tue le Lion de Némée, le Sanglier d'Erymanthe, l'Hydre de Lerne, &c.: c'est Thésée qui terrasse la Laie de Crommyon: c'est à la poursuite d'un sanglier qu'Ulysse avoit reçu la blessure qui le fit reconnoître dans son palais, à son retour de Troie: enfin c'est l'élite de la Grèce qui se rassemble pour donner la chasse au Sanglier de Calydon. Mais cet exercice utile, & même nécessaire, ne contribua pas seul à rendre les Grecs aussi féroces, que leur ancienne histoire nous les a souvent représentés; & il faudra toujours revenir à ce que nous avons dit plus haut, pour accorder tant de douceur avec tant d'inhumanité, tant de grandeur d'ame avec tant de barbarie.

On ne se lasse point de peindre le bonheur. Le tableau des anciennes mœurs

de la Grèce, a je ne sais quel charme dont on ne peut se défendre : on oublie, en faveur de ces hommes simples & aimables, qui honorèrent l'humanité par tant de hauts faits, ces scènes horribles dont le lecteur n'a vu que trop d'exemples. Avec quelles délices nous eussions reposé son ame, dans les douces illusions de l'âge d'or ! mais l'histoire est austère ; son but est la connoissance de l'homme, & il faut le peindre sous toutes les faces. Que de meurtres ! que de violences, que de forfaits ! Quelles affreuses catastrophes ! Que d'incestes ! que d'atrocités qui font frémir & révoltent la nature ! Je ne parle point d'Œdipe : il tue son père, & devient l'époux de sa mère. Un sort aveugle le précipite dans le crime ; il est plus malheureux que coupable. Hercule, dans des accès de fureur, donne la mort à ses meilleurs amis ; il n'est point maître de lui-même. Mais ce héros favori des Athéniens, ce Thésée qui se distingua par tant de belles actions, combien ne déshonora-t-il pas sa vieillesse ? Phèdre, & tant d'autres femmes infidelles, arment des pères trop crédules contre des fils vertueux. L'infame Eriphyle, pour un vil ornement, trahit

son époux ; & l'époux, plus barbare encore, fait assassiner la mère par le fils. Thèbes est souillée par la mort de deux frères, dont la haine implacable ne peut être assouvie que dans leur propre sang.... Mais pourquoi rassembler les crimes de différentes familles ? Une seule les réunit tous ; la cruelle maison de Pélops est le centre & le modèle des plus exécrables abominations. Œnomaüs reçoit ce Prince fugitif dans son palais, & pour prix de l'hospitalité, il est indignement trahi. Hippodamie se tue dans un accès de désespoir. A la sollicitation de leur mère, Atrée & Thyeste ôtent la vie à leur frère Chrysippe. Thyeste séduit sa belle-sœur: Atrée massacre les fruits de ce commerce incestueux, en sert les membres à leur malheureux père, l'abreuve de leur sang, & finit par immoler sa propre femme à sa fureur. Le même Thyeste fait violence à sa fille, à la vérité sans la connoître : elle apprend sa honte, & se tue. Atrée périt de la main d'Egysthe. Thyeste usurpe la Couronne, & chasse ses deux neveux. Son lâche fils, trahissant la confiance & l'hospitalité, séduit Clytemnestre ; avec elle il égorge Agamemnon & Cassandre.

Oreste assassine sa mère, tue Egysthe, ordonne le meurtre de Pyrrhus.... Et, c'est un peuple ami de l'humanité, qui est l'auteur ou le témoin de pareilles barbaries ! c'est ce peuple dont nous vantions, il n'y a qu'un moment, la douceur, la franchise & la générosité ! c'est ce peuple dont la religion étoit sans dogmes cruels, & chez qui les plaisirs, les jeux, en un mot, tous les amusements, avoient je ne sais quel attrait fait pour unir les cœurs ! Quelle horrible idée faudra-t-il donc se former de ces nations barbares, dont le culte & les opinions étoient diamétralement opposées à celles des Grecs ? Jettons un voile sur ces horreurs, & que d'agréables peintures en éloignent le souvenir. Pourrions-nous mieux terminer cette époque que par les divertissements & les jeux ? c'est un des articles les plus intéressants des mœurs Grecques.

Les Jeux.

Les amusements d'un peuple sauvage tiennent à la nature de ses occupations. Ces hommes ont plus besoin d'exercer le corps que l'esprit : chez eux, le premier est continuellement actif ; le second demeure le plus souvent dans l'inaction. La plupart des institutions des

Grecs tendoient à rendre les corps plus robustes & plus agiles. S'ils s'en fussent tenus là, rien ne les eût distingués des autres nations : toutes commencèrent par être sauvages, & par exercer leurs facultés corporelles. Ce qui honore les Grecs, c'est d'avoir, par leurs jeux, réuni tant de petits États souvent séparés d'intérêts, & fait germer dans les cœurs, la noble ardeur de la gloire, le généreux desir de s'illustrer aux yeux de ses concitoyens, & d'obtenir leur estime.

Les nations modernes n'ont pas senti l'avantage attaché à cette espèce de divertissements. Les joûtes & les tournois n'ont été remplacés par aucune institution capable d'en tenir lieu. Les amusements n'ont plus été pris sous les yeux du public ; il s'est formé chez elles une multitude de petites sociétés partielles, dont le motif fut d'abord le plaisir, auquel succéda bientôt l'avidité du gain, plus faite pour séparer que pour unir les cœurs. L'amour de la gloire disparut ; un vil & sordide intérêt s'est emparé de tous les esprits. L'amusement n'a plus été le résultat de la réunion des citoyens ; l'ennui s'est répandu dans tous les cercles ; la gaieté s'est enfuie.

En se civilisant, les Grecs ne perdirent pas de vue des institutions auxquelles ils devoient une partie des avantages qu'ils avoient retirés de leur réunion : ils conservèrent les exercices du corps, & demeurèrent sains & robustes : ils inventèrent ceux de l'esprit, & devinrent spirituels & polis. Leur sensibilité les portant à tirer tout le parti possible des objets, le cœur fut intéressé dans ceux-ci ; & les jeux, en servant de passe-temps à la nation, furent un lien pour les Etats, & un motif d'émulation pour les particuliers. C'est ainsi que les Grecs devinrent le peuple le plus robuste, le plus spirituel & le plus aimable qui fut jamais.

Dans les premiers temps, les prix décernés à ceux qui remportoient la victoire aux jeux publics, consistoient en quelque meuble d'usage, dans un animal propre au service de la campagne. Il falloit, par des récompenses utiles, exciter l'esprit lourd & grossier d'un sauvage : vaincre pour l'honneur seul de vaincre, eût été un sentiment trop délicat, & dont il ne pouvoit être susceptible. Des chevaux, des bœufs, des esclaves, des armes, des vases pré-

cieux, des sommes d'or ou d'argent, lui parloient un langage qu'il entendoit mieux.

Mais, lorsque le progrès de la civilisation eut ennobli l'homme, épuré ses sentiments, l'honneur seul anima les combattants : une couronne de laurier, de pin ou d'olivier fut, non la récompense accordée à la valeur ou à l'esprit, mais la marque de la gloire dont on venoit de se couvrir.

Les Amphictyons avoient réuni les Grecs par le double lien de la politique & de la religion. Les attacher encore les uns aux autres, par l'intérêt de leurs plaisirs, étoit achever d'affermir leur union. Qu'ont, en effet, les hommes de plus cher, que leurs Dieux, leurs loix & leurs plaisirs ? Il est certain qu'au siècle de Troie, la Grèce avoit des spectacles fixés à certaines époques. Nous en avons vu plusieurs exemples dans le cours de cette histoire. Les Thesmophories établies par Triptolème; les Panathénées instituées par Thésée, & substituées aux Athénées, &c., étoient des solemnités particulières à une nation, où néanmoins accouroit tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la Grèce. Androgée,

fils

fils de Minos, avoit été attiré à Athènes, par une pareille cérémonie. Hélène avoit profité des fêtes de Junon d'Argos, pour s'enfuir du palais de Ménélas. Mais ces jeux célèbres, les Olympiques, les Pythiques, les Isthmiques & les Néméens, auxquels, dans la suite, toute la Grèce étoit invitée, existoient-ils alors ? Oui, sans doute, & nous avons déterminé l'époque de la plûpart d'entr'eux. Ils n'étoient, il est vrai, ni aussi éclatants, ni aussi suivis qu'ils le furent dans les siècles postérieurs ; mais il est certain que leur origine remonte bien au-delà du temps où vivoit Homère. Le silence de ce Poëte, sur ces assemblées fameuses, pourroit faire présumer qu'elles souffrirent de longues interruptions ; & l'histoire, comme on le verra, en fournit des exemples.

L'interruption des quatre grands jeux publics n'influa probablement en rien sur ceux de quelques Royaumes particuliers ; & l'usage subsista toujours de célébrer, dans certaines occasions, des jeux où l'on distribuoit aux vainqueurs, des récompenses d'un prix considérable. Nous avons vu qu'il y avoit, même dans ces siècles encore à demi

barbares, une efpèce de jeux établis pour l'éducation de la jeuneffe. On y difputoit le prix de l'éloquence; non de cette vaine éloquence dont on n'avoit alors ni l'idée, ni le befoin, mais de cette éloquence fage & modefte, qui pouvoit ouvrir aux jeunes gens l'entrée des confeils de la nation. Et qu'on n'imagine pas que, dans les temps voifins de la guerre de Troie, ce combat fut le feul qui eût pour objet la culture de l'efprit! Nous verrons dans l'hiftoire de la tragédie & de la comédie, que l'origine qu'on attribue à ces deux efpèces de poëfie, eft beaucoup plus moderne qu'elle ne l'étoit dans le fait, & que le germe de ces deux poëmes exiftoit déjà dans les fiècles héroïques.

Nous avons dit, à l'article de la mufique, qu'elle confifta d'abord dans l'union de la mélodie, de la danfe & de la poëfie. Nous avons fuivi cette idée ingénieufe du docteur Brown, qui, de l'ancien état fauvage des différentes nations, a tiré l'origine des beaux arts. La danfe ne refta pas toujours unie à la poëfie. Le caractère belliqueux des Grecs en fit un exercice particulier, connu fous le nom de *Gymnaftique*. Le but de cet art étoit d'augmenter la

force du corps, sa souplesse, & de rendre plus propre au métier des armes ceux qui s'y adonnoient.

Une preuve que la Gymnastique fut une branche de la musique, en prenant ce mot dans l'acception que lui donnent les anciens, c'est que l'exercice du *saut*, dans le pentathle, étoit accompagné de flûtes qui jouoient des airs Pythiens. Lors du premier établissement des arts Gymnastiques, la mélodie en faisoit partie : insensiblement on l'aura négligée dans les autres exercices ; elle ne se sera conservée que pour le *saut* dans le pentathle.

La Gymnastique ayant été mise au nombre des arts, elle eut ses règles & ses maîtres : la médecine même l'employa comme un remède souverain dans quelques maladies. Thésée passe pour avoir, le premier, soumis à des règles, l'exercice de la lutte. Mais quelles qu'aient été ces règles, elles n'approchoient certainement pas de celles qu'on suivit quand la Gymnastique fut devenue un art particulier. Ce n'est donc point ici le lieu de parler de toutes les pratiques usitées par les athlètes ; elles n'étoient pas connues encore dans les siècles que nous par-

courons. Nous réservons ces détails intéressants pour l'époque suivante, où nous traiterons de l'origine, de l'institution des grands jeux de la Grèce, & des exercices pratiqués dans ces assemblées solemnelles de la nation.

On célébroit des jeux en plusieurs circonstances, & sur-tout dans les funérailles. Nous devons à Homère la description de ceux qu'Achille donna pour honorer la mémoire de Patrocle, son plus fidèle ami. Le Poëte raconte moins qu'il ne peint. On ne lit pas, on croit voir. Transportons-nous dans les champs de Troie ; & , spectateurs de ces combats, dont tout homme sensé regrette l'existence, partageons la crainte & la joie, en un mot, tous les sentiments de ces généreux guerriers.

Jeux célébrés en l'honneur de Patrocle.

On avoit rendu les derniers devoirs à Patrocle ; les troupes alloient se retirer, lorsqu'Achille, qui vouloit donner à son ami toutes les marques de sa sensibilité, les arrête, & veut terminer cette lugubre cérémonie, par des jeux & des combats. Il les fait placer autour des lices : on apporte de ses vaisseaux, les prix qu'il destine aux vainqueurs ; des vases, des tré-

pieds, des armes & de l'or; on amène des chevaux, des mulets, des taureaux, de belles esclaves.

Une jeune captive habile à manier l'aiguille, & un vase précieux, sont proposés au vainqueur à la course des chars. Une cavale indomtée, âgée de six ans, & suivie de son poulain, forme le second prix: le troisième consiste dans un grand vase d'argent, qui n'est pas fait pour aller sur le feu. Deux talents d'or sont le quatrième; une double coupe, faite au marteau, est le dernier.

Achille se lève. « Fils d'Atrée, & » vous, héros de la Grèce, vous voyez » les prix qui attendent le vainqueur. » Vous connoissez mes chevaux: si l'in- » fortuné Patrocle n'étoit pas l'objet de » ces jeux funèbres, j'entrerois dans la » lice, & la palme seroit à moi: mais » la douleur m'en ferme la carrière. Que » ceux qu'enflamme une noble ardeur, » se présentent pour la parcourir ». Il dit: Eumélus, fils d'Admète, s'avance suivi du fils de Tydée. Ménélas se met aussi sur les rangs. Le fils de Nestor, le jeune Antiloque, paroît avec des coursiers nourris à Pylos. Le père s'approche, & tâche, par ses conseils,

d'éclairer son adresse. « Mon fils », lui dit-il, « Jupiter & Neptune ont aimé » ta jeunesse : eux-mêmes ils t'ont appris à » guider un char dans la carrière. Tu sais » comment il faut tourner autour de la » borne, & tu n'as pas besoin de longues » instructions : mais tes chevaux ont » perdu leur force & leur souplesse ; » ceux de tes rivaux sont plus rapides, » & si ton adresse ne supplée à ce défaut, » tu manques le prix. C'est l'adresse » qui, dans la carrière, décide la vic-» toire. L'imprudent qui se fie sur la » légèreté de son char & sur la vîtesse » de ses coursiers, décrit de grands » cercles, & s'égare. L'homme prudent, » qui connoît la foiblesse des siens, ne » perd jamais de vue la borne ; il suit » toujours la droite ligne : sans cesse il a » les yeux sur celui qui le précède. » Quant à cette borne, je vais la peindre » à tes yeux.

» Dans un endroit où aboutissent » deux chemins, s'élève d'une coudée » au-dessus du terrein, un tronc de » chêne ou de sapin, que la pluie » n'a point encore endommagé. Deux » pierres blanches sont à ses côtés ; au-» tour est une grande lice. Peut-être » est-ce un monument érigé en l'hon-

» neur de quelque héros enseveli sur ces
» bords : peut-être est-ce une borne
» établie dans les siècles passés. Que
» ton char la presse & l'effleure. Penche-
» toi sur la gauche ; anime de la voix
» & de l'aiguillon, le cheval qui est à
» la droite, rends-lui les rênes ; que
» l'autre serre la borne, que la roue
» s'incline & paroisse y toucher : mais
» garde qu'elle ne heurte les pierres qui
» la soutiennent ; tu blesserois tes che-
» vaux, tu briserois ton char, & ser-
» virois de risée à tes rivaux ». Nestor
ayant ainsi parlé, retourne à sa place ;
& Mérion vient se mettre au rang des
combattants.

On jette les noms dans une urne. Le sort adjuge la première place à Antiloque : Eumélus, Ménélas, Mérion & Diomède lui succèdent dans cet ordre. Rangés sur une même ligne, ils attendent le signal : Achille leur montre la borne ; Phœnix est auprès, pour juger ces rivaux.

Le signal est donné : ils partent. Les chevaux s'élancent dans la plaine ; la poussière s'élève sous leurs pas en épais tourbillons. Penchés en avant, les conducteurs palpitent d'espérance & de crainte. Eumélus devance tous les autres. Après lui, vole Diomède ; ses

coursiers semblent prêts à passer sur le char du fils d'Admète : de leur souffle, ils humectent ses épaules.

Diomède alloit être vainqueur, du moins il balançoit la victoire, lorsque son fouet lui échappe des mains. Des larmes de rage coulent de ses yeux. Eumélus fuit comme un trait. Il touchoit à la victoire ; son joug se brise, ses cavales s'égarent, son timon traîne sur la terre : il tombe ; ses bras sont déchirés, son visage n'est plus qu'une plaie, ses yeux sont noyés de larmes. Diomède, délivré de son concurrent, double la borne.

Ménélas se pressoit sur les traces du fils de Tydée. Antiloque, indigné de se voir le troisième, anime ses chevaux de la voix ; il redouble de vîtesse. Le fils de Nestor observoit le terrein : creusé par les torrents de l'hiver, le chemin s'abaissoit & penchoit en précipice. Pour éviter un choc dangereux, Ménélas se jette sur cette pente ; Antiloque l'atteint & le presse. Le Roi de Sparte pâlit ; « ah ! s'écrie-t-il, quelle folie est » la tienne ! Le chemin est étroit ; » attends, pour pousser tes coursiers, » qu'il soit devenu plus large, autre» ment tu vas briser nos chars. »

Antiloque n'écoute rien. Ménélas s'arrête ; il est devancé : mais bientôt il rejoint son rival.

Cependant les Grecs assis à la barrière, suivoient des yeux les chars volants dans la poussière. Idoménée les distingue le premier : il annonce Diomède comme vainqueur. Ajax, qui favorise Eumélus, prétend reconnoître ce dernier. La contestation s'échauffe, & la querelle alloit avoir de funestes suites, si Achille ne se fût opposé à leur fureur.

Diomède étoit effectivement le premier : il touche à la barrière. Du poitrail de ses chevaux coulent des torrents de sueur ; leurs flancs en sont inondés. Il reçoit le premier prix.

Vainqueur du Roi de Lacédémone, par la ruse & non par la vîtesse, Antiloque paroît. Ménélas est sur ses traces : un moment de plus, il ressaisissoit la victoire.

Mérion est encore à la portée du javelot : ses chevaux sont plus pesants ; & sa main inhabile presse en vain leur lenteur.

Bien loin derrière, Eumélus traîne tristement les débris de son char. Touché de son malheur, Achille veut lui donner

le second prix : tous les Grecs applaudissent; mais la fureur s'emparant d'Antiloque, le fils de Pélée le lui décerne : Eumélus reçoit d'autres présents de la main du héros.

Le Roi de Sparte, indigné que le second prix lui ait été enlevé par la témérité du jeune homme, veut le forcer de jurer que ce n'est pas par supercherie, qu'il l'a arrêté. Rendu à lui-même, le fils de Nestor fait des excuses au Monarque, & lui offre la cavale. Touché de son généreux repentir, Ménélas lui remet le prix, & se contente du vase.

Mérion obtient le quatrième prix. La coupe restoit : le fils de Pélée s'adressant au Roi de Pylos ; « reçois », lui dit-il, « ce gage du respect & de la tendresse » d'Achille : qu'il rappelle à ton souvenir » l'infortuné Patrocle. Hélas ! le tom» beau l'a pour jamais dérobé à ta » vue. Ce prix, je le donne à ta sagesse. » Ton âge t'empêche de défier nos » guerriers le ceste à la main, & de » leur disputer le prix à la lutte, » au javelot & à la course ». Nestor, flatté de cette marque de distinction, rend graces au héros, & Achille propose le combat du ceste. Une mule de

six ans, & accoutumée au travail, doit être la récompense du vainqueur; une double coupe adoucira les regrets du vaincu.

Un guerrier, d'une force prodigieuse, s'avance; c'est Epéus. « Qu'un autre », s'écrie-t-il en mettant la main sur la tête de l'animal, « vienne combattre pour » la coupe; la mule est à moi. Que mon » rival se montre : mais qu'il sache » auparavant le sort qui l'attend. Je lui » déchirerai le flanc, je lui briserai les » os : que ses amis s'apprêtent à l'em- » porter vaincu & demi-mort. » Le Pugilat.

L'effroi dont sont saisis les Grecs, leur fait garder un morne silence. Euryale seul a l'audace de se présenter. Diomède l'encourage, & lui promet la victoire : lui-même il attache la ceinture au héros, & arme ses mains de deux gantelets d'un cuir de bœuf sauvage.

Les deux rivaux descendent sur l'arène; ils déploient leurs bras nerveux. Tous deux s'attaquent à la fois. Leurs cestes se mêlent; l'air retentit des coups qu'ils se portent : ils sont couverts de sueur. Epéus fait un nouvel effort, & décharge un coup affreux sur la joue

de son adversaire. Euryale sent ses genoux chancelants se dérober sous lui : il tombe ; le vainqueur le relève. Ses amis s'approchent, & l'emportent, les jambes traînantes, la tête penchée, vomissant un sang noir, sans mouvement, hors de lui. Ils prennent la coupe, qu'il a achetée à si haut prix.

La Lutte. La lutte va nous offrir un spectacle plus utile & moins révoltant. Un trépied estimé douze bœufs, doit être la récompense du vainqueur ; le vaincu aura une jeune & habile captive, dont la valeur est de quatre de ces animaux. On gémit de voir l'espèce humaine comparée à des brutes ; on rougit de voir son semblable moins prisé qu'un ouvrage de l'art.

Le fier Ajax & le prudent Ulysse se lèvent : déjà ils ont attaché leur ceinture, ils sont sur l'arène. Ils se saisissent & s'embrassent aussi étroitement que les deux poutres qui forment le faîte d'un édifice. Leurs dos gémissent & crient sous l'effort de leurs pesantes mains ; la sueur coule : sur leurs flancs, sur leurs épaules, s'élèvent des tumeurs livides & sanglantes : mais l'espoir du triomphe ne cesse d'animer leur courage ; le trépied soutient leur ardeur.

Ajax résiste à tous les efforts d'Ulysse, Ulysse à tous ceux d'Ajax. « Fils de » Laërte », s'écrie le dernier; « enlève-» moi, ou laisse-moi t'enlever; Jupiter » décidera du succès ». Il dit: son rival est déjà dans l'air. Ulysse, qui n'a point oublié ses ruses, lui appuie le pied sur le jarret; les nerfs plient, Ajax est renversé, Ulysse tombe sur lui. Un muet étonnement saisit les spectateurs.

Les deux athlètes en viennent une seconde fois aux mains. Ulysse veut, à son tour, enlever Ajax: à peine peut-il le soulever de terre; ses genoux fléchissent sous le poids, ils tombent tous deux, & roulent dans la poussière.

Ils se relèvent, & brûlent de recommencer. Achille les arrête. « Cessez », leur dit-il; « ne vous consumez point » en efforts impuissants; la victoire » vous couronne tous deux; tous deux » recevez un prix égal, & faites place » à de nouveaux combattants ». Les deux héros obéissent à sa voix; ils essuient la poussière dont ils sont couverts, & reprennent leurs vêtements.

Les prix de la course à pied sont au milieu de l'assemblée. Une urne parfaitement belle, est destinée au La course à pied.

vainqueur : un superbe taureau, que le Xanthe engraissa dans ses prairies ; forme le second prix ; le dernier consiste en un demi-talent d'or.

Ajax fils d'Oïlée, Ulysse, & Antiloque qui, parmi tous les guerriers de son âge, n'en connoît point de plus vîte que lui, se rangent sur la même ligne. Achille a marqué le terme. Leur course est celle du double stade ; de la borne, ils doivent revenir à la barrière.

Ils s'élancent. Bientôt Ajax les devance : Ulysse le suit d'aussi près que le fuseau d'une femme qui dévide la laine, passe près de son sein. Le pied du fils de Laërte remplit la trace du pied d'Ajax, avant même que la poussière agitée ait eu le temps de s'élever : de son souffle il humecte les épaules de son rival. Les Grecs lui applaudissent, & par leurs cris, ajoutent encore à son ardeur.

Déjà ils approchent de la barrière. Ulysse semble reprendre une vigueur nouvelle. Un accident ravit la victoire au fils d'Oïlée. Sur le sang des victimes qu'Achille a immolées à Patrocle, il glisse & tombe renversé. Son visage est souillé d'une fange honteuse. Ulysse

triomphe & saisit l'urne. Ajax, s'essuyant le visage & plaignant son malheur, prend le taureau par la corne. De longs éclats de rire répondent à sa douleur & à ses plaintes.

Antiloque arrive, & souriant à sa disgrace. « Amis », dit-il, « les Dieux » sont encore propices à la vieillesse. » Moins jeune que moi, Ajax me » devance; Ulysse, qu'un autre siècle » a vu naître, triomphe de tous deux : » aucun des Grecs n'est digne d'entrer » en lice avec lui. Achille seul pourroit » le tenter ». Le fils de Pélée, que flatte ce compliment, lui répond; « Antiloque, je dois un prix à ta louange. » Un demi-talent d'or t'est dû; j'en » ajoute encore un autre. « Le jeune guerrier le reçoit de la main du héros: la joie est peinte sur son front.

Le combat de la pique.

On apporte une pique, un casque & un bouclier, que Patrocle avoit arrachés à Sarpédon avec la vie. Achille se lève. « Que les deux plus intrépides » guerriers ceignent leurs armures, & » la pique à la main, viennent aux yeux » de l'assemblée, disputer ces nobles dé» pouilles. Je donnerai à celui qui le » premier aura fait couler le sang de son

» rival, cette épée de Thrace, que
» j'enlevai à Astéropée, & tous deux
» ils partageront les armes de Sarpédon;
» ensuite je leur offrirai, dans ma tente,
» un superbe repas. »

Le fils de Télamon, le vaillant fils de Tydée, se provoquent : ils ont ceint leurs armes; leurs regards portent la terreur, les spectateurs pâlissent. Les deux rivaux s'approchent : trois fois ils fondent l'un sur l'autre. Ajax enfonce sa pique dans le bouclier de Diomède : la cuirasse rend ses efforts inutiles. Le fils de Tydée porte un coup par-dessus le bouclier de son rival, & lui effleure le cou : l'effroi s'empare de tous les Grecs, leurs cris arrêtent les deux champions; ils leur décernent des prix égaux : mais Achille donne à Diomède l'épée & le baudrier qu'il avoit promis au vainqueur.

Le Palet. Une masse de fer roule sur l'arène. » Illus-
» tres rivaux, venez disputer la victoire;
» je vous offre l'instrument & le prix du
» combat. De quelqu'étendue que soient
» les domaines du vainqueur, cette
» masse fournira pendant cinq années
» entières aux besoins de son champ.
» Ses bergers & ses laboureurs ne feront

» point forcés d'abandonner leurs tra-
» vaux, pour aller à la recherche de
» cet utile métal ».

Il dit : Polypoétès, Léontéus, Ajax fils de Télamon, Epéus, s'avancent. Ce dernier prend le disque, & lui fait décrire de grands cercles. La lourde masse vole, de longs éclats de rire s'élèvent ; ses rivaux le surpassent, & Polypoétès l'emporte sur tous les autres. Un cri soudain fait retentir le rivage. Les compagnons du vainqueur accourent, prennent la masse de fer, & la portent en triomphe sur ses vaisseaux.

Un combat à peine fini, un autre lui succède. Loin de la barrière, on enfonce dans le sable un mât de vaisseau : une colombe y est attachée par un mince cordon. L'adresse de celui qui percera l'oiseau, sera payée de dix haches à deux tranchants : dix demi-haches sont destinées à celui qui aura coupé le lien, & manqué la colombe. L'arc.

Teucer & Mérion vont disputer le prix ; leur rang doit être réglé par le sort. Teucer est favorisé ; déjà sa flèche vole & va couper le lien. L'oiseau s'élève dans les airs, le cordon retombe

le long du mât. Tous les ſpectateurs applaudiſſent. La flèche à la main, Mérion ſaiſit l'arc; ſon œil ſuit la colombe, & tandis qu'elle plane au ſein des nues, le trait l'atteint, & revient s'enfoncer dans la terre, aux pieds du vainqueur. Ravies d'étonnement, les troupes redoublent leurs cris, & les deux rivaux reçoivent le prix de leur adreſſe.

Le javelot. Enfin Achille propoſe de lancer le javelot : il fait apporter un arc, une pique, un vaſe qui n'eſt point fait pour aller ſur le feu, & dont les parois ſont embellis de fleurs. Agamemnon lui-même ne dédaigne pas de ſe mettre au nombre des combattans. Mérion va diſputer le prix au Chef de l'armée : mais Achille prenant la parole; « fils » d'Atrée, » dit-il, « nous ſavons que » vous n'êtes pas moins au-deſſus de » tous les Rois de l'armée, par votre » adreſſe, que par votre puiſſance : le » prix eſt à vous; mais ſi vous le » trouvez bon, je donnerai la pique à » Mérion ». Agamemnon lui-même la préſente au compagnon d'Idoménée; & Talthybius, héraut du Roi d'Argos, chargé du vaſe précieux, s'achemine vers ſa tente.

En décrivant ces jeux, nous nous sommes bornés à la simple fonction d'historien ; nous les avons dégagés de tout le merveilleux qui les accompagne. On passe à ceux qui trouvent de l'honneur à s'entr'égorger, de traiter ces coutumes de barbares : mais quand on se glorifie tant des lumières, de la politesse de son siècle, & qu'on se laisse dominer par un préjugé aussi imbécille, aussi atroce, est-on un juge recevable en pareille matière ?

Nous croyons avoir mis le lecteur en état de se former une juste idée de la nation Grecque, depuis ses premiers commencements, jusqu'au temps de la guerre de Troie. Religion, gouvernement, administration, art militaire, commerce, arts, sciences, coutumes, usages & mœurs ; ce sont ces différents objets qui modifient les peuples, & font que l'un n'est point l'autre. Si nous avons approché du but que nous nous sommes proposé, l'antiquité Grecque n'est plus un cahos inextricable, & livré au domaine des fables. Elle est devenue pour nous l'histoire d'un peuple sauvage avant sa réunion en société ; elle nous a fait voir ses premiers pas sur

la route de la civilisation. L'époque suivante va nous présenter des tableaux non moins variés, mais plus intéressants. On aime à considérer la jeunesse fraîche & vigoureuse d'un adulte ; mais le charme qu'on trouve dans cette contemplation n'est parfait, qu'autant qu'on a connu l'individu dans son enfance.

Fin du quatrième Volume.

TABLE DES LIVRES

Contenus dans le quatrième Volume.

ADDITION au troisième Volume, page 158.

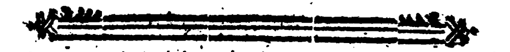
DEPUIS l'impression de ce volume, nous avons lu dans le *Journal des Savants* (Février 1780) une Lettre de M. Dupuis, Professeur de Rhétorique au Collège de Lisieux, *sur l'origine astronomique de l'Idolâtrie & de la Fable*, où l'on prétend que les Fables anciennes ne sont que les apparences célestes, & les phénomènes de la nature allégorisés & embellis du charme de la poësie. Dans ce système, les travaux d'Hercule sont les douze emblêmes astronomiques qui désignoient les mois, & le passage du Soleil & de son génie dans chaque Signe. C'est un globe à la main, que le Professeur explique les fables : il le monte à la latitude des lieux où elles paroissent avoir été faites, c'est-à-dire, de l'Egypte & de la Phénicie : il fixe le point équinoxial à l'endroit où il dût être alors ; il observe à l'horizon quels astres, par leur lever ou par leur coucher, annonçoient, le soir ou le matin, l'entrée du Soleil dans chaque Signe, sur-tout ceux qui fixoient les équinoxes & les solstices, & combine leurs aspects avec le mouvement du Soleil ou de la Lune. Hercule terrassant le Lion de Némée, désigne le passage du Soleil dans le Signe du Lion ; espèce de victoire sur le monstre. Celle du Héros sur l'Hydre de Lerne, est l'entrée de cet astre dans le Signe de la Vierge, fixée par le coucher des dernières Etoiles de l'Hydre céleste, qui disparoissent dans les feux solaires, &c. &c. Ces explications ingénieuses ne détruisent pas ce que nous avons dit de l'Hercule Grec, envisagé comme personnage historique, & être allégorique.

ADDITION au quatrième Volume, p. 134, l. 23, au sujet de la Lyre d'Olympe (en Note).

M. BURETTE, (Notes 18 & 127, sur le *Traité de la Musique*, par Plutarque) prétend

que, dans le passage où cet Auteur parle de la grande simplicité de la Musique pratiquée par Olympe & par Terpandre, il n'est point question d'instruments, mais d'airs qui ne rouloient que sur trois cordes, quoique la Cythare sur laquelle on les jouoit, pût en avoir davantage. " Je
„ pourrois „ dit-il, " trouver dans notre Mu-
„ sique moderne, quantité d'airs composés sur
„ un aussi petit nombre de sons, & qui ne laissent
„ pas d'avoir beaucoup d'agrément, & de re-
„ muer même assez vivement l'auditeur. „





ERRATA.

PAGE 7, *ligne* 10, *après* divers siècles : *ajoutez* & de tous les pays.

Page 46, *ligne* 14, Elles : *lisez* Les statues.

Page 80, *ligne* 13, à un tribunal invisible : *lisez* au tribunal invisible de Minos.

Page 98, *ligne* 5, Quelques : *lisez* Les.

Page 103, *ligne* 13, ce nouvel : *lisez* cet.

Page 111, *ligne* 19, ceux : *lisez* celles.

Page 114, *à la citation*, p. 553 : *lisez* v. 553.

Page 117, *ligne* 11, Chassés : *lisez* Chassées.

Idem, *ligne* 29, fit : *lisez* firent.

Page 135, *ligne* 7, *après* donc : *ajoutez* ordinairement.

Page 145, *ligne* 24 : *effacez* la.

Page 151, *ligne* 17, On rendit, &c. : *lisez ainsi* On rendit ces vuides plus considérables, en diminuant l'épaisseur des bois :

Page 159, *ligne* 25, Manfactures : *lisez* Manufactures.

Page 179, *effacez la dernière citation.*

Page 180, *ligne* 5, il est certain, &c. : *lisez ainsi* cependant on voit dans la suite, que le mariage, défendu entre les enfants de la même mère, étoit, &c., & *placez les citations vis-à-vis de cette phrase.*

Page 182, *ligne* 21, quelques : *lisez* quelqu'

Page 204, *ligne* 6, de : *lisez* de la.

Page 209, *ligne* 13, d'usage : *lisez* usage.

Page 232, *ligne* 1, *mettez la virgule après* chair, *& effacez-là après* lait.

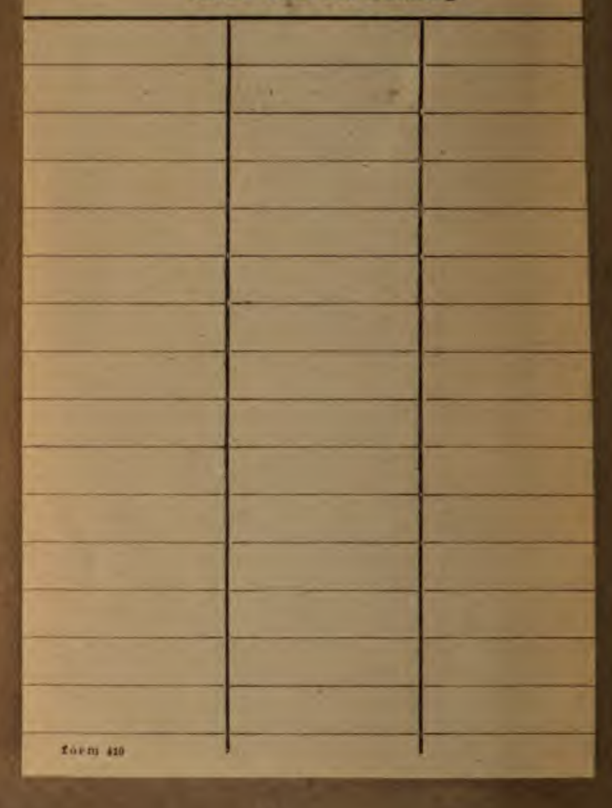
Page 254, *ligne* 3, aussi : *lisez* aussi peu.

Page 303, *ligne* [illegible] Il est : *lisez* Il en est.

Page 313, *ligne* 30, des autres : *lisez* de plusieurs.

Page 338, *ligne* 3, neo : *lisez* nous.

Page 356, *ligne* 22, leur : *lisez* leurs.


form 410